This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SKIPWORTH
BEQUEST

V. PER
~~Skipworth C. 16~~
[cupboard 4]

OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES.

TOME CINQUIE'ME.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.
Avec Privilege & Approbation.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXI.

QUAND on dit, Monsieur, que la Langue Françoise est plus chaste que toute autre Langue ; cela ne signifie autre chose, sinon que les François ont établi parmi eux, par rapport au langage, certaines bienséances arbitraires, que les Hébreux, les Grecs, les Romains, & plusieurs autres anciennes Nations ont méprisées. Mais avec ces bienséances scrupuleuses, avons-nous des mœurs plus austeres ? C'est à l'occasion du Livre de M. Astruc, dont je vais continuer de vous rendre compte, que je fais cette réflexion. Il est certain que

De la chasteté de la Langue Françoise.

tout soupçon, est Gonsalve Fernandez d'Oviedo, qui, comme il l'assure lui-même, étoit à Barcelone à la suite de la Cour en 1493. lorsque Christophe Colombe revint pour la premiere fois de l'Isle Espagnole qu'il avoit découverte. Lié d'amitié avec la plûpart de ceux qui avoient suivi Colombe dans ce voyage, & avec les autres qui dans les années suivantes revinrent des Antilles; ce qu'il raconte de ce Pays là, il l'a appris de la bouche de ces voyageurs même. De plus il étoit dans l'Armée de Ferdinand dans le tems de la Guerre de Naples, & il fut envoyé lui-même à l'Isle Espagnole en 1513. Qui donc a jamais pû mieux connoître non-seulement l'origine du Mal vénérien, mais la maniére dont il a passé en Europe, que cet Historien Espagnol? Or dans son Livre intitulé: *Summarium naturalis & generalis Historiæ Indiarum occidentalium*, composé à Tolede après son retour de l'Isle Espagnole, où il avoit séjourné 12 ans; cet Auteur adresse ces paroles (ch. 76.) à l'Empereur Charles V. par l'ordre duquel il écrivoit: » V. M. I. peut re-» garder comme certain que cette Ma-» ladie nouvelle dans notre Continent, » est depuis très-long-tems fort com-

» mune dans les Antilles, & que preſ-
» que tous les Eſpagnols qui ont eu
» commerce avec les femmes de ce
» Pays là, l'ont contractée. Ce ſont
» donc les compagnons du voyage de
» Chriſtophe Colombe, qui l'ont à
» leur retour apportée pour la premie-
» re fois en Eſpagne. » * Il ajoûte que pluſieurs Eſpagnols, infectés du Mal vénérien, ſervirent en la Guerre de Naples en 1495 & le donnerent à des femmes débauchées, qui en firent part aux Napolitains & aux François. Il s'enſuit de ce témoignage, confirmé par tant d'autres, que c'eſt aſſez mal-à-propos que les étrangers appellent ce mal, *le mal François*; & que ſon veritable nom eſt *le Mal de Naples*, puiſque c'eſt de-là qu'il a commencé à ſe répandre en Europe, en Aſie, & en Afrique; quoiqu'il eût pû être encore mieux nommé *le Mal*

* J'ai oublié de dire dans la Lettre 57 que le P. Calmet, au commencement de ſon Commentaire ſur le Livre de Job; prétend que la maladie de Job étoit la V.... M. Aſtruc dans une addition à la fin de ſa préface, réfute les rêveries de ce Commentateur ſur le *Mal de Lesbos*, & ſur le *luxe de Nole*, dont parlent Lucien & Auſone, Epigr. 71. & que ce Pere s'eſt imaginé être la même choſe que le Mal vénérien.

des Antilles, ou le Mal Américain.

Le même Oviedo, dans son *Hiſtoire naturelle & generale des Indes*, publiée en Eſpagnol en 1535 cite pluſieurs perſonnes de conſidération & dignes de foi, qui avoient été du nombre des premiers voyageurs vers le nouveau Monde, qui lui ont, dit-il, aſſuré tout ce qu'il raconte. Or dans cet Ouvrage il donne comme un fait certain, ce qu'il avoit déja expoſé dans ſon autre Ouvrage, au ſujet de l'origine & de la propagation du Mal vénérien.

La ſituation des affaires de l'Europe fut très-favorable au progrès de ce funeſte Mal. L'Eſpagne, l'Allemagne, la Flandre, l'Italie, au commencement du ſeiziéme ſiécle, étoient ſous les loix du même Prince; la France étoit étroitement unie avec l'Angleterre. Toutes les Frontieres des Etats de l'Empereur Charles V & de ceux de François I étoient couvertes de Soldats; & les femmes débauchées ſe livroient également aux Armées ennemies: ainſi les gens de Guerre en quartier d'hyver, ou de retour dans leur Patrie, ne tardoient gueres à l'infecter. Ce furent les Eſpagnols qui firent préſent de ce Mal aux Portugais, qui

pour cette raiſon l'appellent *le Mal Caſtillan*. En 1496 Jeanne, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, ayant été conduite en Flandre pour y épouſer l'Archiduc Philippe; les Eſpagnols de ſa ſuite y conduiſirent en même tems la V. ce qui lui fit donner dans les Pays-bas le nom de *Mal Eſpagnol*, ſuivant le témoignage de Beverovicius. C'eſt de France qu'il a paſſé en Angleterre, où il fut appellé d'abord *Mal de Bordeaux*. Les Juifs & les Maures, chaſſez d'Eſpagne par Ferdinand & Iſabelle, après la Conquête de Grenade, ſe ſauverent en Afrique, & y planterent la V. qu'ils avoient apportée d'Eſpagne. Le commerce de France, d'Eſpagne & d'Italie aux échelles du Levant, y fit paſſer le Mal vénérien, qui de-là ſe répandit au loin dans les terres, & infecta l'Aſie & l'Afrique : & comme le commerce des François dans les Ports de la Méditeranée, étoit *alors* plus conſidérable que celui de toute autre Nation, on y donna le nom de *Mal François* au Mal vénérien.

Ce ſont les Tures qui l'ont donné aux Perſans, qui pour cette raiſon l'appellent *Mal Turc*. De la Perſe il a paſſé aiſément dans le Mogol, & au-delà.

Les Portugais l'ont porté dans les Indes Orientales, sur tout dans les Villes de Goa & de Macao. Engelbert Kempfer dans son *Histoire du Japon*, assure que la V. y est fort commune, & que les Japonois l'appellent *Nambakassan*, c'est-à-dire, *Mal Portugais*.

Quoique ce soit de l'Isle Espagnole que le vilain Mal est sorti pour empoisonner le reste de l'univers, M. Astruc, ne nie pas cependant que ce Mal ne soit endemique dans quelques autres Pays. Francisco Lopez de Gomara dans son *Historia general de las Indias*, & Pedro de Cieca de Leon dans sa *Chronica del Peru*, assurent que les Peruviens sont naturellement sujets à une Maladie qui est la même chose que la Maladie de l'Isle Espagnole; & que plusieurs Espagnols, qui sous la conduite de Francisco Pizaro, firent la Conquête de ce vaste Pays, la contracterent par le commerce impur qu'ils eurent avec des Peruviennes. Il ajoûte qu'elle se gueriſſoit par une décoction de la Salſe-pareille qui croit en ce Pays là. Fernandez d'Oviedo, dit aussi que le Mal vénerien est un Mal populaire dans presque toute l'Amérique; & plusieurs autres Auteurs sont

du même sentiment. Jule Scaliger, prétend que ce Mal est commun depuis fort long-tems dans le Royaume de Malabar. Selon le Président de Thou, au Livre 71. de l'Histoire universelle de son tems : *Dans la grande Java, les habitans qui sont fort infectés du Mal vénérien, s'en guerissent ainsi : Depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, les Malades s'exposent aux ardeurs d'un Soleil brulant ; de cette maniere ils dessechent l'humeur maligne*, c'est-à-dire, que la transpiration sudorifique qu'ils se procurent par ce moyen, tarit la source du venin. Un autre Auteur (c'est Jacques Bontius, Medecin Hollandois dans les Indes) assure qu'un Mal fort semblable à la V. est endemique dans l'Isle d'Aboine & dans les Molucques, & qu'on l'y contracte sans avoir commerce avec les femmes. On le guerit, ajoûte-t'il, avec de la décoction de Salse-pareille, de Squine, & de Gaïac, & avec le Mercure & autres minéraux: la friction mercurielle est aussi fort salutaire pour ce Mal.

Sydenham, ce fameux Medecin Anglois, dit qu'il a appris de plusieurs Anglois dignes de foi, habitans des Isles de l'Amérique, que beaucoup de Negres paroissent infectés d'un vi-

TAYLOR INST. OXFORD

lain mal, dans les vaiſſeaux qui les tranſportent aux Iſles; mal qui eſt commun ſur la côte de la Guinée, & qui ſe contracte ſans l'intervention d'un commerce impur; que les ſymptomes de ce Mal reſſemblent à ceux de la V. & qu'il ſe guerit pareillement par le moyen du Mercure & de la ſalivation.

Enfin Thevet dans ſa Coſmographie dit que le Mal vénérien eſt ordinaire à la Chine; & qu'il s'y guerit avec la Squine, *cum radice China*. M. Aſtruc a appris d'un Prêtre Jeſuite, qui avoit paſſé trente années à la Chine, que ce Mal n'étoit pas rare à Peking. Mais lui ayant demandé ce que les Medecins Chinois penſoient de cette Maladie, s'ils la regardoient comme une Maladie nouvelle & étrangere, & ſi elle ne s'y contractoit que par la contagion. Je n'en ai pû, dit-il, tirer aucun éclairciſſement. Il n'en eſt pas queſtion non plus dans la nouvelle Hiſtoire du Pere du Halde. M. Aſtruc ne croit pas que les étrangers ayent porté le Mal vénerien à la Chine; il eſt plûtôt porté à croire que ce Mal eſt endemique dans pluſieurs Pays chauds, ſoit de l'Amérique, ſoit de l'Afrique, ſoit de l'Aſie. Mais ſi cela eſt, pourquoi n'a-t'il pas été plûtôt connu en Europe? Long-

tems avant la découverte de l'Amérique, on connoiſſoit la Chine & toute la côte méridionale de l'Afrique. C'eſt une difficulté à réſoudre. On peut dire que, quoique ces Pays fuſſent connus, on y commerçoit peu; & que la Navigation aux Indes Orientales n'a commencé à fleurir que vers le tems de la découverte de l'Amérique.

Mais pourquoi ce Mal & d'autres maux encore, ſont-ils endemiques dans certains Pays plûtôt que dans d'autres? Si cela eſt cauſé par la température de l'air, pourquoi tant d'Européens, qui depuis tant d'années demeurent dans l'Iſle de S. Domingue, & dans les autres Pays où la V. eſt endemique, par rapport aux naturels, n'ont-ils jamais contracté cette Maladie autrement que par le commerce vénérien qu'ils ont eû avec les femmes du Pays, qui en étoient infectées? Il vaut mieux avoir recours aux alimens ordinaires dont les naturels faiſoient uſage, principalement à une eſpece de Lézard, qui, ſuivant une remarque d'Oviedo, étoit funeſte à ceux qui, ayant le Mal vénérien, oſoient en manger; ce qui a fait croire à Liſter Medecin, que ce petit ſerpent étoit le véritable pere de la V.

Mais M. Astruc aime mieux en attribuer la cause à la débauche outrée & *vulgivague* des habitans d'un Pays excessivement chaud, & à l'acrimonie virulente des Menstrües des femmes. Dans tous les Pays chauds ces Menstrües produisent des effets étonnans. C'est sans doute pour cela que par la loi de Moïse, il étoit défendu aux Juifs d'avoir commerce avec leurs femmes, lorsqu'elles étoient en cet état: on les appelloit alors immondes. En Europe même qui est un Pays plus temperé, le commerce avec les femmes, dans cette circonstance, est dangereux, & cause souvent certaines maladies aux hommes.

Le Mal vénérien a eu depuis son arrivée en Europe en 1494 différens periodes que M. Astruc distingue sçavamment. Le 1er. est depuis l'an 1494. jusqu'à l'an 1516. Les symptomes du Mal si bien dépeints par Jerôme Fracastor, étoient alors terribles. Le 2e. periode est depuis 1516. jusqu'à l'année 1526. Il parut dans cet intervalle deux nouveaux symptômes, qui furent les Exostoses & les Pustules, en forme de Verrües & de Porraux aux parties secretes. Le 3e. période est depuis 1526. jusqu'en 1540. Alors la fureur du Mal

commença un peu à se calmer : mais il fut accru de deux nouveaux symptomes ; sçavoir, les Bubons vers les parties secretes, & l'alopecie, c'est-à-dire, la chute du poil & des cheveux. Le 4e periode est depuis l'année 1540 jusqu'à l'année 1550. Ce fut alors que la plûpart des effets affreux du mal vénérien commencerent à diminuer très-sensiblement ; mais ce soulagement fut tristement compensé par un nouveau symptome, qui n'avoit point encore paru ; ce fut la Go..... virulente, qui depuis ce tems-là a été très-fréquente, au moins dans les commencemens de la maladie, & est même quelquefois continuelle jusqu'à la fin. Le 5e Periode, qui se termine à l'année 1561, vit naître encore un nouveau symptome. Ce fut le tintement des oreilles. le 6e & dernier Periode finit environ à l'an 1576. Alors parurent des vesicules limphatiques ou cristalines dans les parties secretes.

La réalité de ces differens symptomes est appuyée sur le témoignage des plus célébres Auteurs contemporains. De tous ces symptomes, il n'en reste plus que quatre ; en quoi toute la V. semble aujourd'hui consister ; à sçavoir, la Go. ... le Bubon, le Chan-

tre, & les Porraux ou Verruës. Elle commence toujours, & souvent se termine aussi par eux. Le mal même, selon l'Auteur, consiste le plus souvent dans la seule Go..... & les autres symptomes n'arrivent d'ordinaire que par la négligence que l'on apporte à la guerison de celui-ci. Cette Go..... est aujourd'hui aisée à guérir; & l'on s'en délivre quelquefois sans aucuns remedes, pourvu qu'on observe un régime convenable. A l'égard des trois autres symptomes, quoiqu'ils ne puissent être guéris que par la méthode ordinaire, ils sont aujourd'hui bien moins terribles qu'ils n'étoient autrefois.

Il en est des maladies étrangeres transplantées en Europe, comme des animaux & des plantes qu'on y apporte des pays lointains. Quelques animaux & quelques plantes y vivent, y croissent & s'y multiplient aisément; comme le ver à soye, la poule d'Inde, le maronnier d'Inde, l'Acacia*. Quelques autres y périssent, ou y dégenerent; de même certaines maladies y subsistent comme dans leur pays natal, ainsi que la petite verole & la rougeole, que

* L'Acacia vient d'Egypte.

nous tenons des Arabes depuis environ 1000 ans : d'autres, comme la lepre, dégénerent ou s'évanoüiſſent au bout de quelque tems. On ne ſçauroit décider ſi la V. aura le ſort de la petite Verole, qui ne paroît pas devoir jamais s'anéantir parmi nous ; ou ſi elle aura enfin la deſtinée de la Lepre. Cependant comme elle a beaucoup changé depuis le commencement de ſon tranſport en Europe, & que le mal eſt devenu bien moins furieux, il y a quelque lieu de ſe flatter qu'elle périra enfin entierement. Les divers changemens des ſymptomes primitifs de cette maladie, & la diminution ſenſible arrivée dans la violence de ſes effets, ont fait prédire ſucceſſivement depuis 200 ans à un grand nombre de Médecins, que la V. diſparoîtroit un jour entierement de nos climats. M. Aſtruc ſe range lui-même à l'opinion de tous ces Médecins, parce qu'elle devient, dit-il, de jour en jour moins rébelle aux remedes. Il croit qu'elle eſt dans ſa vieilleſſe, & comme prête à périr de vetuſté. Cependant jamais, dit-il, elle n'a été ſi commune. Seroit-ce la grande étenduë de ſon empire qui en feroit aujourd'hui la foibleſſe ?

Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur appuye

la prédiction sur plusieurs raisons solides. Mais je leur préfererois celle-ci, qui me le paroît davantage ; c'est que plus le mal s'éloigne de sa source, plus il doit s'affoiblir ; plus il est ancien, plus il est émoussé ; plus le venin a infecté de corps par sa contagion, plus il a été partagé, & par conséquent diminué. C'est la vraie cause, ce me semble, qui l'a fait dégénérer jusqu'ici, celle qui a varié ses symptomes, celle qui a ralenti ses fureurs, celle qui a diminué l'horreur de ses effets, celle qui pourra enfin le détruire totalement.

Que par l'Arrêt du Parlement de Paris du 6 mars 1496 *, on voit bien que le mal Vénerien étoit alors plus formidable qu'il ne l'est aujourd'hui ! Par cet Arrêt, il est ordonné, 1°. *qu'il sera fait cry public de par le Roi, que tous malades de cette maladie de grosse V. estrangiers, tant hommes que femmes, qui n'estoient demourans & resident en cette Ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, 24 heures après ledit cry fait, s'envoisent & partent hors de cette dite Ville de Paris ès pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence*

* Selon la maniere de compter de ce tems-là, où l'année commençoit à Pâques. Mais c'est 1497, à commencer l'année au 1 Janvier.

quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart; & à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ès portes S. Denys & S. Jaques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur délivreront à chacun 4 sols parisis, &c. Par le second article il est enjoint à ceux qui étoient résidens à Paris, lorsque le mal les a pris de se retirer dans leurs maisons, *sans plus aller par la Ville de jour ou de nuit, sur ladite peine de la hart.* Le troisiéme regarde les pauvres & les domestiques qui étoient attaqués de la maladie, qui n'avoient point de maison où ils pussent se retirer. Il leur est ordonné, *sur peine de la hart*, de se retirer dans le Fauxbourg de S. Germain des Prez, dans les maisons qui leur seront assignées, où les soulagemens nécessaires leur seront fournis. On voit par le sixiéme qu'il y avoit un octroi établi sur la Ville pour les besoins de ces malades. Le neuviéme veut que *soient ordonnez gens par les Prévôt & Echevins, lesquels se tiendront aux portes de cette Ville de Paris, pour garder & défendre qu'aucuns malades de cette maladie ne entrent apertement ou secrettement.*

Mais voici quelque chose de bien plus rigoureux & de bien plus vif con-

tre les *Siphilitiques*, c'eſt-à-dire, contre les malades de la V. qu'alors on ſuppoſoit auſſi contagieuſe que la peſte: c'eſt une Ordonnance du Prevôt de Paris, extraite du *Regiſtre bleu du Châtelet, fol.* 111. *verſo.* L'Ordonnance eſt ainſi conçûë.

» Combien que par ci-devant ait été publié, » crié & ordonné à ſon de trompe & cri public » par les carrefours de Paris, à ce qu'aucun n'en » peut prétendre cauſe d'ignorance : que tous » malades de la groſſe V. vuidaſſent incontinent hors la Ville & s'en allaſſent, les eſtrangers ès lieux dont ils ſont natifs, & les autres » vuidaſſent hors ladite Ville, ſur peine de la » hart : Néantmoins leſdits malades en contemnant leſdits cris, ſont retournez de toutes parts & converſent parmi la Ville avec les » perſonnes ſaines, qui eſt choſe dangereuſe » pour le peuple & la Seigneurie qui à preſent » eſt à Paris. L'on deffend derechef de par le » Roi & Monſieur le Prevôt de Paris à tous leſdits malades de ladite maladie, tant hommes » que femmes, que incontinent après ce preſent cri, ils vuident & ſe departent de ladite » Ville & Forſbourgs de Paris, & s'envoiſent; » ſçavoir leſdits forains faire leur réſidence ès » pays & lieux dont ils ſont natifs; & les autres » hors ladite Ville & Forſbourgs, *ſur peine d'être jettez à la riviere, s'ils y ſont pris le jour d'huy paſſé.* Enjoint l'on à tous Commiſſaires, » Quarteniers & Sergents, prendre ou faire » prendre ceux qui ſeront trouvez, pour en » faire exécution. Fait le Lundi 25 jour de Juin, » l'an 1498.

En 1528 on établit à Toulouse un Hôpital sous ce titre : *L'Houſpita des Rougnoſés de la Rougne de Naples.* Lorsque l'expérience eut enfin appris que la V. n'étoit contagieuse que par le moyen de l'acte vénérien, ou au moins par quelque contact intime des parties molles & poreuses, * on commença enfin à se relâcher de la rigueur que l'on avoit euë jusqu'alors à l'égard de ceux qui étoient infectés de ce mal; les loix dont on vient de parler furent insensiblement abrogées, & il fut permis à chacun de vivre, de languir ou de se guerir à son gré. Il y eut seulement des Hôpitaux dans les grandes Villes, ou plûtôt dans les Hôpitaux déja établis, il y eut des endroits particuliers destinés aux pauvres attaqués du mal vénérien.

Je ne vous dirai rien du 2, 3 & 4 Livre de l'ouvrage de M. Astruc, qui contiennent de sçavantes discussions sur la nature & la cure du mal vénérien, sur ses différens caractéres, sur ses effets, sur la diverse application des remedes & autres matieres qui me passent, & ne nous interessent ni l'un ni l'autre; mais qui traitées ici dans toute leur étenduë, & avec une parfaite solidité, font dire à tous les Médecins à qui j'ai parlé de ce Livre, & même à de célébres Chirurgiens qui sont en état de l'entendre & d'en bien juger, que c'est l'ouvrage le plus accompli qui ait jamais paru sur cét important sujet.

Permettez-moi de ne le point quitter, que je ne vous aie dit quelque chose du 5 & 6 Livre, qui contiennent une Liste chronologique de tous les Auteurs qui depuis l'époque de 1494

* L'Auteur ne croit pas que la V. puisse se gagner *per fomitem*. c'est-à-dire, en couchant dans des draps, en se servant d'une serviette, d'un verre, ou en mettant un habit, desquels un *Siphilitique* auroit fait usage. Outre l'expérience qui confirme son sentiment, il prétend que le ferment de la grosse V. est plus dense & plus fixe que celui de la petite, & par conséquent n'a pas tant de facilité pour s'insinuer dans les pores de la peau.

ont écrit sur le mal Vénerien. Les plus célébres sont Gaspar Torella Espagnol, Médecin & Prélat, Domestique du Pape Alexandre VI, qui le fit Evêque de Sainte Justine en Sardaigne, en 1487. Il composa son traité *de Pudendagrâ* à la dixiéme année de son Episcopat, en 1497, & le dédia à Cesar Borgia, alors Cardinal. Il dit dans ce Livre (comme bon Espagnol) que la V. est née en France, dans la Province d'Auvergne. Il vint dans ce Roïaume à la suite de Cesar Borgia, de Cardinal devenu Duc de Valentinois, & composa à Blois un autre ouvrage sur la même matiere, qu'il dédia encore à ce *détestable fils d'un abominable pere.* *

Jean de Vigo Génois, premier *Chirurgien* du Pape Jule II, effaça tous ceux qui avoient écrit avant lui sur la maladie vénerienne. Dans son fameux ouvrage composé en 1503, qui comprend la Chirurgie universelle, il traite au 5 Livre de la V. & il assure en termes exprès, que ce mal parut pour la premiere fois en Italie l'an 1494. *Ista ægritudo*, dit-il, *erat incognita, & nunquam à Doctoribus visa prout tunc erat.* On doit le regarder comme le premier qui a inventé ou au moins accrédité l'usage du Mercure préparé pour la guérison de la V. car on prétend que Carpus en est proprement l'inventeur.

Un Gentilhomme Allemand, nommé Ulric de Hutten, sans être Médecin ni Chirurgien, publia à Mayence en 1519 un Livre *De morbi Gallici curatione per administrationem ligni Guaiaci*, qu'il dédia à ce Card. Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence & de Magdebourg, qui l'année suivante embrassa le Luthe-

* Expression du Président de Thou, liv. 1. Torella dans cette Epître loüe CesarBorgia comme le plus grand homme de son siécle. Il lui donne l'équité de Brutus, la constance de Marius, la chasteté de Scipion, la fidélité de Regulus & la magnanimité de Paul-Emile. Quelle satyre que de pareilles loüanges? On en voit tous les jours donner de pareilles dans d'autres genres.

nisme. Dans son Epître il dit au Prélat : *Plaise à Dieu, Monseigneur, que Votre Altesse n'ait jamais besoin de ces remedes.* C'est, dit M. Astruc, qu'on ne croyoit pas alors que le mal Vénerien ne se contractât que par le commerce des femmes. Un Médecin Italien nommé Manardi, dont tous les ouvrages ont été recüeillis & imprimés à Basle en 1540, prescrit dans une de ses *Consultations*, au Cardinal Campegio, d'user d'une décoction de bois de gayac. On y trouve aussi une consultation à peu près pareille pour un Evêque de Cracovie.

Jacque de Bethencourt Medecin de Roüen est le premier François qui ait écrit sur la V. Son Livre imprimé à Paris en 1527 *in*-8°, est intitulé : *Nova pœnitentialis Quadrageſima, nec non Purgatorium in morbum Gallicum ſive venereum ; unà cum Dialogo aqua argenti ac ligni Guaiaci colluctantium ſuper dicti morbi curationis præturâ.* On demandera pourquoi un Médecin de Roüen est le premier des Médecins ou Chirurgiens François qui ait écrit sur le mal vénétien. Seroit-ce que ce mal auroit fait plus de ravage dans cette Ville que dans les autres Villes de France. Il est certain que la V. de Roüen a passé autrefois pour terrible & pour très-difficile à guérir. * Son grand commerce avec l'Espagne & le Portugal faisoit que cette Ville tenoit pour ainsi dire de la premiere main cette funeste maladie, qui s'y trouvant moins éloigné de sa source que dans les autres Villes, devoit y être plus furieuse. Ajoutez que plusieurs habitans de Roüen avoient fait le voyage de l'Amerique, & en avoient pû raporter le mal. Le Président de Thou dans son Histoire parle plus d'une fois de la navigation des Normands aux côtes d'Afrique & vers le nouveau Monde.

* V. Rabelais l. 5. c. 21. & *Hiſt. de Francion* l. 10.

Le second Médecin François qui a écrit sur le mal vénérien est Denys Fontanon de Mont-

pellier, dont le Livre intitulé *Practica Medicinæ in*-8°. fut imprimé à Laon en 1550. On peut cependant mettre avant Fontanon *Antonius Gallus*, dont il eſt parlé dans les Lettres de Gui Patin. Dans la Conſultation qui fut faite au ſujet de la maladie de François I, Fernel étant pour l'uſage de ſon Opiat antivenerien, Gallus tint ferme pour la friction mercurielle. *Frottetur*, dit-il, *ut viliſſimus quiſque è ſuo Regno, cum nec diſpari modo contaminatus fuerit.* Le Roi ne s'offenſa point de ces paroles.

Parmi tous les autres fameux Médecins dont il s'agit, je pourrois citer ici Jerome Fracaſtor Médecin des Peres du Concile de Trente, & Auteur du Poëme célébre *de Syphilide*; ou *de morbo Gallico*; André Veſal Médecin de l'Empereur Charle V & de Philippe II; Thierry de Heri, fameux Chirurgien de Paris, le *Petit* de ſon ſiécle, Auteur d'un excellent Livre *in*-12. imprimé à Paris en 1552, & intitulé, *La Méthode curatoire de la Maladie vénérienne*. Son habileté par rapport à cette maladie l'avoit fort enrichi. On dit qu'un jour étant dans l'Egliſe de l'Abbaye de S. Denys à genoux aux piés de la ſtatuë de Charle VIII, & un Moine de l'Abbaye l'ayant averti que ce n'étoit pas la ſtatuë d'un Saint; il lui répondit qu'il étoit bien aiſe de témoigner ſon reſpect & ſa reconnoiſſance à un grand Prince, qui étoit la cauſe de ſa fortune. Je pourrois auſſi vous parler de Jean Fernel de Clermont en Beauvoiſis, premier Médecin du Roi Henri II, de Gabriel Fallopius de Modene, fameux Profeſſeur de l'Univerſité de Padouë, & de pluſieurs autres. M. Aſtruc donne une courte analyſe de tous leurs ouvrages, & y joint une critique éclairée. Il menage peu certains Charlatans, qui dans ces derniers tems ont publié de prétenduës découvertes ſur le mal vénérien. Je ſuis, &c. *Ce 5 Mai 1736.*

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXII.

JAY observé plusieurs fois, Monsieur, que dans la maniere d'apprétier les Livres, on s'abandonne si fort à l'admiration de ceux qui portent uniquement l'empreinte de l'esprit & du génie, qu'on mépriſe presque tous les autres. Estimons une Tragédie qui inſpire une triſteſſe majeſtueuſe; un Roman bien intrigué, où les paſſions ſont peintes avec leurs vrayes couleurs; des diſſertations ſubtiles & ingénieuſes, lorſqu'elles ſont l'ouvrage du goût & de la raiſon: mais ne refuſons point à l'Hiſtoire, à une excellente compilation de faits, & à l'érudition, les loüanges qu'elles méritent. Si la mémoire rend de bons offices à ceux qui poſſédent la ſcience des faits,

Supplément au Dictionnaire de Moreri.

la maniere de la rendre utile & agréable ne suppose-t'elle nulle portion d'esprit & de goût ? N'en faut-il point pour choisir les faits, pour les fondre, pour les bien écrire, & pour en tirer de justes inductions ? Respectons le sçavoir, & n'en blamons que le mauvais usage. Ce qu'il y a de bien singulier, est que notre goût & notre talent particulier devient une source d'erreurs. Le Poëte entraîné par une imagination dominante n'estime que les vers ; le Romancier n'admire que son génie inventif ; le Métaphysicien fier d'une raison cultivée regarde comme des rêveries les images poëtiques, & les fictions romanesques ; mais il est à son tour dégradé par l'Historien, par le Littérateur & par l'Erudit, si mépriſés par ceux qu'il se plaît à rabaisser. Chacun se donne ainsi des loüanges exclusives. Que l'amour propre joüe utilement son rôle ! L'excellence de ces diverses productions qu'il sçait leur exagérer avec tant d'habileté, donne naissance à l'entousiasme, & de cet entousiasme sortent les traits originaux, qui, à mon avis, décident du rang des Ecrivains. C'est au Critique d'apprécier équitablement les beautés & les défauts de leurs ouvrages : mais

conclure de-là qu'il s'arroge une supériorité sur les plus beaux génies, il me semble, que c'est abuser de la raison. Tous les jours un connoisseur en peinture remarque les beautés & les défauts d'un tableau fait par un excellent Peintre; prétend-il par cette appréciation se donner pour un Artiste capable de produire des chefs-d'œuvres où il n'y auroit rien à reprendre? Peut-être que les ennemis de la critique sont persuadés qu'un esprit excellent donne la perfection à tout ce qu'il écrit; mais cette erreur seroit encore moins tolérable, que celle qui fait la présomption mere de la critique. Dans l'ouvrage le plus admirable, on trouve des négligences qu'on doit remarquer pour les éviter, & il n'y a point de bon Auteur qui n'ait fait réellement quelque faute inexcusable; mais ni les unes ni les autres n'empêchent pas qu'il ne soit un bon Auteur. Si le Critique en les indiquant laisse entrevoir l'envie de le rabaisser, il mérite alors à plus juste titre d'être rabaissé lui-même.

Les Sçavans ne sont pas moins sujets à la présomption que les poëtes; ceux qui étudient l'Histoire dans les originaux, font peu de cas des Historiens

modernes ; & pour revenir à l'ouvrage qui a donné lieu à ces réflexions, tout leur paroît superficiel dans un Dictionnaire historique, ouvrage selon eux qui empêche de remonter aux sources. Mais ce jugement dicté par la vanité ne me paroît pas exactement vrai. Quel but se propose l'Auteur d'une pareille compilation? D'indiquer les faits célébres & les sources d'où il les a tirés. Or n'est-elle pas utile à une infinité d'hommes, que leurs occupations ou leur goût naturel éloignent d'une triste & pénible étude? Les Sçavans mêmes ne tirent-ils aucun avantage d'un livre qui leur rappelle des faits importans, & les Auteurs où on les trouve? Pour juger sainement des Dictionnaires historiques dont l'utilité ne peut être contestée, il faut examiner si leurs Auteurs ont choisi ce qui est interessant, indiqué les véritables sources, & marqué des dates sures. Il me semble que ce plan est en général assez bien exécuté dans le *Supplément du Dictionnaire de Moreri*, dont j'ai lû avec plaisir divers articles. Qu'on ne dise pas qu'il a été facile à M. l'Abbé G... Parisien, de le composer, à l'aide des Mémoires du P. Niceron, des Journaux, des éloges d'Académiciens,

des Bibliothéques de divers Ordres ; imprimées ou manuscrites, & de plusieurs autres écrits. C'est une objection frivole : un compilateur n'est pas obligé de créer les faits ; il remplit son dessein en les rédigeant d'une maniere utile & agréable. Mais outre ce travail qui demande beaucoup de patience, il y a dans l'ouvrage dont il s'agit, une infinité d'articles curieux, fruit des recherches particulieres de l'Auteur extrêmement versé dans l'Histoire littéraire. Combien de faits insérés dans les deux éditions précédentes de ce fameux Dictionnaire sont ici heureusement corrigés ! On ne peut que donner des éloges à un écrivain si appliqué à démêler la vérité. Me sera-t'il permis d'ajouter que son style n'est pas toujours correct ; qu'il y a quelquefois des minuties ; que dans quelques articles on sent un peu de précipitation, & qu'il y en a quelques-uns qui ne devoient pas être insérés dans cet ouvrage, tel que ceux-ci : *Adoration*, *Agnation*, *Algebre*, *Allégorie*, *Elegie*, &c. Je ne prétends point par cette légére critique rien diminuer du mérite de ce curieux Supplément : on sent assez combien il est difficile de ne pas s'endormir quelquefois, dans un ouvrage

de si longue haleine. Ecoutons maintenant le modeste Ecrivain qui a pris la peine d'en fixer le prix. » L'Histoire » littéraire, dit-il, y domine, parce » que nous avons trouvé qu'elle étoit » traitée trop superficiellement dans » le Dictionnaire historique. C'est » d'ailleurs la partie de l'Histoire qui » plaît davantage à un grand nombre » de Lecteurs, & qui leur paroît la » plus utile. « Quelques Littérateurs célébres lui ont communiqué des mémoires, & donné des avis dont il a profité. Mais n'auroit-il pas fallu exclure les Ecrivains médiocres ? » Ce » Supplément, ajoute-t'il, a deux » avantages : 1°. il instruit d'une infinité de faits nouveaux, dignes de » piquer la curiosité de ceux qui n'aiment que des lectures qui les éclairent en les amusant. 2°. C'est une » suite nécessaire des éditions de Moreri de 1725 & de 1732, & avec elle » on a aussi tout ce que l'édition de » Basle peut contenir d'intéressant, » dans ce qu'elle a ajouté de nouveau : » mais elle le contient d'une maniere » plus utile, parce que nous n'en avons » rien pris sans l'avoir examiné. C'est » une conduite que nous avons tenuë » aussi par rapport aux différens mé-

» moires que nous avons reçus : nous » avons tout pesé & tout vérifié, de » peur d'adopter les erreurs des au- » tres ; en nous conformant trop ser- » vilement à leurs recherches. « Il se- roit à souhaiter que l'Auteur eût aussi discuté en critique sévére divers faits qu'il a tirés de quelques écrivains peu exacts. Il nous apprend que les Généa- logies ont été fournies par M. le Houx de Lavau *qui a toujours fait une étude sin- guliere de ces matieres.*

L'Auteur s'est abstenu de parler des Auteurs vivans, pour des raisons qu'on ne peut s'empêcher d'approuver. » Nous n'avons point donné d'article, » dit-il, aux Auteurs vivans : on en sent » aisément la raison ; l'on ne peut en » parler avec cette liberté qui est l'ame » de la critique, & que le Lecteur at- » tend toujours d'un Ecrivain qui veut » plaire en instruisant. C'est cette cri- » tique que nous avons pris pour no- » tre flambeau. Si malgré sa lumiere » nous nous sommes quelquefois » trompés, nous serons toujours prêts » de profiter des avis de ceux qui seront » assez amis de la vérité, pour nous » redresser avec cette politesse & cette » modération inséparables de toute » critique judicieuse. Les additions

» que nous avons mises à la fin du se-
» cond volume, sont déja une preuve
» de notre attention & de notre doci-
» lité. « Cependant il n'a pas laissé de parler de quelques personnes encore vivantes, tantôt avec éloge, tantôt avec indifférence, selon son goût particulier. Je ne dirai rien de sa critique sur certains points délicats, qui sont étrangers à l'objet que je me suis proposé en vous écrivant : mais son *flambeau* l'a-t'il bien éclairé par tout ? L'universalité de connoissances & le juste discernement des talens sont rares dans un seul homme. Tel juge bien d'un ouvrage philosophique, qui n'est pas fin connoisseur en Poësie. Mais pour peu qu'on examine le Dictionnaire Historique dont il s'agit, on voit aisément en quoi l'Auteur excelle. De la maniere dont il s'exprime, on diroit qu'il n'est pas disposé à profiter d'une critique, qui ne seroit pas assaisonnée de politesse & de modération. Mais cette disposition est-elle digne d'un Philosophe ? Il faut sacrifier à la vérité les procédés malhonnêtes, & lui rendre l'hommage qu'elle mérite, sous quelque forme qu'elle nous soit présentée.

J'ai employé quelques heures à

parcourir le premier volume de ce Supplément, & je me suis arrêté à certains articles, sur lesquels je vais vous communiquer quelques Observations. L'article de l'Abbé Abeille est assez bien détaillé ; mais je n'aurois pas voulu dire, *qu'il avoit un grand talent pour la Poësie* : l'éloge est un peu trop fort. Cet Académicien n'est qu'un Poëte fort médiocre. A l'égard de sa Tragédie intitulée *Argélie*, & non pas *Argerie*, j'ai entendu dire à une personne versée dans l'Histoire de notre Théatre, que l'Abbé Abeille n'a fait que prêter son nom à un très-célébre Orateur ; Il n'est pas certain non plus que ce soit cette piéce *qui manqua, par une bouffonnerie du Parterre.* Outre que le vers qui y donna lieu, ne s'y trouve pas, elle fut joüée avec succès. Ce Poëte, qui par une vanité Gascone prenoit le nom de d'*Abeille*, faisoit aussi des vers Latins. J'en ai quelques-uns sur les Victoires de Loüis le Grand, qu'il envoyoit à M. de la Reynie, Lieutenant Général de Police, & à ses Commis. Parmi ces vers, écrits de sa propre main, il y en a de François, qui en vérité ne donnent pas une haute idée de son génie poëtique. Pour égayer un peu ma Lettre,

je vous envoye le Sonnet suivant sur la Bataille d'Oudenarde.

Est-ce ainsi qu'on prend Oudenarde ?
A quoi bon ces trois Camps divers,
Si dès que Condé les regarde,
Leurs Soldats tombent à l'envers?

La retraite est belle & gaillarde,
Le brouillard qui les a couverts,
Fait voir qu'ils étoient hors de garde
A tous les yeux de l'Univers.

Les exploits de sa main auguste,
N'en trouvent plus d'assez injuste
Pour lui refuser de l'encens.

Elle réduit l'orgueil d'Espagne
Aux éloges d'une Campagne,
Où le grand cœur suit le bon sens.

Dans l'article du célébre Addisson, l'Abbé G. nous apprend que le Sieur Delage a traduit en vers François en 1717 l'Essai sur la Critique par M. Pope. M. l'Abbé du Resnel a attribué cette traduction à M. de la Piloniere, en quoi il s'est trompé. Le Libraire Hollandois qui imprime la Bibliotheque Françoise, a remarqué dans la seconde partie du XIV. Tome, que M. Robeton Secretaire de George I, Roi d'Angletterre, est Auteur de cette traduction. L'Auteur ne sçait s'il faut écrire

Boulland ou *Boullaud*; ce n'eſt point là le nom de ce Sçavant, qui s'appelloit *Boullian*, comme je l'ai vû dans un excellent ouvrage écrit de ſa main, & compoſé par ordre de M. de Lionne. En voici le titre: *Diſcours ſur la réformation des quatre Ordres Religieux Mendians, & la réduction de leurs Couvens à un nombre déterminé.* Il fut fait à l'occaſion du célébre Edit de 1666, & d'un Arrêt du Parlement ſur cette importante matiere.

Il copie quelquefois des faits abſolument faux, ſans en avertir ſes Lecteurs: Dom le Cerf Benedictin, *attribuë*, dit-il, *tout ce qui eſt renfermé dans les deux volumes donnés ſous le nom de Gilbert Mauguin, au Pere Dom Robert Quatre-Maires de la Congrégation de S. Maur.* Mais cette attribution eſt inſoutenable, M. Couſin ami du Préſident Mauguin, qui a laiſſé pluſieurs ouvrages manuſcrits, ne permet pas d'avoir aucun doute là-deſſus. Voici ſes propres paroles. * » Comme M. le Préſident » Mauguin... étoit du même Pays que » le P. Sirmond, & qu'ils ſe voyoient » quelquefois, il lui propoſa ſes objec-

* Journal des Sçavans, édit. de Holl. Tom. XXIV. page 209.

» tions, & le pria d'y répondre. Le P. » Sirmond l'invita à les mettre par » écrit, ce qu'il fit à la fin du second » Tome, qu'il publia en 1650, sous » le titre de *Vindiciæ prædestinationis & » gratiæ.* « Une telle autorité assure au Président Mauguin la gloire d'avoir composé cet ouvrage, qui lui est encore attribué par le fameux Jean de Launoy, ami du P. Sirmond & du Président Cousin.

L'Article d'Abel Boyer, natif de Castres, est défectueux. L'Abbé G... l'auroit fait d'une maniere exacte, s'il avoit connu la vie de cet Auteur insérée à la fin de l'*Etat Politique*, en Anglois, mois de Novembre 1729. Voici le Catalogue exact de ses Ouvrages, qui sont presque tous écrits en Anglois : *Dictionnaire Anglois & François*, *in*-4°. 1699 à Londres, & réimprimé ensuite en Hollande. La derniere & la meilleure édition est celle d'Amsterdam 1727. *L'Abregé de son Dictionnaire*, *in*-8°. 1700. Sa Grammaire, dont il y a eu plusieurs éditions. *L'Histoire du Regne du Roi Guillaume*, en 3 volumes ; la seconde édition est de 1703. *Les Plans des plus considérables Villes fortifiées de l'Europe, avec une description géographique, & l'Histoire des Siéges qu'elles ont soute nu depuis cent deux ans.* *in*-4°. 1701.

Un Recueil de *Lettres en François & en Anglois*. *L'ingénieux Compagnon*, en ces deux Langues. *Les Annales de la Reine Anne*. Commençant en 1702, contenant 11 vol. *in*-8°. *L'Etat politique*, ouvrage qui embraſſe tous les Etats de l'Europe, commençant en Janvier, & finiſſant au mois de Novembre 1719. 37 vol. & 5 mois *in*-8°. *L'Hiſtoire de toutes les Accuſations juſqu'à celle de Milord d'Oxford*. Traduction de *Télemaque* en Anglois, 2 vol. *in*-12. conjointement avec le Docteur Atterbury Evêque de Rocheſter. Il y en a eu douze éditions. La Traduction Françoiſe de *la Tragédie de Caton*, par M. Addiſon. *L'Hiſtoire du Regne de la Reine Anne* 1722 *in*-fol. *Le Grand Théatre d'Honneur & de Nobleſſe*, dédié au Prince de Galles, 1729 *in*-4°.

Dans l'article de Brieux de Moſant, qui étoit Proteſtant, on a oublié un petit Livre aſſez curieux, dont voici le titre : *Les diverſiſſemens de M. de B.* Caën 1673 *in*-12. On y trouve l'explication de quelques mots anciens, & trois lettres à M. de Ségrais, où il critique vivement l'Enéide & les Eclogues de Virgile. Si M. Perrault eût connu ce petit Ouvrage, il n'auroit pas manqué d'en profiter.

L'article du P. le Brun de l'Oratoire

m'a paru bien tourné. L'Auteur a recueilli avec soin les Mémoires qu'on trouve dans la Bibliothéque Françoise & dans le premier volume de l'Histoire Critique des Superstitions par ce sçavant Ecrivain. Il a même indiqué une Lettre imprimée dans les Mémoires de Littérature, qui avoit été oubliée : mais il n'a pas connu une Lettre de ce Sçavant à Monseigneur l'Archevêque de Vienne, Abbé Général de Cluny, du 2 Octobre 1728. On voit par cette Lettre qu'il a revû le Missel de cette illustre Congrégation. Elle est insérée dans les Actes du Chapitre Général de Cluny de 1728, imprimés en 1729 chez Simon *in*-4°.

On trouve à la fin du second volume un excellent article de Pierre Cally, célébre Philosophe, dont on avoit parlé dans le corps de l'ouvrage, d'une maniere superficielle & peu exacte. Ce fut le grand Evêque de Meaux, qui fit le dispositif du Mandement de l'Evêque de Bayeux, pour censurer le Livre de Cally, intitulé, *Durand commenté*. Peu de Théologiens ont retracté aussi sincerement leurs erreurs. J'ai lû une relation curieuse de cette affaire : Dans la réponse qu'il fit à la requête du Promoteur, il avoüa qu'il avoit

donné son manuscrit à un Libraire, qui lui avoit promis de ne le point publier, sans en avoir obtenu la permission, & il refusa constamment de le nommer.

Il me semble qu'un Ecrivain tel que M. Camusat, ne méritoit pas d'avoir place dans le Dictionnaire de Moreri. Son rôle brillant ne fut pas celui d'homme de Lettres. On dit que son pere est encore vivant, mais on se trompe: il étoit mort deux ou trois ans avant le dernier voyage de son fils en Hollande. Des trois volumes de *Mémoires Historiques & Critiques*, ce dernier n'a composé que la premiere partie. Les meilleurs extraits, qui sont dans les trois premiers volumes de la Bibliothéque Françoise qu'on lui attribuë, ont été envoyés de Paris par des personnes habiles. Mais où le Compilateur a-t'il pris cette curieuse anecdote? Comme » *la critique désintéressée des Journaux* fut » attaquée plusieurs fois dans le Nou» velliste du Parnasse de M. l'Abbé » Desfontaines, M. Camusat répon» dit dans le cinquiéme volume (se» conde partie) des Lettres sérieuses & » badines. M. Desfontaines répliqua » dans le Nouvelliste. Ces deux Au» teurs sembloient s'être juré une » guerre continuelle. « Si M. G... l'eût

bien voulu, il ne lui eût pas été fort difficile de sçavoir la vérité. Jamais M. l'Abbé Desfontaines n'a daigné écrire contre ce Héros de la Charlatanerie. J'avoüerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que dans le Nouvelliste du Parnasse, dont j'ai fait la moitié, je ne pûs m'empêcher de peindre un orgueilleux personnage, qui devoit sa mince érudition à la lecture des Journaux. Quelle pitié de le voir annoncer une édition de Diodore de Sicile, tandis qu'il avoit un Maître pour lui apprendre le Grec! Cependant il se comparoit hardiment à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la littérature. Je me souviens qu'un jour il me dit qu'il vouloit réfuter le système chronologique de M. Newton: je lui répondis qu'ignorant l'astronomie, il ne pouvoit se charger d'une pareille entreprise. Il répliqua que deux heures lui suffisoient pour connoître l'état du ciel, & qu'il n'en falloit pas sçavoir davantage pour foudroyer l'Ecrivain Anglois. Où est la modestie? où est le bon sens? Mais heureusement ce projet n'a point été exécuté, non plus que tant d'autres aussi judicieusement conçus.

L'article de M. Desfyons Docteur

de Sorbone ; eut été plus curieux, & l'Auteur avoit pû voir ſes Mémoires manuſcrits, qui renferment l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ſon tems. Il y a des faits qu'on chercheroit inutilement ailleurs, quoique la bizarrerie de l'eſprit de l'Auteur s'y faſſe ſentir.

En parlant de M. Dirois, on n'auroit dû oublier ni ſes liaiſons avec le célébre Jean de Launoy, ni la part qu'il a eue à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de France, qui ne fait pas le moindre ornement de l'Abregé de Mezerai. L'article de Ferrier Poëte, natif d'Avignon, n'eſt point aſſez détaillé. On y a oublié ſa belle traduction de Juſtin, ornée d'excellentes remarques, qui paſſe pour l'ouvrage de la Société de P. R. avec laquelle ce Poëte a eu quelques liaiſons. Il avoit fort avancé la traduction de Suétone, & ſon Manuſcrit eſt entre les mains de M. l'Abbé Brun ſon neveu, Doyen d'une Egliſe Collégiale d'Avignon. M. Ferrier fut obligé de ſortir de cette Ville, craignant d'être arrêté par l'Inquiſiteur, qui prit à la lettre ce vers galant de ſa compoſition :

L'Amour pour les mortels eſt le ſouverain bien.

» On dit que cet Auteur a fait pluſieurs traductions, conjointement avec

» l'Abbé Abeille de l'Académie Fran-
» çoise. « Ce ſont les propres paroles de l'Abbé G. Mais que veut-il dire par là ? Quelles ſont les traductions faites avec l'Académicien ? Ceci a tout l'air d'un conte. Il eût été à ſouhaiter que l'Auteur eût connu le *nouveau Mercure de Trevoux*, auquel M. de Piganiol de la Force & M. l'Abbé Nadal ont eu le plus de part : il auroit trouvé dans le volume de Janvier 1709, un article de M. de la Foſſe d'Aubigny, & deux Epitaphes, l'une Françoiſe & l'autre Latine, dont il auroit pû profiter.

Il y a des détails aſſez curieux dans l'article de Gacon ; une brochure de ce Poëte intitulée, le *Journal Satirique intercepté*, lui eût fourni pluſieurs traits ſinguliers. Comment un homme friand d'Anecdotes Littéraires, a-t'il pû dire que le *Secretaire du Parnaſſe*, *n'eut point d'autre ſuite, parce qu'il ne fut pas acheté*, puiſque cet Ouvrage fut ſupprimé par des ordres ſupérieurs, & que l'Approbateur fut privé de ſon emploi. Des traits extrêmement injurieux, & nullement équivoques, donnérent lieu à cette punition.

Il ne me ſeroit pas difficile d'ajoûter d'autres Remarques ſur le même Volume ; mais je crains de vous en-

nuyer. Ne concluez pas de là, que l'Auteur ne s'est pas donné tous les soins convenables pour perfectionner sa Compilation. Qu'est-ce qu'un petit nombre de Remarques, en comparaison de tant de faits si utilement rassemblés ? Je vous assure que j'ai lû une infinité de détails qui m'étoient entiérement inconnus, quoique j'aye étudié avec soin l'Histoire Littéraire du siécle passé. Il n'est donc pas étonnant que M. l'Abbé G... ait ignoré quelques petits faits que j'ai tirés de sources peu connuës. Je n'ai écrit que ce qui s'est offert à ma mémoire; peut-être qu'en consultant des Livres, j'aurois fait d'autres découvertes. C'est d'un Ouvrage tel que le Dictionnaire de Moreri, qu'on peut dire *inventis addere facillimum est.* Si la lecture du second Volume me fournit des remarques, & que vous ne soyez pas dégoûté de celles-ci, j'aurai soin de vous les communiquer.

Le P. Etienne Souciet, Jesuite, célébre pour son érudition, vient de publier le troisiéme Tome de ses Dissertations.* Vous sçavez combien les premieres ont été estimées; les deux

Dissertations du P. E. Souciet Jesuite.

*Chez Rollin fils & de Bure l'aîné. 1736. *in*-4°.

qui composent ce nouveau volume, sont extremement curieuses. La premiere qui est adressée à M. de Sutbecx, Capitaine-Lieutenant de la Générale des Gardes Suisses, & habile Médailliste, roule principalement sur la Médaille de Pythodoris, Reine du Pont & du Bosphore, qui est dans le beau Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, ce sçavant si aimable & si poli. A l'occasion de ce monument bien conservé, le P. Souciet a expliqué les Médailles de cette Reine, de Polémon I. son mari, de Polémon II. son fils, & les principaux points de leur histoire & de celle de sa fille, femme de Cotys Roi de Thrace. Il expose d'abord la suite des événemens, & en fixe les années avec beaucoup d'exactitude. M. Vaillant a prétendu qu'il y a eu deux Pythodoris, la mere & la fille; mais le Moderne Antiquaire soutient qu'il n'y en a jamais eu qu'une, sçavoir Pythodoris Reine du Pont, & que sa fille mariée à Cotys, Roi de Thrace, ne portoit pas le même nom. Le point le plus difficile est de fixer l'époque marquée sur deux Médailles de cette Reine, qui est la même sur l'une & sur l'autre. Elles ont été frapées la même année, & marquent une Ere qui

commencé la 601e année avant celle qui les vit éclore. Le P. Souciet entre à ce sujet dans de sçavantes discussions, & conjecture avec beaucoup de fondement, que la 60e année que Pythodoris frapa les deux Médailles, commence l'an de Rome 773, de J.C. 19, & que la tête de l'Empereur gravée sur ces deux Médailles, est par conséquent celle de Tibére.

Dans la seconde Dissertation adressée à M. l'Abbé de Rothelin, le sçavant Jesuite explique & fixe à l'occasion d'une Médaille de Rhescuporis, Roi du Bosphore-Cimmérien, qui est dans le Cabinet de cet illustre Abbé, l'Ere & toute la Chronologie des Rois de ce païs. M. Vaillant a soutenu que l'Ere marquée sur les Médailles de ces Princes, est celle des Seuxides, c'est-à-dire, des Rois de Thrace descendus de Seuthès, qui répond, selon lui à la 330e & 331e année de la fondation de Rome. C'est une erreur, selon le P. Souciet, qui prouve d'une maniere très-plausible, que cette Ere commence au régne de Satyrus I. le premier Roi légitime, l'an 341 de la fondation de Rome. La Médaille de Rhescuporis qui porte l'année 539, fut frapée l'an 880 de Rome, la neu-

sième de l'Empire d'Hadrien représenté sur la Médaille, & si reconnoissable par la barbe qu'il porte, & que nul Empereur avant lui n'avoit portée.

Je ne fais qu'indiquer le sujet principal des deux Dissertations, où regne une érudition choisie & habilement dispensée. On n'y sent point l'Antiquaire capricieux, qui se livre à de puériles conjectures, qui imagine des faits, & qui affecte un Pyrhonisme extravagant. C'est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui faisant un usage judicieux de son profond sçavoir, tâche de porter la lumiere dans la science des tems, couverte de tant de nuages.

Sans vouloir prendre le ton Pyrhonien, qu'il me soit permis d'observer, que les Médailles ne sont pas un moyen infaillible pour rectifier la Chronologie. Dans les Médailles aussi bien qu'ailleurs, on fait des fautes, & l'on rencontre des anacronysmes, soit par l'inadvertance des Auteurs, soit parce que les choses ne se sont pas faites, comme on l'avoit projetté, lorsqu'on frapoit les Médailles. Nous sçavons par exemple qu'en 1652, on frapa des Médailles où se trouve marqué le sacre de Loüis XIV. parce qu'il

devoit se faire cette année. Cependant les troubles qui continuoient, le firent différer jusqu'en 1654. Seroit-il raisonnable qu'on voulût à l'avenir prouver par ces Médailles, que le sacre de ce Roi s'est fait en 1652. Ainsi l'on peut établir pour maxime, qu'il ne faut s'appuyer ni sur une Médaille, ni même sur tout autre monument, quelque autentique qu'il soit; à moins qu'on ne les trouve d'accord avec les principaux Auteurs.

La Muse Normande.

Après avoir parlé de deux Ouvrages sérieux, je vais, pour vous délasser, vous entretenir d'un petit Recueil de Poësies, intitulé: *La Muse Normande.** Ce sont des Odes la plûpart Anacréontiques d'un jeune homme natif de Normandie, Province fertile en excellens Poëtes. Il faut dire à sa loüange, qu'il connoît les beautez propres de la Poësie, ce sont des images délicates, des peintures aimables & riantes, plus de sentimens que d'esprit. Il y manque peut-être un peu de chaleur; c'est beaucoup de connoître la route qu'il faut tenir. Car enfin quelle espérance auroit-on conçûë de son talent, s'il avoit commencé par *prendre ses idées dans*

* Chez Rollin fils. 1736. in-12.

des ſources éloignées de celles de l'Hippocrene, c'eſt-à-dire, *dans la Métaphyſique ?* Le point eſſentiel pour un Poëte, eſt de peindre, & non pas de raiſonner. Je vous invite à lire ces Piéces. Voici quelques Stances d'une Ode ſur la Poëſie, adreſſée à un ancien Académicien qui illuſtre la Normandie.

Tu ſuis Homere, & Platon,
Philoſophe, tu ſçais plaire,
Raiſonnant comme Newton,
Tu rimes comme Voltaire.
Quand tu décris la beauté
De la naïve Nature,
La ſage ſimplicité,
Cache l'art de la peinture.
Dieux, que n'ai-je ce talent!
Si je peins la ſimple Annette,
Le portrait peu reſſemblant,
Lui donne un air de Coquette.
Jeune Berger dans nos bois
Je porte encore la houlette,
Et les ſons de ma muſette
Tremblent encor ſous mes doigts.
Ici je veux ſous la treille,
Rival du charmant Watteau,
Peindre Bacchus qui ſommeille:
Un trait manque à mon tableau.

Je ſuis, &c. *Ce 12 Mai 1736.*

Fautes à corriger dans la 61 Lettre.

Page 5. lig. 13. qui forment, *liſez* que forment.
p. 10. li. 15, *generala*, liſez *general*.
p. 11, l. 19, Aboine, *liſez* Amboine.
p. 22, lig 41, pareilles, *liſez* ſemblables.
p. 23, l. 32, éloigné, *liſez* éloignée.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIII.

VOus n'avez reçu jusqu'ici, Monsieur, qu'un compte fort succinct* des *Mémoires du Marquis d'Argens.* Quoique la plûpart des avantures, & des personnes, dont il est parlé dans cet Ouvrage, paroissent réelles, on n'a pas dû s'arrêter beaucoup sur un Livre qui n'est qu'un Recuëil frivole des diverses amouretes d'un jeune homme, à qui il a plû de laisser à la posterité un monument de ses égaremens & de ses foiblesses. Comme j'ai jugé plus favorablement des *Lettres* qui sont à la fin de ce Volume, permettez-moi d'en extraire ici quelques Articles. Lettres du Marquis d'Argens.

La premiere Lettre traite de la Pein-

* Voyez les Lettres 42 & 43.

ture, dont l'Auteur paroît dans ſes Mémoires s'être fait une agréable occupation, & dont il parle ici en connoiſſeur. Pierre Perugin, le premier des Italiens qui a commencé à lutter contre le mauvais goût, fut le Maître de Raphael, qui l'a beaucoup ſurpaſſé. Michel-Ange, aidé de l'Antique, porta dans le même tems la Sculpture au plus haut dégré. Le Titien, les deux Caraches, Jule Romain, le Tintoret, Paul Veroneſe, le Dominichin, le Correge, vécurent tous à peu près dans le même tems. » Il ſembloit, » dit l'Auteur, que le nombre des Pein» tres & des Sculpteurs dût augmenter » à proportion. Cependant 30 ou 40 » ans après ces grands hommes, à peine l'Italie en a-t'elle compté un ou » deux par ſiécle. Elle a eu depuis 100 » ans le Guide & le Carlo Maratte, » dont les noms iront à la poſterité. « Il ajoûte que le reſte eſt ignoré, & qu'il n'a connu que Solimaine à Naples & Treviſani à Rome, qui méritaſſent l'eſtime des connoiſſeurs : Que néanmoins il y avoit dans le coloris de Treviſani quelque choſe de fade & de gris, défaut ordinaire de l'Ecole Romaine : Qu'un Peintre de Portraits, nommé David, paſſoit pour le meil-

leur qu'il y eût à Rome, & étoit bien au-dessous de nos Barboüilleurs de Province ; mais cela n'est-il point exageré? » Jugez, dit-il, combien il étoit éloi- » gné de Rigaud & de l'Argiliere. « La Sculpture, selon lui, est également déchuë en Italie. On s'imagine que tous les Peintres Italiens sont des Raphaëls, ou du moins, que le moindre surpasse beaucoup nos François. L'Auteur prétend néanmoins, que si nos Peintres François sont éloignés de la perfection de ceux qui sont morts, ils sont au-dessus de ceux qui vivent. Si on l'en croit, Rigaud & l'Argiliere n'ont eu pour le portrait que le Titien qu'on puisse leur opposer, & ils sont superieurs au Carlo Maratte. Il ajoûte que nous avons aujourd'hui autant d'avantage pour l'histoire que pour le portrait ; & que le Moine, Case, & Vanlo, sont au-dessus de tous les Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

» Le C. de Richelieu, le restaurateur, » le pere, le protecteur des sciences & » des arts, prépara *par les bienfaits*, dont » il encouragea les hommes *médiocres* » qui vivoient de son tems, cette foule » de Peintres illustres, de Sculpteurs & » d'Architectes habiles, qui vêcurent » sous le siécle de Louis XIV. Ce fut

» alors qu'on vit le Poussin, le Sueur, » Jouvenel, le Brun, (& parmi les » Sculpteurs) Girardon, le Gros, Pu- » get, rivaux des Caraches, des Gui- » des, & des Bernins, moins loüez » qu'eux, peut-être aussi loüables. « Il ajoûte, que depuis 20 ans les arts ont beaucoup tombé en France, où ils ne sont ni assez honorés, ni assez encouragés par les récompenses; & où un Peintre est à peine distingué d'un Cordonnier.

La seconde Lettre est sur la Musique & sur la Comédie. L'Auteur, suivant ses Mémoires, est encore connoisseur par raport à ces choses. Comme Corelli & Buononcini plaisent beaucoup à Paris & à Londres, ainsi qu'en Italie, il en conclut sensément, que ce n'est ni par prévention, ni par défaut de goût, que la Musique moderne de plusieurs Italiens déplaît aux François. » Buo- » noncini, dit-il, & Maceti, grands » dans l'harmonie, gracieux dans le » chant, sçavans dans la composition, » avoient tâché de plaire universelle- » ment. Ils n'avoient point osé risquer » des tons trop recherchez, & unique- » ment faits pour les Connoisseurs; » Vivaldi, Tartini, Andreasani, & les » autres Compositeurs dans le génie » d'aujourd'hui, ont travaillé plûtôt

» pour les Muſiciens, que pour les » amateurs de la Muſique : leurs Ou» vrages ne peuvent ſouffrir ni des » oreilles ignorantes, ni une exécution » médiocre. Cependant on doit leur » rendre la juſtice de n'avoir point » ignoré le gracieux ; ils ont réuſſi, » lorſqu'ils ont voulu l'allier au diffi» cile, & rien n'eſt plus brillant & plus » chantant que les *Quatre Saiſons* de Vi» valdi.

M. d'Argens, à qui l'Italie eſt ſi connuë, prétend que le mépris des Italiens pour notre Muſique n'eſt qu'un effet de leur prévention. Il a vû Montanari, premier Violon de Rome, enchanté des Sonates de le Clerc. Philippo, & Silveſtrino, deux des meilleurs Muſiciens d'Italie, rendoient juſtice aux Sonates que Maceti a faites en France ; Ouvrages où le goût François eſt mêlé avec le goût Italien. Enfin il dit que l'habileté de nos Violons François eſt fort au-deſſus de celle des Violons Italiens.

Le jugement de l'Auteur ſur les Opera d'Italie, mérite que je le raporte ici. J'ai vû, dit-il, leurs meilleures Tragédies en muſique ; elles ont des beautés fort ſupérieures à tout ce qu'il y a de plus beau dans les nôtres : mais

auſſi elles ont des défauts, qui ne peuvent ſe ſouffrir que par l'habitude. Le corps des Acteurs d'un Opera, n'eſt ordinairement que de 6 ou 7 perſonnes, trois hommes, trois Caſtrati, & un Tenore, qui eſt ce que nous appellons Baſſe-taille. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un ſeul à la fin du 5e Acte, chanté par les mêmes Acteurs. On danſe dans les intervales des Actes, comme on jouë du violon à la Comédie Françoiſe, auſſi peu à propos & auſſi mal. Au lieu de nos filles de Chœur, qui parent notre Théatre, les Suivantes & les Gardes des Princes & Princeſſes ſont des Portefaix qu'on louë; & il y en a ordinairement une vingtaine de chaque côté du Théatre; *où ils font le rôle de la ſtatuë au Feſtin de Pierre.* Leurs décorations ſont ſuperbes. La Sale d'Aliberti à Rome a ſept rangs de loges. On a vû ſouvent ſur le Théatre un caroſſe traîné par ſix chevaux effectifs; ce qui peut faire juger de ſon étenduë. Leurs machines en récompenſe ſont infiniment au-deſſous des nôtres, ſoit pour la quantité, ſoit pour la promptitude de l'exécution. Leur récitatif eſt exceſſivement court: un Acteur ne dit gueres 6 ou 7 vers, qu'ils ne ſoient ſuivis d'une Arie-

te. Cette quantité d'airs, qui se succedent, empêche l'Opera de languir. » Les Italiens trouvent leur récitatif » beau, dit l'Auteur : je l'ai toujours » trouvé ridicule & incapable d'aller » au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez » difficile de faire un récit touchant » sur des vers aussi mauvais que les » leurs le sont ordinairement. Leurs » airs sont d'un goût infini ; ils sont » encore plus au-dessus des nôtres, » qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quel- » que plaisir qu'on ait à les entendre » en France, on ne sçauroit compren- » dre combien ils perdent, dès qu'ils » ne sont pas chantez par un gosier » Italien.

Quoique l'Opera Italien n'ait ni la majesté du spectacle, ni la diversité des danses & des chœurs, ni le fréquent usage des machines ; il ne laisse pas de plaire à tout le monde, selon l'Auteur, & il risque moins d'ennuyer que le nôtre ; un Opera de trois heures ne paroît durer qu'un instant ; il ajoûte que le récitatif des Opera François est ennuyeux, que l'Opera n'est pas fait pour la déclamation ; que c'est pour entendre chanter qu'on va à l'Opera, & non pour être touché par de beaux vers ou par de longs & de

tristes récits : qu'il y a presque dans tous les Etats de l'Europe des Comédies Françoises ; mais qu'à l'égard des Opera François, on n'en veut point.

Dans la seconde Lettre, l'Auteur s'éléve contre l'injuste mépris que l'on a en France pour la profession de Comédien : » Il semble, dit-il, que nous » ayons été jaloux du progrès qu'a » voit fait notre Theatre, & de l'ap » plaudissement qu'il a eu chez tou » tes les nations. Nous avons affecté » de répandre l'ignominie & l'infamie » sur ceux, qui par leur talent illustrent » notre patrie. Contens de loüer & » d'estimer le Poëte, nous avons » poussé le mépris jusqu'à l'excès pour » les Comédiens, quoique le Public » leur fût autant redevable de ses » plaisirs, qu'aux Auteurs mêmes. La » Chammelé, Baron, Beaubourg, ont » été dans leur art d'aussi grands per » sonnages que Corneille & Racine. » Il faut autant de peine, de soin, de » travaux, de génie, & de naturel, pour » former un grand Comédien, que » pour faire un grand Poëte. L'un est » même plus rare que l'autre. « L'Auteur ajoûte qu'il ne peut revenir de sa surprise, lorsqu'il considere la sépulture accordée avec peine à Moliere.

Les Italiens ſont bien éloignés d'avoir des préjugés ſi ridicules : amateurs des beaux arts, ils ſe gardent bien de flétrir ceux qui les font briller. On ſçait les honneurs funébres rendus par les Anglois à la célébre *Oldfields*, la *Couvreur* de Londres, inhumée à Weſtminſter au milieu des Rois & de tous les grands perſonnages d'Angleterre. Les diſtinctions & les récompenſes, dit M. d'Argens, inſpirent aux Comédiennes d'Italie des ſentimens qui ſont inconnus aux nôtres ; participant à tous les honneurs de la ſocieté, & encouragées par les égards, elles tâchent de ne point ſe rendre mépriſables par une conduite déréglée. Des perſonnes que leur art expoſe au mépris, ne ſont plus retenuës par des ſentimens qui leur deviennent inutiles. L'Auteur dit que nous ne devons reprocher qu'à nous-mêmes la mauvaiſe conduite de nos Actrices. » Lorſque j'avilis quelqu'un, » dit-il, que je l'abaiſſe, que je le » couvre d'ignominie, j'éteins en lui » toutes les ſemences d'honneur.

Le 15 du mois dernier on a ſoutenu dans les Ecoles de Médecine une Theſe ſinguliere, dont le ſujet eſt, *An Chirurgia pars Medicinæ certior ?* M. Ma- Theſe de Médecine.

loet, Médecin ordinaire du Roi, & de l'Hôtel Royal des Invalides, a préſidé à cette Theſe, dans laquelle on prétend 1°. Que les Chirurgiens ſe trompent tous les jours par rapport à la connoiſſance des maux qui ſont l'objet de leur art. Ils ne peuvent, par exemple, dit-on, diſtinguer à des ſignes certains, ſi un coup reçu à la tête a produit quelque fracture dans le crâne, lorſqu'il n'y a ni douleurs, ni playe, ni contuſion; & ſi un coup pareil a cauſé un contrecoup, un abcès. Par rapport à la contrefracture, les Chirurgiens ne conviennent pas entr'eux de ſon exiſtence & de ſa poſſibilité, & il y en a qui traitent cet accident de chimérique. Ils ignorent ſouvent s'il y a du ſang, du pus, de l'eau dans la cavité de la poitrine; ce qui fait qu'ils ne font ordinairement la périlleuſe opération de l'Empiéme, que lorſque le malade eſt hors d'état de la ſoutenir. Combien de fois, continuë-t'on, leur ignorance ſonde-t'elle mal à propos des playes légeres reçuës dans le *thorax*, que par là elle rend dangéreuſes & funeſtes. On cite ſur cela des exemples, & on parcourt de la même maniere les diverſes parties du corps humain, ſur leſquelles on prétend que

les Chirurgiens opérent toujours avec un succès douteux. On voit ici que l'Auteur de la Thèse, (suivant l'usage ordinaire des Ecoles de Médecine) est M. Maloet, dont le nom est à la tête; car l'Auteur y parle de Malades qu'il a traités, ce que n'auroit pas fait un jeune étudiant en Médecine.

2°. On fait la Chirurgie en général des reproches piquans, qui doivent l'intéresser infiniment: on y avance que dans cette dernière guerre, l'ignorance de nos Chirurgiens d'armée a été cause que, soit en Italie, soit en Allemagne, que de légeres blessures sont devenues mortelles, & que leur impéritie nous a fait perdre un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Cependant ce n'est qu'une accusation vague; & on n'articule rien de positif. On fait sentir en même tems que les sages avis des Médecins ont souvent empêché d'ignorans Chirurgiens d'exercer une téméraire barbarie.

3°. On assure que la Chirurgie varie extrêmement à l'égard des remedes propres aux maladies chirurgicales. Autant de Chirurgiens, dit-on, autant de remedes divers. Telle opération, disent les uns, est nécessaire en telle circonstance; elle ne convient

point, disent les autres. Les uns opinent pour une amputation, les autres la combattent. Ils ne s'accordent pas davantage sur la manière d'opérer : les uns, dans l'opération de la taille, font pour le *grand*, d'autres pour le *petit appareil*. Parmi ceux qui préferent l'incision latérale, ceux-ci font pour la Méthode *de Rau*, ou du frère Jacques, & ceux-là pour celle de Cheselden. Aucun ne peut décider quelle est la meilleure.

4°. Combien d'accidens n'arrivent-ils pas dans les plus légeres opérations de la Chirurgie ? Que d'événemens funestes, par exemple, n'a pas causés la plus petite & la plus commune de ces opérations, qui est la Saignée ? Aussi, ajoûte-t'on, les fameux Chirurgiens s'abstiennent-ils prudemment de saigner eux-mêmes. Mais les grandes opérations sont souvent suivies de bien d'autres malheurs. Parcourez les Hôpitaux, vous verrez que le Trépan n'a sauvé presque personne ; que de vingt malades qui ont souffert la Taille, il en a coûté la vie à 18. D'ailleurs, que d'opérations chirurgicales, entreprises témérairement, sans précaution, sans examen préalable des forces & de l'état actuel des malades ; parce que le Médecin n'a point été consulté ! Combien

de fois arrive-t'il que dans l'opération de la Taille, on tire des pierres, & on en laisse d'autres dans la vessie ; ce qui oblige de réitérer une si douloureuse & si périlleuse opération.

On affirme, sans aucun équivoque, que la Médecine a des principes & des axiomes aussi certains que ceux de la Géométrie. Les maximes suivantes, dit-on, qui concernent la Thérapeutique, sont sûres & infaillibles : Qu'il faut éloigner la cause de la maladie, en affoiblir les symptômes, conserver & ranimer les forces du malade, diminuer la plénitude, évacuer les humeurs péccantes & superflues, corriger la mauvaise qualité du sang, rallentir son mouvement trop rapide, & l'exciter lorsqu'il est paresseux ; dissiper les obstructions, resserrer ce qui est relâché, & relâcher ce qui est trop resserré, &c.

N'est-il pas certain encore, ajoute-t'on, par raport à la Diététique, que dans les maladies aigues, il faut donner peu de nourriture au malade ; que lorsque l'apétit lui manque, il ne faut jamais le forcer de manger ; que dans les maladies chroniques, on ne doit donner d'alimens qu'autant qu'il est

nécessaire pour soutenir le malade; que la boisson au contraire ne sçauroit lui nuire; que lorsque la chaleur intérieure est grande, le vin est pernicieux; que dans toutes sortes de maladies un air temperé est nécessaire, pour procurer de salutaires excrétions, &c.

L'application de tous ces axiomes, ajoûte-t'on, est plus facile & plus sûre que celles de toutes les régles de la Chirurgie, & l'effet en est beaucoup plus prompt. Est-ce qu'un peu de régime, ou un peu d'émetique, s'écrie le Médecin, ne font pas des remedes moins périlleux que les opérations des Chirurgiens? Boire de l'eau, se purger, cela approche-t'il du danger de la Taille? La ponction de la poitrine est-elle moins à appréhender qu'un agréable changement d'air, qu'un exercice moderé, que le doux usage des Diaphorétiques. La promenade n'est-elle pas un remede sans danger, préférable à l'amputation des jambes? Le bain n'est-il pas moins redoutable que la ponction du ventre? Des sudorifiques, des frictions, ne sont-ils pas des médicamens mille fois moins formidables que l'extirpation d'un Cancer ou d'un Polipe, & que toutes les opéra-

tions du Bubonocele ou de la Fiſtule ? Enfin le fer & le feu, que les Chirurgiens ont ſi ſouvent à la main, ne ſont-ils pas plus terribles que l'abſtinence de la viande, que l'Ichthyophagie, * que les Maſticatoires, que les Sternutatoires ? &c. De vingt malades, continuë-t'on, à peine en meurt'il deux de l'Emétique, des Diurétiques & des Sudorifiques ; tandis que de vingt patiens, ſur leſquels s'exerce l'art cruel de la Chirurgie, à peine en réchape-t'il deux ; ſur-tout lorſqu'il s'agit de la Lithotomie, de la Ponction de la poitrine, de l'Amputation d'un membre, &c.

* Nourriture de poiſſon.

La ſatyre, ajoûte l'ingénieux Docteur, a ſouvent reproché aux Médecins en général, d'être des aſſaſſins ; mais a-t'on jamais dit que la Médecine fût homicide, comme on le peut dire avec raiſon de la Chirurgie, art périlleux & meurtrier par lui-même ? Enfin les opérations chirurgicales les mieux conduites, pourſuit'il, ont ſouvent coûté la vie à des perſonnes, qui auroient vécu bien plus long-tems, s'ils n'avoient pas eu recours à la Chirurgie.

Quoique toute cette Theſe ſoit une

satyre assez vive contre les Chirurgiens en général, elle finit néanmoins par un grand éloge de la Chirurgie, & par un compliment très-poli pour les habiles gens qui l'exercent. Quelques personnes ont été surprises que ce Docteur n'ait rien dit des travaux des Chirurgiens par raport à la maladie Vénérienne. Apparemment qu'il ne l'a pas regardée comme une maladie qui fût proprement Chirurgicale. Comme il ne me convient pas de prendre aucun parti entre la Faculté de Médecine, & l'Amphithéatre de S. Côme, je ne ferai ici aucune réfléxion sur la These. Mais au premier jour je vous ferai part de la Réponse d'un sçavant & judicieux Chirurgien, que tout le Public révére.

Ecole de Cavalerie.

M. de la Gueriniere, Ecuyer du Roi, vient de donner au Public un ouvrage important, dont il avoit autrefois publié un Essay : il est intitulé, *Ecole de Cavalerie, contenant la connoissance, l'instruction & la conservation du Cheval.* * La division du Livre est ren-

* A Paris, chez Jacques Guérin, quai des Augustins. 1736. Fig. *in-fol.* & 2 tomes *in-8°.*

fermée dans le titre. La 1re partie apprend le nom & la situation des parties extérieures du Cheval, leur mérite & leurs défauts ; elle traite de l'âge, de la difference des poils, des Chevaux de different Pays, de l'embouchure, &c. Dans la 2e. il s'agit de la maniere de dreſſer les Chevaux pour le Manege ; pour la Guerre, pour la Chaſſe, pour le Caroſſe. L'Auteur a joint à cette partie un Traité des Tournois, des Joûtes, des Carouſels, & des Courſes de tête & de bague. La 3e. contient l'Oſteologie du Cheval, ſes Maladies, & les Remedes pour les guerir, avec un Traité des opérations de Chirurgie qui ſe pratiquent ſur cet Animal. On trouve à la fin un petit traité des Haras.

M. de la Gueriniere n'eſt pas le premier qui ait écrit ſur l'Art de la Cavalerie. Il convient même que ce n'eſt point de ſon propre fond qu'il a tiré la plûpart des Principes renfermés dans ſon Traité. » J'ai, dit-il, non-ſeulement puiſé ce qu'il y a de bon dans » les meilleurs Auteurs, qui ont travaillé ſur cette matiere ; mais j'ai » encore conſulté les perſonnes, qui » par une longue expérience ont acquis

» la réputation de vrais connoiſſeurs. «
Comme on écrit aujourd'hui avec beaucoup plus de clarté & de méthode qu'autrefois, on peut dire que preſque toutes les matieres pourroient pareillement être traitées de nouveau par d'habiles plumes. Cependant on entend ſouvent des ignorans déclamer contre les Livres nouveaux: on a écrit ſur tous les ſujets, diſent-ils; à quoi bon écrire encore? Ils ſuppoſent apparemment que tout ce qui a été écrit juſqu'ici eſt ſi parfait, qu'il ne peut plus être perfectionné: ils ſuppoſent que d'ennuyeux fatras de remarques & de redites, compilées ſans choix & ſans méthode, ſuffiſent pour éclairer l'eſprit; & que quand même ces anciens Ouvrages ſeroient fort bons, on n'y peut rien ajouter; qu'il ne s'y trouve aucune erreur, & que l'expérience & la méditation ne fourniſſent pas de nouvelles lumieres.

Cet Ouvrage eſt orné de Planches très-utiles au Lecteur, gravées d'après les Originaux, & ſous la conduite de M. Parrocel Peintre ordinaire du Roi. L'édition, ſoit *in*-fol. ſoit *in*-8°. en eſt très-belle: elle ſort de l'imprimerie du Sieur Jacque Guerin, digne ſuc-

ceſſeur du célébre Coûtelier : c'eſt tout dire.

L'Auteur ſe plaint que l'amour du noble Exercice & de l'Art ſi utile de la Cavalerie ſe ſoit ralenti de nos jours. Mais depuis 13 ou 14 ans y a t'il un Art pour lequel on ne ſe ſoit refroidi en France ? Qu'eſt devenuë, par exemple, la Poëſie ? Le grand évenement de la Paix n'a encore produit qu'une Ode. Aucune Muſe n'a chanté nos ſuccès d'Italie & d'Allemagne. On ne voit éclorre que de miſérables vers ſatyriques, parce que les éloges les plus ſublimes ne ſeroient ni récompenſez, ni peut-être lûs. Si les Lettres tombent chaque jour parmi nous, faut-il s'étonner que tous les Arts ayent le même ſort ? Leur décadence a une ſource commune avec celle des Lettres. On dit qu'on doit bientôt publier en Italie un Livre intitulé *Il Franceſe barbaro.* Cet Ouvrage demeurera-t'il ſans réponſe ? Par rapport à l'Art de la Cavalerie en particulier, M. de la Gueriniere dit qu'il ne faut imputer notre refroidiſſement, ni au manque de mérite, ni au peu d'attention de ceux qui ſont à la tête des établiſſemens qui regardent l'inſtruction de la No-

bleſſe. La juſtice que le Public leur rend, dit-il, eſt un ſûr garand de leur capacité. L'Auteur paye en cet endroit un honorable tribut de reconnoiſſance à M. de Vendeüil, qu'il appelle ſon *illuſtre Maître*, à qui il doit tout. » M. de Vendeüil, dit-il, eſt un reſte » précieux de ces hommes illuſtres qui » l'ont précédé, & dont la mémoire » ſera toujours chere à quiconque ſui- » vra leurs traces. M. de Vendeüil a » ſçu joindre la grace & la juſteſſe de » M. du Pleſſis à la brillante exécution » de M. de la Vallée; perſonnages » dont le nom & la réputation ſubſiſ- » teront autant que l'Exercice du- » rera. «

L'excellent Livre de M. de la Gueriniere renferme tant de détails & tant de points differens, qu'il m'eſt impoſſible de l'analyſer. Je me contenterai de rapporter ici ce qu'il dit des Chevaux de différens Pays. Tous les Auteurs, dit-il, ont donné la préférence au *Cheval d'Eſpagne*, & l'ont regardé comme le premier de tous les Chevaux pour le Manege, à cauſe de ſon agilité, de ſes reſſorts, de ſa cadence naturelle, de ſa fierté, de ſa grace & de ſa nobleſſe, de ſon coura-

ge & de ſa docilité. M. le Duc de Newcaſtle, * qui donne de grands éloges au Cheval d'Eſpagne, ne lui trouve qu'un défaut, qui eſt d'avoir trop de mémoire, parce qu'il s'en ſert pour manier de ſoi-même, & pour prévenir la volonté du Cavalier. Mais ce défaut, ſi c'en eſt un, dit M. de la Gueriniere, n'eſt que l'effet de ſa gentilleſſe, dont il eſt aiſé de profiter. C'eſt des Haras d'Andalouſie que ſortent les meilleurs Chevaux. Le *Cheval Barbe* eſt plus froid & plus négligent dans ſon allure; mais lorſqu'il eſt recherché, on lui trouve beaucoup de nerf, de légereté & d'haleine. Ce ſont d'excellens Etalons pour tirer des Chevaux de Chaſſe. Les Chevaux d'Eſpagne ne réüſſiſſent pas de même, parce qu'ils produiſent des Chevaux de plus petite taille que la leur; ce qui eſt le contraire du Barbe. Les *Napolitains* ſont pour la plûpart indociles & difficiles à dreſſer. Leur figure ne prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop groſſe, &

* Auteur d'un célébre Ouvrage Anglois ſur l'Art de la Cavalerie : il a été traduit en François, & eſt fort rare.

l'encolure trop épaiſſe. Mais ils ne laiſſent pas avec ces défauts d'être fiers, & d'avoir de beaux mouvemens. Un attelage de Chevaux Napolitains bien choiſis & bien dreſſés eſt fort eſtimé.

Les *Chevaux Turcs* ne ſont pas ſi bien proportionnés que les Barbes & les Chevaux d'Eſpagne. Ils ont pour la plûpart l'encolure éfilée, le dos trop relevé : ils ſont trop longs de corps, & avec cela ont la bouche ſeche, l'apui mal aiſé, & peu de mémoire. Ils ſont coleres, pareſſeux, & quand ils ſont recherchés, ils partent par élans, & à l'arrêt ils s'abandonnent ſur l'apui & ſur les épaules. Ils ont les jambes menuës & nerveuſes, & quoique les pâturons ſoient longs, ils ne ſont pas trop flexibles. Ils travaillent beaucoup avec peu de nourriture, ſont de longue haleine & peu ſujets aux Maladies. Ils ſont plus propres pour la Courſe que pour le Manege.

Les Haras d'Allemagne ſont entretenus d'Etalons Turcs, Barbes, Eſpagnols & Napolitains ; c'eſt pourquoi il y a dans ce Pays de parfaitement beaux Chevaux. Mais ils n'ont pas ordinairement beaucoup d'haleine. Les

Chevaux Danois ſont bien moulés, & ont de beaux mouvemens; on en fait de *braves Sauteurs*; ils ſont excellens pour la guerre, & l'on en forme de ſuperbes attelages.

Il y a deux Provinces en France, d'où l'on tire de fort beaux Chevaux, le Limoſin & la Normandie. Les Chevaux Limoſins tiennent beaucoup du Barbe; auſſi ſont-ils excellens pour la Chaſſe. Le Cheval Normand eſt meilleur pour la Guerre; il a plus de deſſous, c'eſt-à-dire, plus de jambes, & eſt plûtôt en état de rendre ſervice que le Limoſin, qui n'eſt dans ſa force qu'à huit ans. On tire de Normandie de parfaitement beaux Chevaux de Caroſſe, qui ont plus de legereté, plus de reſſource, & une auſſi belle figure que les Chevaux de Hollande. Il ne faut pas confondre les chevaux Flamands, qui preſque tous ont les pieds plats, (ce qui eſt un grand défaut) avec les Chevaux de Hollande. L'Auteur ne dit rien des Chevaux Bretons.

Les *Chevaux Anglois* ſont les plus recherchés pour la Courſe & pour la Chaſſe, par leur haleine, leur force, leur hardieſſe & leur légereté. S'ils étoient aſſouplis par les regles de l'Art,

avant de les faire courre, (ce que l'on pratique peu) les reſſorts en ſeroient plus lians, & ils ſe conſerveroient davantage. Ils auroient la bouche plus aſſurée, & ils ne ſeroient pas ſi ſujets (comme le dit M. de Newcaſtle) à rompre le col à leur homme, quand ils ceſſent de galoper ſur le terrain uni. Les meilleurs ſont de la Province d'Yorck.

Je ſuis, &c.

Ce 19 Mai 1736.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIV.

UN Orateur jaloux de la conservation & du progrès des Lettres peut-il faire, Monsieur, un plus noble usage de l'Eloquence, qu'en s'élevant avec force contre tout ce qui peut éteindre le goût des Sciences & des beaux Arts? Il remplit en même tems le devoir de Citoyen & de Chrétien, lorsqu'il prouve combien un certain genre d'écrire est nuisible à la République & aux bonnes mœurs. C'est ce qu'a fait le R. P. Porée Jesuite, dans le Discours latin sur les *Romans* *, qu'il

Discours sur les Romans par le P. Porée.

* *De Libris qui vulgo dicuntur* Romanenses; *Oratio habita die 25. Februarii anno D. 1736. à Carolo Porée Societatis Jesu Sacerdote. Parisiis apud Bordelet 1736. in-4°.*

a prononcé dans le College de Loüis le Grand, le 25 de Février dernier. Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai pris à la lecture de cette ingénieuse Piéce, si digne de son très-pieux Auteur, & de sa morale saine & sévere.

Les changemens qui arrivent dans l'Univers se font sentir dans la République des Lettres. Les Nations succedent aux Nations, les Villes aux Villes, les familles aux familles; en sorte que les unes acquiérent les domaines & l'eclat des autres; de même les Arts succédent aux Arts, les Sciences aux Sciences; une espece d'ouvrage à une autre espece; l'une usurpe la place & la renommée de l'autre. De sçavoir, ajoûte le P. Potée, si ces changemens tournent à l'avantage de la République politique & littéraire; c'est un point que je laisse à la discussion des Politiques, des Philosophes, des Orateurs & des Poëtes. * Il se propose uniquement de parler de ce genre d'Ouvrage inconnu aux anciens

* *Mihi tota hodie controversia est de illo scriptionis genere, quod procreatum ex Poësi, aut fictum ad Poëseos imaginem, Poëmati successisse Epico, tanquam soboles natu minor soboli natu majori; quodque Romanis illis veteribus plane incognitum, appellatione nova* Romanense *nuncupatum esse*

Romains, & appellé *Roman*, qui né de la Poëſie, ou formé à ſa reſſemblance, a ſuccedé au Poëme Epique, comme un cadet ſuccede à ſon aîné. Mais cette ſorte de compoſition eſt-elle utile ou nuiſible aux mœurs & aux Lettres? Quel cas en doit-on faire dans la République politique & littéraire? C'eſt l'objet de ce diſcours * » Dans » quel tems, dit l'Orateur, a-t'il été » plus convenable de traiter cette ma- » tiere, que dans notre ſiécle, où la » Fable Romaneſque, qui ſembloit » morte & preſque enterrée, ou plon- » gée dans un profond ſommeil, ſe » léve & ſe réveille avec une joye vi- » ve, ſemblable au Phénix qui renaît » de ſa cendre, & à qui la mort rend » ſes forces, ou à un Serpent rajeuni, » qui vomit ſon venin avec ſa langue » à trois pointes. « Il ne s'agit point ici de ces vieux Livres où il n'y a rien

* *Quod quidem cum ſæpe antea quæri decuit, tum decet hoc maximè tempore, quo Fabula* Romanenſis, *quæ intermortua ac prope ſepulta, aut alto ſopita ſomno jacere videbatur, exurgit alacrior, inſtar illius unica volucris è ſuis renaſcentis cineribus, & ſe in ipſa morte reparantis, aut expergiſcit more colubri juvenaſcentis, poſita veteri pelle, & virus ſuum linguæ triſulcæ teſa- gimantis.* Ibid.

contre la verité & l'honnêteté, écrite en langue *Romance* ; il n'eſt pas non plus queſtion des Romans pieux, des Poëmes Epiques, où la Fable prête ſes agrémens à la vertu & à la verité, de ces écrits pleins de menſonges, enfantés par l'adulation ou par la malignité. Le P. Porée ne ſignale ſon zéle que contre les Hiſtoires imaginaires & amoureuſes. Il ſoutient que ces ſortes de Romans ſont nuiſibles aux Lettres, & qu'ils nuiſent encore davantage aux mœurs & à l'Etat politique. Tel eſt le plan de ſa harangue. Avant que d'entrer en matiere, il s'excuſe de ne pas avoir formé le deſſein de célébrer les louanges du Roi, devenu le pacificateur de l'Europe, après en avoir été la terreur.

Le P. Porée s'eſtime heureux de plaider ſa cauſe devant un grand nombre de gens de Lettres, de toutes ſortes de conditions, parmi leſquels *eſt aſſis* un illuſtre Cardinal, capable de *préſider* à toute la République littéraire, & par conſéquent de prononcer en cette occaſion. * » Qui eſt-ce,

* *Quis illo vel ſubtilior ingenio, vel acrior judicio, vel doctrinâ inſtructior, vel uſu peritior? qui non legendo ſolùm, vel audiendo, ſed dicendo, ſcribendoque, omnis litteraturæ copiam & guſtum*

» ajoûte-t'il, qui surpasse en délicatesse » d'esprit, en pénétration, en sçavoir, » & en expérience ce Cardinal, qui a » acquis le goût d'une litérature uni- » verselle, non-seulement à force de » lire & d'écouter, mais en exerçant » le talent de la parole, & en com- » posant des ouvrages; en sorte qu'il » nous semble avoir en lui, non-seu- » lement un Académicien, mais une » Académie entiere, non pas un seul » Juge, mais un Sénat. «

Suivant l'opinion de quelques gens de Lettres, les Romans sont dans la République Litéraire ce que les Citoyens oisifs sont dans un Etat; ils ne font ni bien ni mal. Opinion fausse aux yeux du P. Porée; qui compare cette sorte d'Ouvrage aux mauvaises herbes, qui nuisent par cela même qu'elles ne produisent rien de bon. Et continuant ce parallele, il ajoûte que les Romans sont nuisibles aux Lettres, parce que par leur contagion ils infectent les genres de litérature, auſquels ils ont quelque rapport, & que par leur abondance ils accablent les autres genres

sic adeptus est, ut in ipso non unum duntaxat socium Academicum, sed Academiam universam, neque unum Judicem, sed Senatum integrum habere videamur. pag. 7.

avec lesquels ils n'ont nulle liaison.

L'Orateur s'étend d'abord sur la premiere espece d'Ouvrages, & fait voir le tort que les Romans ont fait. C'est eux, dit-il, qui ont corrompu la précieuse simplicité de l'histoire, & y ont introduit les fables, les mensonges, le merveilleux & les ornemens affectés. Si les commencemens de notre histoire, & le siécle même de Charlemagne sont couverts des ténébres de la fable, n'est-ce pas la faute des Romanciers, panégyristes outrés des Rolands, des Renauds, & de tant d'autres Paladins? La nation Angloise ne doit-elle pas les contes puérils, qui défigurent son origine, aux fabricateurs de ces ridicules Chroniques, qui ont consacré les exploits fabuleux du Roi Artur & des Chevaliers de la Table Ronde? Enfin d'où sont venus tant de faits incroyables qu'on lit dans l'histoire d'Espagne, ces mensonges ingénieux, & ces mignardises des Historiens d'Italie, si ce n'est de ce goût pour les Romans? L'histoire d'Allemagne n'offre rien de semblable; & selon le P. Porée, * elle s'est conser-

* *Hanc maculam à Germanis removit hactenus felix quadam & juncta cum inveniendi celeritate, mentiendi tarditas.* pag. 10.

vée dans sa pureté, parce que la nation a joint à l'heureuse *lenteur* pour mentir, la vivacité pour faire des découvertes.

Les Romanciers, peu satisfaits de défigurer l'histoire des nations, se font encore un jeu de farder celle des Particuliers, & de leur prêter des galanteries; ils ne font grace ni aux Rois, ni aux Reines, ni aux Héros, ni à la vertu: la Religion même & la sainteté des mœurs ne les arrêtent pas. La pourpre des Richelieux, & la triple couronne des Grégoires n'a pas été capable de les retenir. * »Ne les ont-ils » pas plongés dans des amours incestueux, s'écrie le P. Porée, comme » si des gens qui peuvent tout, devoient » se permettre tout, & comme si les » Législateurs de l'Europe & de l'Univers devoient recevoir la loi de » Cupidon? « Mais quel est le fondement de toutes ces calomnies? des bruits secrétement répandus, des soupçons téméraires, des interprétations malignes; des Mémoires faux, pour l'ordinaire posthumes, & parés d'un

* *Nonne illos perfide irridit incestis amoribus, quasi qui possent omnia, sibi omnia indulgeant; & leges acceperint à Cupidine, qui toti Europæ, qui orbi Christiano, jura dividerent.* pag. 12.

grand nom ; des Livres d'*Anecdotes* furtivement écrits, fruit de l'envie, approuvés par la malignité & par la crédulité, semés par la hardiesse, & dévorés par la curiosité ; source où l'Historien imprudent puise des mensonges. Ainsi cette science *immortelle*, qui donne la vie aux *morts*, l'Histoire, que Ciceron appelle *le témoin des tems, la lumiere de la vérité, la messagere de l'antiquité*, devient le témoin des mensonges, le flambeau de la calomnie, la messagere de la fausseté, & l'éleve de la fable.

La Géographie historique, occupée à décrire la situation des païs, les mœurs des peuples & leurs différentes religions, n'a pas moins été défigurée. Si les Romanciers se fussent bornés à faire des voyages dans un monde imaginaire, à dresser des cartes géographiques de l'Amour, ornées de fleuves du *Tendre*, de fontaines d'*oubli*, de palais de diamans, de châteaux suspendus en l'air, & d'autres prodiges de cette nature, il n'y auroit eu aucun inconvénient. Mais dans quel labyrinthe nous ont-ils jettés, en remplissant de peuples chimériques des païs qui existent véritablement, en supposant certaines mœurs à des nations connuës, & de nouvelles superstitions ? Comment ré-

futer des menſonges venus de ſi loin, ou envoyés dans des régions ſi éloignées. Il arrive de-là que nous recuſons le témoignage de la Géographie hiſtorique, lorſqu'elle nous fait des relations véritables.

Selon le P. Porée, l'Epopée & la Fable Romaneſque ſont ſœurs, & méritent toutes deux le nom de Muſes, avec cette différence pourtant, que la premiere eſt née d'un légitime mariage, & que l'autre n'eſt qu'une bâtarde. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que la cadette a réglé la morale de l'aînée, & lui a donné du goût pour ſes faux ornemens. Ainſi la Muſe Epique a pris de la Muſe Romaneſque les fantômes des Démons, les Magiciens, & les amours des Heros guerriers. Il ſeroit inutile de les juſtifier par l'exemple de Virgile & d'Homere: l'un n'a preſque pas fait mention de l'art magique, & l'autre en a fait dans l'Odiſſée le ſymbole de la Volupté; mais il ne l'a jamais employé dans l'Iliade. A l'égard des Epiſodes d'amour, ces deux Poëtes y ont peint une paſſion plus triſte qu'agréable; où pour mieux dire, ils ont donné dans ces Epiſodes un antidote contre l'amour, & des leçons d'une excellente morale. Car dans

leurs Poëmes nul Episode d'un amour efféminé ; nul Heros amoureux ni dans les Episodes, ni dans tout le reste du Poëme : l'amour n'est pas la fin à laquelle tout se rapporte. Il a fallu que sans être autorisé par l'exemple & par la coutume, on fît joüer un rôle dangereux à des Heros Romanesques, mais Chrétiens, sans respecter la Religion, & contre les régles de l'Epopée.

La Muse Romanesque a encore corrompu le Poëme Dramatique : » * Melpomene, dit le P. Porée, n'a » pas à la verité quitté son poignard » sanglant dont l'avoit armé la dou» leur mêlée de fureur ; mais elle a pris » en même tems les fléches de feu que » l'Amour Romanesque lui a fournies. » Elle n'a point arraché de la scéne ces » cyprès funébres qu'elle a apportés de » l'Attique ; mais elle y a entremêlé

* *Non abjecit quidem Melpomene cruentum illum pugionem, quo ipsam armaverat furore mixtus dolor ; sed igneas simul assumpsit sagittas, quas ipsi Amor* Romanensis *subministravit. Non evulsit è scena illas funèbres cupressos, quas ex Attica terra deportaverat ; sed inseruit passim odoriferas myrthos, quas è solo* Romanensi *detulit. Non excussit illos magnanimos Heroas, quos ipsi Historia vel Fabula suppeditaverat ; sed nullum admisit, quem non posset ad venerem* Romanensium *Heroum imitatem fingere & accommodare.* pag. 18.

» des myrthes odoriférans nés dans les
» pais de Romancie. Elle n'a point
» proscrit ces Heros magnanimes,
» qu'offrent la Fable & l'Histoire ;
» mais elle a donné à tous le tendre
» caractere des Heros de Roman. &
Pour prouver ce qu'il vient d'avancer, il cite les amours du jeune Britannicus pour Junie, d'Alexandre pour Cleophile, de Mithridate pour Monime, d'Hippolyte pour Aricie ; & par le tour ridicule qu'il leur donne, il essaye d'y faire appercevoir un air Romanesque. Il ajoute qu'en considérant les autres Heros que M. Racine a pliés à ce caractere de tendresse, il n'y en a pas un qui ne soit amoureux en dépit du bon sens. Cela est un peu fort, & je ne sçai si tout le monde goûtera cette déclamation. Le P. Porée prétend que cet amour extravagant subsistera sur notre théatre, tant que le goût pour les Romans durera ; ou pour mieux dire, qu'il ne périra qu'avec la Tragédie même, que l'Orateur compare à une Dame chaste, qui aime mieux mourir que d'être violée.

On donne ordinairement les Romans comme des modeles du bon stile & même de l'éloquence : le P. Porée avoue d'abord que dans la foule des

Romanciers, il y a eu des d'Urfés, des Calprenedes, des Segrais, des Scuderis, des Villedieux, dont l'esprit a été extrêmement fécond; que quelques Romans sont écrits avec beaucoup de soin & d'élégance; mais il soutient en même tems que les narrations y sont ordinairement vagues, les descriptions frivoles, fardées, semblables à des tableaux sans ombres; les harangues languissantes, & d'une fadeur insupportable; les conversations pleines d'une urbanité affectée, qui dégénere en pédantisme; enfin ce sont par tout de petites fleurs fanées, & qui durent peu, dont le suc bien loin de composer un miel attique, ne fait faire qu'un miel du Pont; miel empoisonné, & mortel à la saine élocution.

Après avoir exposé les maux que la Muse Romanesque cause à l'Histoire, à la Géographie, à la Poësie & à l'Eloquence, le P. Porée fait voir combien elle est pernicieuse aux Lettres en général. » * Quand est-ce, ajoûte-il,

* *Quandonam bona frigent Litteræ? Tunc opinor cum pauci sunt, qui bona scribant vel legant. Quâtam verò tempestate pauciores sunt, qui ad bona scribenda, vel legenda, digitos, vel oculos adhibeant? Tum certè cùm multi ad componendas* Romanenses. *Historias operam conferunt. Dum enim fervet omnis Officina* Romanensis; *dum*

» qu'elles languiſſent n'eſt-ce pas lorſ-
» qu'il y a peu de gens qui écrivent ou
» liſent les bonnes choſes ? Or en quel
» tems ce nombre eſt-il plus petit ? C'eſt
» aſſurément lorſque pluſieurs per-
» ſonnes ſe mettent à compoſer des
» Romans ; tandis que la Manufacture
» des Romans eſt en mouvement ; tan-
» dis que des Ecrivains fameliques ſe
» hâtent de compoſer de petites hiſtoi-
» res amoureuſes, pour gagner quelque
» choſe, ſans ſe mettre en peine ſi elles
» *vivent long-tems*, pourvû que *pendant*
» *quelque tems elles les faſſent vivre* ; tan-
» dis que des apprentifs demi-ſçavans
» forgent des avantures fabuleuſes, ou
» racommodent les anciennes ; tandis
» que des hommes de qualité écrivent
» leurs amours ou ceux des autres ;
» parce qu'ils aiment à médire, ou

Scriptores famelici narratiúnculas deproperant amatorias, unde lucri aliquid colligant, parum ſolliciti an diu vivant illa, modo ſibi per eas detur aliquandiu vivere : Dum Tirones erudituli fabricant, aut alibi fabricatas recudunt Fabulas, unde ſibi queant nomen in re litteraria qualecunque facere : Dum viri nobiles ſuos aut alienos amores chartis illinunt ; vel quia malcdicere amant ; vel quia malunt agere mala, quàm nihil agere, vel quia id bonum putant, quod malum eſt : Dum fœmina ipſa, neglecto fuſo, arripiunt calamum, ut de fingendi & fabulandi poſſint (quod facilè poſſunt) cum viris contendere. pag. 23 & 24.

» parce qu'ils aiment mieux faire du » mal que de ne rien faire, ou enfin » parce que cette pernicieuse occupa- » tion leur paroît innocente, tandis que » les femmes laissent leur fuseau, pren- » nent la plume, pour disputer aux » hommes le talent d'inventer : » alors les vraies belles Lettres sont dans l'in- action. Les Ecrivains ingénieux, qui pourroient écrire d'excellentes choses, se mettent à composer des Romans ; & les personnes sensées qui ont honte d'écrire de pareilles fadaises, se décou- ragent & n'écrivent plus, persuadés qu'ils ne seroient point estimés dans un pais où la Muse Romanesque, dit le P. Porée, a envahi la République litté- raire, & s'est emparée du trésor pu- blic & de la citadelle. *Ubi Musa Ro- manensis rem invasit literariam, & ejus erarium cum arce simul occupavit.* Si par hazard il y a quelques citoyens assez généreux pour lûter contre ce mau- vais goût, qui composent quelque Ou- vrage de Philosophie ou d'éloquence, quelques gens de Lettres le liront seuls dans leur cabinet, ou parmi les ombres muétes des Sçavans dans quelque coin de bibliothéque, ou avec de célébres Académiciens, dans une assemblée do- mestique. Tout le reste lit à peine l'ar-

fiche, rejette avec dédain le livre, & se remet à lire des Romans.

Le P. Porée se transporte à la Cour, à la Ville & à la Campagne, & trouve partout la même fureur pour les Romans. » * Arrêtons-nous, dit-il, dans » cette maison magnifique, où il y a » une nombreuse famille. A la droite » est le vaste appartement du pere, » qui enveloppé dans une belle robe de » chambre, est penché sur un volume » *in-folio*, & y est entierement attaché. Lisez le titre de ce Livre : *Dictionnaire Historique & Critique* : c'est-à-dire ; *Dictionnaire* où l'on fait profession de la fidélité de l'Historien & de l'équité du Censeur, & qui est néanmoins rempli d'Histoires fausses, injurieuses, obscénes ; & malignement contraire à la vérité,

* *Ponamus pedem ... in aliquâ domo hautâ, & amplâ complexâ familiam. En à dextrâ se nobis offert in recessu longo conclave Patris-familias. En ipse Pater inibi bellè togatus & commodè, grandi incumbit volumini, atque in eo totâ mente defixus est. Titulum lege :* Dictionarium Historicum & Criticum : *hoc est*, Dictionarium *Historicam fidem, & censoriam æquitatem professum, nihiloque secius Historiis falsis, criminosis, obscœnis refertum ; Veritati, Pudori, Religioni hostiliter callideque infensum ; quod jure nuncupaveris* Dictionarium Historicum & Romanense, Criticum & Antichristianum. pag. 26.

» à la pudeur & à la Religion ; Livre » qu'on peut juſtement appeller *Dic-* » *tionnaire Hiſtorique & Romaneſque,* » *Critique & Anti-chrétien.* «

» * Paſſons à gauche, pourſuit l'Ora- » teur ; & entrons dans cet autre grand

* *Tranſeamus ad lævam, & ſubeamus laxum iſtud cubiculum, ubi Mater-familias, in medio juniorum Matronarum ſenatu, recitat ex ampliore cathedrâ, tanquam ex Tribunali, codicem aureum, & fictas continentem Epiſtolas Aſiatici hominis, in Europâ peregrinantis, ibique ſuis ponderibus examinantis populorum ingenia & mores, ipſamque Religionem in trutinâ ſuâ caſtigantis. At ô Deus immortalis! quàm naulea auditu nefaria, impura, & impia! obſtruamus aures; & aliò divertamus.... Quid autem illa virgo jam grandior, quæ humilì menſa aſſidet; caput innixa cubito, meditanti ſimilis, & facie averſâ ne conſpiciatur? Sed me inſuſurrantem audiit. Jam claudit Librum, & ſinu recondit. Quæſo te, Virgo nobilis, ſcire licet, quid iſthic rerum legas? Silet, erubeſcit. Abſtineamus plura quærere. Silendo loquitur. Erubeſcendo confitetur. Hiſtoriam devorat, & concoquit Perſica vel Turcica alicujus Virginis, facta apud Regem vel Imperatorem gratioſa, ſolâ conciliante formâ, & ſuis amoribus nobilitata. Cujus miſera Virginis, utinam ipſa ſortem lubricam & volubilem non concupiſcat. Greſſum referamus. Sed abeuntibus nobis venit obviam puellula è nutricis elapſa gremio, libellum præferens manu, & ipſum nobis legendum offerens. An legemus? Legamus ſane inſcriptionem, ne tenellulæ infanti lacrymam excutiamus:* Narratiuncula fatidicarum mulierum. *Bene: his nempe ineptiis alitur infantia; his amorum elementis erudiitur.* pag. 27, & 28.

» appartement, où la Dame du logis au
» milieu d'un Senat de jeunes femmes
» de qualité, lit à haute voix, assise
» dans un grand fauteüil comme dans
» un tribunal, un Livre proprement
» relié ; ce sont *les Lettres* supposées
» d'un *Asiatique*, qui voyage en Eu-
» rope, & qui pese dans sa balance les
» mœurs & le caractere des Nations,
» & les differentes Religions. Mais,
» Grand Dieu ! que d'abominations !
» que d'impuretés ! que d'impiétés !
» Fermons les oreilles, & passons ail-
» leurs. « Il trouve ensuite un jeune
homme qui couché mollement lit
des Voyages fabuleux. » Que fait,
» ajoute-t'il, cette fille déja grande,
» assise sur une petite table, la tête
» appuyée sur son coude, dans la con-
» tenance d'une personne qui médite,
» & le visage détourné pour n'être pas
» vûë ? Mais elle m'a entendu parler
» tout bas. Déja elle ferme le Livre &
» le cache dans son sein. Dites-moi je
» vous prie, Mademoiselle, que lisez-
» vous? Elle se taît, elle rougit : n'en de-
» mandons pas davantage. Son silence
» parle, sa rougeur est un aveu. Elle
» lit avec avidité & avec application
» l'Histoire d'une fille Persane ou
» Turque, devenuë par ses charmes

» la favorite d'un Roi ou d'un Empe-
» reur, & illustrée par ses amours.
» Dieu veüille qu'elle n'envie pas le
» sort dangereux & incertain de cette
» malheureuse fille. Reculons, mais
» au moment que nous sortons, une
» petite fille échapée du sein de sa
» nourrice vient au-devant de nous,
» tenant dans ses mains un petit Livre
» qu'elle nous presente à lire. Le lirons-
» nous ? Lisons du moins le titre, pour
» ne pas faire pleurer cette petite en-
» fant : *Contes de Fées.* Voila qui est
» bien : l'enfance est donc nourrie de
» pareilles ineptïes, & instruite de ces
» élémens d'amour. » Si je ne craignois d'être trop long, je copierois ici le portrait du Gentilhomme campagnard, qui assis sur un vieux fauteüil lit à ses enfans les exploits des Chevaliers errans. L'Orateur déplore ensuite avec force cette horrible dépravation de goût & de mœurs.

Dans la seconde Partie du Discours l'Orateur se propose de prouver que les Romans sont nuisibles aux mœurs. Les jeunes gens y apprennent à devenir téméraires, efféminés & séduisans. Ce sont là les *trois têtes de l'hydre Romanesque*, que l'Orateur se propose de *couper*. On voit les Amadis

se battre pour une belle femme qu'ils ne connoissent point, ou dont ils sont devenus tout-à-coup amoureux. Résolus de l'enlever aussi-tôt, ils s'exposent aux plus grands périls, où ils succomberoient, s'il n'arrivoit à propos des prodiges surprenans.

La seconde tête de l'Hydre Romanesque, est la molleſſe qui paroît d'abord inalliable avec la témérité : c'est ainsi, dit le P. Porée, que dans certaines montagnes la neige cache un feu violent. Toute la morale des Romans aboutit à amollir les esprits des Heros par des préceptes de galanterie, & à les plonger dans la molleſſe. L'amour y est érigé en vertu, & sa tyrannie préferée à la liberté. » * Ecoutez les Celadons, » les Artamenes, qui se glorifient de leur esclavage ; voyez le plaisir & la satisfaction qu'ils » goûtent dans leurs chaînes. On les voit à la » verité, on les entend se plaindre à l'Amour » de la tyrannie de l'Amour, tantôt pleurer » sur le bord d'un ruisseau, & troubler la clarté » de ses eaux par leurs larmes, tantôt soupirer » dans un bois touffu, & adresser leurs gémissemens aux doux zéphirs ; on les entend » pousser des plaintes redoublées dans les val-

* *Audi Celadones, audi Artamenes de servitute suâ gloriantes. Vide quàm se libenter in vincula induant ; quantùm in iis sibi placeant. Illos quidem videbis, & audies interdum de Amoris tyrannide cum Amore ipso expostulantes ; & nunc flentes ad gelidi marginem rivuli, fusisque lacrymis aquam ejus limpidam conturbantes ; nunc suspirantes in nemore umbroso, & zephiris leniter susurrantibus adgementes ; nunc queritantes in desertis vallibus ; & suis querelis amnia saxa personantes : sed ipsis queri suave est, suspirare dulce est, flere* volupe *est.* p. 36.

» lées désertes, & les répéter aux rochers, » comme s'ils avoient des oreilles. Mais ces » plaintes, ces soupirs, ces larmes sont leurs » délices. « Ces Heros langoureux aiment leurs chaînes, & bien loin de vouloir les rompre, ils ne le pourroient : l'amour leur paroît un si grand bien, qu'ils seroient plus satisfaits de mourir en aimant, que de vivre sans aimer. Comment voulez-vous que tant de mollesse ne soit pas contagieuse pour les jeunes gens ?

» * Rendez-nous les chastes Bellerophons, les » farouches Hyppolites, qui ont été insensi- » bles aux sollicitations des Stenobées & des » Phédres ; en lisant l'Astrée, & la Princesse » de Cleves, ils deviendront amoureux. « Le P. Porée se hâte ensuite de couper la troisiéme *tête de l'Hydre Romanesque*, qui est la séduction.

Quand le cœur est corrompu, il cherche à corrompre les autres cœurs ; c'est une suite presque néceſſaire. Combien d'assauts livrés à la vertu des femmes & des filles, par les heros de Roman ! Les uns se parent, pour réussir, de la modestie & de la douceur ; les autres sont hardis ; plusieurs affectent des sentimens de probité : quelques-uns tâchent d'arracher les semences de la Religion, pour inspirer plus facilement aux jeunes filles le goût de la galanterie. Et pour donner du relief à la séduction, l'on en fait honneur à des personnes qui ont des sentimens délicats, aux Heros de Mars, & à des gens d'une sagesse reconnuë.

En même tems que les Romans sont une

* *Redde nobis castos illos Bellerophontes ; revoca illos feroces Hippolytos : qui auditis Stenobais, & Phadris non amaverunt, lectis Astrais, & Cleveusibus amabunt.* pag. 37.

source de corruption pour les jeunes hommes ; ils étouffent dans le cœur des femmes & des filles la simplicité, la modestie & la pudeur. En vain quelques Romanciers soutiennent que les amours fabuleux leur apprennent à ne pas pécher par trop de simplicité dans de veritables amours. Pour sentir la fausseté de ce raisonnement, il suffit de considérer, que dans les Romans les femmes apprennent » * à interpréter » finement les signes parlans, les coups d'œil » pénétrans, ces rencontres où l'on semble se » fuir, ces fuites qui invitent à suivre, les » complimens insidieux, les présens interessés, » les mots & les lettres équivoques, & plusieurs » autres énigmes d'un amour qui craint de se » montrer, & qui ne peut souffrir d'être ca» ché. Les filles y apprennent aussi à faire ha» bilement l'amour. « L'Orateur entre là-dessus dans un détail fort ingénieux.

Quand la simplicité est une fois perdue, c'en est fait de la modestie. » ** Les femmes doivent » se souvenir qu'elles ne sont que les compagnes » de leurs maris, pour vivre sous leur domi-

* *Nempe amoris callide interpretari occultas significationes, hoc est, nutus loquaces, conjectus oculorum argutos, occursationes fugitivas, fugas sequaces, salutationes insidiosas, munuscula hamata, voces ambiguas, litteras ancipites, aliaque multa amoris prodire metuentis & latere impatientis anigmata.* pag. 41.

** *In genere humano quid sunt ? Consortes virorum, sed ut vivant sub eorum dominatu, non ut eos in suâ potestate habeant. In societate civili quid sunt ? Participes civium ; sed ut regantur, non ut regant. In mundo universo quid sunt ? Ornamenta mundi, non mundi numina : neque in eo posita, ut colantur, sed ut colant.* pag. 42.

» nation, & non pour dominer; qu'elles font » partie de la société civile, mais pour être » conduites, & non pour conduire; qu'elles » sont les ornemens de l'univers, & non des » divinités, & qu'elles n'y sont pas pour y re- » cevoir des hommages, mais pour en rendre. » Or l'éducation de la République *Romanesque* efface ces grandes vérités.

» * Quel rang, continuë l'Orateur, doit » occuper le sexe féminin dans la société civile? » La sévérité Grecque & Romaine ne leur a » accordé de place honorable que parmi les » femmes. Mais l'urbanité *Romanesque* leur ac- » cordera la première même parmi les hom- » mes, dans les festins & dans les assemblées. » Dans les Républiques d'Athènes & de Rome, » rien ne se faisoit par les ordres ou suivant la » volonté des femmes; dans la République des » Romans, elles sont l'arbitre de tout. » Il prétend que les femmes pourront un jour en- treprendre de dominer réellement dans l'Etat, lorsqu'elles trouveront des hommes épris des ridicules maximes répanduës dans les Romans.

Les Romanciers ont annéanti la modestie des femmes, en les érigeant en divinités. » ** Un Auteur impie & corrompu a dit: *Le*

* *Quem autem locum in societate civili fœmina gens occupabit? Nullam fœminis, nisi forte inter fœminas, sedem honorificam concessit olim Græca, vel Romana severitas. At illis sedendi principatum etiam inter viros deferet in conviviis & consessibus* Romanensis *urbanitas, &c.* pag. 44.

** *Dixit aliquis impius & impurus homo:* Primus in orbe Deos fecit timor, *falsum hoc & stulta pronuntiatum. Dico ego, primus in orbe Deas fecit amor, Romanensis videlicet; & hoc verum est, nec temere affirmatum.* pag. 45.

a enlevé à fait les Dieux, maxime fausse & insensée ; & moi je dis, ajoûte le P. Porée, » *l'Amour Romanesque a le premier produit les Déesses* ; rien de plus vrai & de plus certain. »

* Il est glorieux aux Filles, dit le P. Porée, d'attendre les vœux de leurs amans, » de ne pas les prévenir, & d'y répondre de » telle maniere, qu'elles semblent moins aimer, que rendre amour pour amour ; » C'est ainsi qu'on a toujours pensé parmi les » Nations bien réglées. « Mais les Héroïnes de Roman *disputent la palme de l'amour à leurs héros*, elles les agacent, & se laissent facilement agacer. *Neque minus audaces ad provocandum quam provocari faciles.* Il ajoute quelques autres détails de galanterie Romanesque, & il prétend que la lecture des Romans contribuë aux intrigues amoureuses que les filles nouent à l'insçu de leurs parens. Enfin après avoir en peu de mots rapellé tous les funestes effets des Romans, il exhorte les personnes chargées des affaires publiques, d'arrêter le progrès du mal. Les maléfices qui attentent à la vie des hommes, & les viandes nuisibles à la santé, sont défenduës par les loix ; pourquoi, dit-il, ne pas proscrire des ouvrages qui fascinent & empoisonnent les esprits. »** Il est dé-

* *Pulcrum est Virginibus amantium expectare vota, non prævertere, sicque respondere in amore, ut non tam amare, quam redamare videantur. Ita semper & ubique placitum est omnibus bene moratis gentibus.* pag. 48.

** *Lege sancitum est ne quis merces inducat peregrinas, quibus aliqua pestilentia suspicio adhæreat. Quidni lege sanciatur quoque, ne advehantur ex Hispaniâ, ex Italiâ, ex Angliâ, ex Bataviâ, ex Græciâ, ex Persidâ, ex Malabariâ, ex Japo-*

» rendu par les loix d'introduire les marchan-
» étrangeres, ſuſpectes de contagion; pour-
» quoi ne pas deffendre par des loix, qu'on
» apporte d'Eſpagne, d'Angleterre, de la
» Hollande, de la Grece, de la Perſe, du Ma-
» labar, & du Japon, ces marchandiſes
» de galanterie, qui plus peſtiferées que la
» peſte même, infectent la Cour, la Ville &c.
» les Provinces. « Le P. Porée eſt d'avis qu'on les condamne au feu.

hiâ merces amatoriæ, quæ quâvis peſte peſtilentiores, Aulam, Urbem, Provincias funeſtiſſimâ tabe contaminant ? pag. 51.

Je ſuis, &c.

Ce 26 Mai 1736.

Faute à corriger dans la Lettre LXXII.

Page 59. ligne 14. que, *dele.*

PARIS, Chez Chaubert, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXV.

REFUTATION DE LA THESE de M. Maloet, Docteur en Médecine.

Par un Chirurgien.

LES Médecins, accoutumés aux ténebres de leur ſcience conjecturale, ont voulu depuis peu les répandre ſur l'Art de la Chirurgie, dans une Theſe publique, que M. Maloet Docteur de la Faculté de Paris, Membre de l'Académie des Sciences & Médecin de l'Hôtel Royal des Invalides, a fait ſoutenir le 15 du mois de Mars dernier. Il eſſaye dans cette Theſe mémorable de prouver cet étrange Paradoxe : Que *la Chirurgie eſt de toutes*

les parties de la Médecine la plus incertaine.

On ſçait que la Médecine conſidérée par rapport aux maladies internes, qui eſt la Médecine proprement dite, n'a été dans tous les tems qu'une ſuite d'opinions & de ſyſtêmes, également enfantés & détruits par l'imagination. Hippocrate combattit les Médecins qui l'avoient devancé; Cryſippe renverſa enſuite tous les dogmes de ce Pere de la Médecine, & ſe déclara hautement contre la ſaignée & contre la purgation. Eraſiſtrate, qui joignit à la pratique une profonde connoiſſance de l'Anatomie, ne voulut adopter que les vomitifs & les clyſteres. Après de tels remedes, diſoit ce Médecin, nous n'avons d'autres armes contre les maladies, que l'exercice & l'abſtinence. Serapion & Philinus, pour éviter les contradictions, bannirent la ſpéculation & le raiſonnement de la Médecine, & la réduiſirent à l'empiriſme. Aſclepiade effaça juſqu'aux moindres traces de l'ancienne Médecine. Enfin Galien, qui eſt un des grands Maîtres de l'Art, chercha des vérités & des erreurs dans les Livres de tous les Médecins qui avoient écrit avant lui: il a eu le même ſort qu'eux;

la doctrine eſt auſſi mépriſée que celle de ſes prédéceſſeurs.

L'uniformité d'opinions eſt auſſi rare parmi les Médecins modernes, qu'elle l'étoit parmi les anciens. Il ſemble que les nouvelles découvertes n'ayent été qu'une ſource féconde d'opinions toujours combattuës par la nature & par la raiſon. La théorie de la plûpart des Médecins n'eſt, pour ainſi dire, qu'un jeu d'eſprit, qu'un adroit étalage pour déguiſer & annoblir la routine. La pratique des mêmes Médecins ne porte pas plus le caractere de la vérité. Les Anglois, les Allemans, les Italiens, ſuivent des routes oppoſées. Tous les Médecins étrangers condamnent & mépriſent les Médecins François, qui à leur tour font peu de cas des Etrangers. Mais nos Médecins ſe déchirent eux-mêmes, & regardent leur propre métier comme un brigandage.* Les uns épuiſent le ſang; d'autres purgent opiniatrément dans tous les tems des maladies aiguës; les autres, encore plus ſanguinaires, abhorrent les purgatifs. Quelques-uns

* Il y a un Livre de M. Hecquet, Docteur de la Faculté de Paris, intitulé *Le Brigandage de la Médecine.*

poursuivent la petite Verole, avec l'émétique & la lancette ; plusieurs ne s'attachent qu'aux remedes sudorifiques.

La Chirurgie seroit-elle assez misérable, pour être exposée à ce partage d'opinions & à cette inconstance de Pratique ? Le Public ne lui a jamais reproché de semblables variations. Retenuë par l'exemple des égaremens de la Médecine, elle s'est toujours préservée de la contagion des nouvelles opinions. En attendant des connoissances plus sures, elle s'est bornée sagement aux choses sensibles. La prétenduë autorité des Médecins sur ceux qui exercent la Chirurgie n'a pû encore les détourner de leurs routes salutaires. Ils les suivent constamment, ils s'y fortifient, & ils croyent cela plus raisonnable, que d'employer leur tems à bâtir des systêmes frivoles, ou à répondre aux Libelles que les Médecins ne cessent de publier contre eux. Ils les refutent assez par les succès publics de leurs opérations.

Nous laissons à la Médecine l'empire de l'Acide, de l'Alkali, de la Fermentation, de l'Effervescence, des Oscil-

lations, des Copules explosives, de l'Attraction, des premiers Principes, des Mixtes, & des Causes primitives. Méprisant ces spéculations, les Chirurgiens se sont principalement attachés aux causes immédiates, que les sens leur offrent, que l'Anatomie & l'expérience leur découvrent. Mais entrons dans quelque détail, & faisons voir dans l'Art de la Chirurgie la certitude que M. Maloet ne peut y trouver.

Toutes les maladies soumises à la Chirurgie se réduisent aux maladies externes, & à quelques-unes qui sont internes, & qui ont besoin de l'opération de la main, ou de l'application de quelque remede exterieur. Les maladies externes sont l'objet le plus ordinaire & le plus considérable de la Chirurgie. Or dans ces maladies les yeux conduisent l'esprit & la main. Ils montrent les causes des accidens, leur étenduë, leurs progrès, leurs remedes; & les dangers qui les suivent. Les fractures, les luxations, les playes des membres, les inflammations, les tumeurs, les bubonoceles, les fistules, les gangrenes, ne forment pas des maladies obscures. C'est même à l'évidence de ces maladies, & surtout à

celle de l'inflammation & de l'érésipelle extérieure, que la Médecine doit ses conjectures les plus vraisemblables.

Les Médecins pourroient-ils dire, comme nous, que leurs yeux saisissent le plus grand nombre des maladies qui sont de leur ressort ? A la présence de ces maladies, cachées le plus souvent sous des voiles impénétrables, ne sont-ils pas réduits au tâtonnement & à la divination ? au lieu que le rideau est presque toujours tiré devant les Chirurgiens.

Il est vrai que les maladies internes, qui appartiennent à la Chirurgie, ne se dévoilent pas aussi clairement que les maux extérieurs dont on vient de parler. A proportion qu'elles se joignent aux maladies soumises à la Médecine, elles se couvrent de quelques ténébres. Si la Chirurgie marche donc quelquefois dans l'obscurité, c'est lorsqu'elle s'associe avec la Médecine, ou qu'elle ne peut pas s'en séparer. Alors elle contracte une partie du vice de la science Médecinale. Dans les coups reçûs à la tête, par exemple, pourquoi le Chirurgien doute-t'il quelquefois, si l'on doit avoir recours au trépan ? C'est parceque la maladie,

qui eſt alors ſon objet, prend le caractere de Maladie Médicale, & n'eſt plus ſoumiſe aux ſens ; c'eſt parce qu'il ne connoît pas clairement par des ſignes ſenſibles, s'il n'y a qu'un ébranlement, qu'un engorgement, qu'une irritation dans le tiſſu de cette partie. La Chirurgie n'eſt donc quelquefois incertaine, que parce qu'elle a quelquefois des objets communs avec la Médecine. Dans tous les autres cas les Chirurgiens ſaiſiſſent ſans aucun doute toutes les maladies, où les Médecins ſeroient des Acteurs inutiles.

Mais la Chirurgie a au moins un avantage que la Médecine ne trouve jamais : cet avantage eſt que dans la plûpart des maladies internes, qui ſont de ſon reſſort ; elle développe nettement leurs cauſes, leurs remedes & leurs ſuites. C'eſt la Chirurgie ſeule, par exemple, qui nous découvre les pierres de la veſſie ; la ſonde ne trompe preſque jamais le Chirurgien. Si elle le laiſſe quelquefois dans l'incertitude, ce n'eſt que dans des cas extrêmement ſinguliers. Le remede qui délivre de la pierre eſt toujours évident.

Le grand appareil a été adopté par

la plûpart des Chirurgiens ; l'expérience lui donne des privileges, qu'elle n'a pas accordés aux autres méthodes. On continuë cependant de chercher d'autres voyes pour tirer les pierres. Faut-il que cette loüable recherche, où l'on est guidé par les lumieres de l'Anatomie, paroiſſe à M. Maloet l'effet de l'incertitude de l'Art ? Un voyageur qui connoît un chemin ſûr, eſt-il incertain & embaraſſé, parce qu'il s'occupe à chercher un autre chemin plus court ou plus aiſé ? C'eſt ce travail, ce ſont ces recherches, qui ont porté de nos jours la Chirurgie au point de perfection où elle eſt à Paris, de l'aveu de tout l'Univers.

Les autres maladies internes n'offrent pas plus de doutes aux Chirurgiens que les maladies de la veſſie. Si un abcès du foye demande le ſecours de leur main, il ſe préſente avec des ſignes bien marqués. Il eſt placé ſur la ſurface du foye, qui eſt alors collée au peritoine ; il éleve ou il ronge les tégumens qui le couvrent. Le tranchant du fer montre aux yeux la ſource du mal & ſon étenduë. Les abcès du Poûmon ou de la Plevre ſe préſentent auſſi quelquefois au dehors : c'eſt alors que la Chirurgie ſe les approprie formel-

lement. Si elle n'en voit pas les traces, elle les abandonne aux Médecins ; à moins que le concours de plusieurs signes rationels, qui l'ont rarement trompée, ne détermine le Chirurgien à faire des opérations souvent heureuses, qui ont tiré des portes de la mort plusieurs malades, que leur force naturelle avoit empêchés de succomber à tous les remedes de la Médecine.

Les playes, qui pénetrent dans le Poûmon, nous cachent rarement leurs ravages. Les épanchemens de sang dans les playes, ont presque toujours des signes qui ne permettent pas de les méconnoître. Et avec quelle facilité la Chirurgie vuide-t'elle ces épanchemens, & sauve-t'elle la vie à des Malades, que le sang ou d'autres épanchemens auroient suffoqués, s'ils ne se fussent livrés qu'aux remedes de la Médecine. Lorsque les signes de quelques-uns de ces épanchemens se cachent, alors la maladie se dérobe entierement à la main, & par conséquent à l'Art de la Chirurgie ; & par l'obscurité qui la voile à nos yeux, elle rentre dans le domaine des Médecins, dont les ténebres sont toujours le partage.

C'est surtout dans l'administration

des remedes que la Chirurgie eſt ſupérieure à la Médecine. Les Médecins ne ſçauroient aſſurer que leurs remedes ſoient le ſeul ſecours que demande une maladie. Quelqu'un d'eux peut-il ſeulement ſe flatter de connoître la nature & les cauſes des differentes fiévres ? Comment donc pourroit-on connoître exactement les remedes qui leur ſont propres ? Telle eſt la triſte obſcurité de la Médecine, qu'on ne peut pas même s'aſſurer ſi une maladie à cédé à un remede. On s'attribue ſouvent des guériſons, qui ne ſont dûës qu'à la Nature, à qui l'on en dérobe l'honneur ; & les évenemens les plus heureux ne ſçauroient juſtifier les remedes qui paroiſſent les mieux appliqués. Pline a dit avec raiſon, *Remedium, cum nocere deſiit, curaſſe creditur.* Au contraire l'empieme, le trépan, l'opération des Hernies, l'extraction de la pierre, l'ouverture des abcès, le traitement des fiſtules, la réduction des luxations & des fractures, & tant d'autres opérations, dont le ſuccès eſt auſſi certain qu'admirable, ſont des remedes uniques. La nature ne peut les obſcurcir, ni les dérober à l'art. Sans ces remedes victorieux, elle eſt toujours impuiſſante pour la guériſon.

Ce sont eux qui la dégagent & qui la rappellent à ses fonctions.

L'Auteur de la These, pour prouver la certitude de la Médecine, & l'incertitude de la Chirurgie, étale avec emphase les guérisons que le Médecin opere presque toujours dans les petites maladies qui sont de son ressort, & il oppose ces cures faciles aux plus dangereuses opérations de la Chirurgie. Si le Chirurgien vouloit raisonner de la même façon, il pourroit faire valoir ses succès par rapport aux clouds, aux égratignures, aux simples coupures, & les opposer à la durée de la petite vérole, des fluxions de poitrine, du pourpre, de la peste, &c. Mais le Public se mocqueroit du Chirurgien, comme il rit du Médecin.

M. Maloet a recueilli plusieurs faits pour rabaisser la Chirurgie. Mais quand ces faits seroient exactement vrais, ils ne serviroient qu'à faire voir les fautes de quelques Artistes, & non l'incertitude de l'Art. * Il se trouveroit même

* M. Magni, dans une autre These soutenue le 12 du mois d'Avril dernier, prétend que la Chirurgie ne peut avoir d'autre certitude que celle qui lui est prêtée par la Médecine. Mais les succès éclatans des Chirurgiens, dans les opérations qu'ils entreprennent souvent

peut-être quelqu'un de ces particuliers, qui sans intéresser la certitude de la Chirurgie, pourroit justifier sa conduite. Si pour prouver l'incertitude de la Médecine, on disoit que tel Médecin a pris pour apoplexie une luxation de la machoire; que tel autre très-célebre a traité un saignement de gencives comme un crachement de sang de la poitrine, &c. Que penseroit M. Maloet d'une semblable induction? Cependant par les détails de cette espece dont il a jugé à propos d'orner sa These, n'autorise-t'il pas la rétorsion? Quel champ n'ouvre-t'il pas en même tems aux Chirurgiens, s'ils étoient d'humeur de relever toutes les bévûës des Médecins? Mais quelqu'innombrables qu'elles soient, les Chirurgiens sont trop éclairés, trop équitables, pour en tirer aucune conséquence contre la Médecine. Ce n'est qu'aux Médecins qu'ils attribuent ces ridicules & fatales mépriſes.

Qu'il me soit permis de faire à M. Maloet quelques questions au sujet des faits énoncés dans sa Thèse. En

sans appellet les Médecins, prouvent de deux choses l'une: ou que les Chirurgiens n'ont pas besoin de la Médecine, ou que s'ils en ont besoin, ils sont vraiment Médecins.

raſſemblant ces faits, la paſſion ne l'a-t'elle point emporté trop loin ? N'a-t'il point eu deſſein de décréditer des Chirurgiens habiles, que le Miniſtere avoit chargés du ſoin de la ſanté des Troupes dans les Armées d'Allemagne & d'Italie ? N'a-t'il pas prétendu les rendre ſuſpects & mépriſables aux yeux du Public, qui loüe leur capacité, & eſt ſatisfait de leurs ſoins ? Comment oſe-t'il dire, que preſque tout ce qui a été bleſſé en Allemagne & en Italie a péri ? Les raports exacts, qui ont été envoyés au Miniſtre de la Guerre, juſtifient, que de tous les bleſſés, proportion gardée, il en a guéri un quart de plus que dans les Guerres précédentes. Ce Miniſtre permet qu'on l'affirme publiquement, & qu'on le cite même ſur cet article. Comment un Médecin, qui eſt ſous les ordres de ce même Miniſtre, a-t'il pû ignorer des faits ſi conſtans ? Mais en s'écartant ſi viſiblement de la vérité ſur ce ſujet, n'affoiblit-il pas les éloges qu'il juge à propos de ſe donner à lui-même dans ſa Théſe ? Le croira-t'on aiſément, lorſqu'il ſe vante d'avoir arraché pluſieurs miſérables aux douleurs des opérations Chirurgicales ? Si on l'en croit, c'eſt lui qui les

a sauvés par des voies singulieres ; c'est lui qui a donné inutilement de salutaires avis ; c'est lui qui a prévû des malheurs que personne ne soupçonnoit. Il me semble que des faits si glorieux à M. Maloet demanderoient un témoignage étranger.

Ce Médecin avance encore que presque tous ceux que leur triste sort soumet aux grandes opérations de la Chirurgie dans les Hôpitaux, y succombent misérablement : que de vingt Malades, par exemple, qui subissent la Lithotomie, il en périt dix-huit. Cependant depuis 1712 jusqu'en 1736, sur 323 Malades taillés à l'Hôtel-Dieu de Paris, il n'en est mort que 49 ; & de 32 qui ont été taillés dans l'Automne 1734, il n'en est mort qu'un seul. On s'abstient de réfuter plusieurs autres allégations de la Thése de M. Maloet, qui ne sont pas mieux fondées.

Mais qui n'admireroit pas M. Maloet, lorsqu'il ose comparer la certitude de la Médecine à la certitude de la Géometrie ? Ces axiomes de Médecine, dit-il, sont certains : *Il faut détruire la cause du mal, en affoiblir les symptomes, conserver & ranimer les forces du Malade, évacuer les humeurs nuisibles, &c.* J'avoue que tout cela est

certain. Mais que diroit M. le Docteur, si un Chirurgien, pour prouver la certitude de son Art, donnoit sur le pied d'axiomes Géométriques les préceptes suivans, dont la vérité est inconteſtable ? *Il faut qu'un Chirurgien ait le libre uſage de ſes mains ; & qu'il ne ſoit pas aveugle : Il doit avoir de bons inſtrumens ; & les tenir propres & nets : Il faut qu'il mette le Malade dans une ſituation convenable à l'opération dont il s'agit : Si la playe eſt à la tête, il ne doit pas travailler ſur le pied ; & ſi la bleſſure eſt au pied, il ne doit pas travailler ſur la tête : Il ne doit pas couper une jambe, lorſqu'il la peut conſerver ; &c.* Ces axiomes Chirurgicaux feroient-ils moins rire que ceux de M. Maloet ? Mais faut-il être Médecin, pour ſçavoir qu'on doit tacher de détruire la cauſe d'un mal, & en diminuer les effets ; qu'il faut conſerver & rappeller les forces d'un Malade, & évacuer ſes mauvaiſes humeurs ? Il eſt étonnant que ce grave Docteur mette au nombre des connoiſſances ſublimes & certaines de la Médecine, ce que la Nature enſeigne à tous les hommes, & même aux animaux irraiſonnables, qui ont le bonheur de

n'avoir point entre eux de Médecins.

Au reste, qui ignore que le bain est bien moins dangereux que la castration ; & qu'il y a moins de péril à se promener, qu'à se faire couper la jambe ? C'est ce qui me paroît de plus solide & de plus sensé dans la These de M. Maloet.

Essai Physique sur l'Oeconomie animale.

Voilà, Monsieur, cette réponse à la These de M. Maloet que je vous avois promise : c'est à vous à juger de cette dispute. Trouverez-vous bon que je consacre le reste de cette Lettre à la gloire de la Chirurgie, & que je vous entretienne du Livre nouveau d'un Chirurgien, grand Philosophe, Livre loüé & admiré des Médecins même ? Il est intitulé : *Essay physique sur l'œconomie animale : par François Quesnay Maître ès Arts, Chirurgien reçû à S. Côme, &c.** Il a déja été parlé de cet excellent Ouvrage dans plusieurs Journaux ; mais ce qu'on doit remarquer principalement, & ce qui a échapé aux Journalistes, c'est la Methode que M. Quesnay a suivie dans son Ouvrage ; dont

* A Paris chez Cavelier, 1736. in-12.

ils ne paroiſſent pas avoir connu tout le merite. Ils ſemblent avoir regardé cet Ouvrage comme un Livre médiocrement diſtingué dans ſon genre.

On ſçait que Galien bâtit autrefois tout ſon ſyſteme ſur les idées d'Ariſtote, & qu'il y aſſujettit la doctrine d'Hippocrate, dont il a été le Commentateur. Les Medecins à ſon exemple ont craint long-tems de s'élever, juſqu'à examiner en elles-mêmes les opinions de ceux qui les avoient précédés; ils n'oſoient conſulter l'experience, pour s'aſſurer de la ſolidité de ces opinions. L'obſervation n'étoit recevable ſur les cauſes Phyſiques, qu'autant qu'elle ſembloit s'accorder avec les opinions reçuës. Leur étoit-elle abſolument oppoſée? on s'en défioit, on la croïoit trompeuſe, & on n'en reconnoiſſoit plus l'autorité. Cet abus devint ſi exceſſif, que la doctrine qu'on enſeignoit n'étoit recommandable, que par le nombre des ſuffrages qu'on pouvoit raſſembler en ſa faveur. Le merite de ces autoritez étoit ſemblable à celui de la Nobleſſe; plus elles étoient anciennes, plus elles étoient reſpectables. Les preuves de fait étoient inconnuës à ces Medecins; du

moins elles ne prévaloient point sur de simples opinions, accommodées aux idées d'Aristote. Dans les disputes, le triomphe étoit toujours du côté de celui qui étoit le mieux armé de citations. Cet usage dominoit encore tellement dans les Consultations même, qu'un Medecin y figuroit bien moins par son experience & par son raisonnement, que par son érudition. C'étoient toujours Hippocrate, Galien, & autres Medecins morts depuis long-tems, qui décidoient.

Toute la Physique a été long-tems la victime du préjugé établi en faveur d'Aristote. Les Physiciens, aveuglément attachez à sa doctrine, prétendoient faire des progrès, en employant des principes abstraits & metaphysiques. Les consequences qui suivoient de ces principes, consequences d'une verité purement logique & non réelle, faisoient toute leur physique. Descartes, le reformateur de la Philosophie, sentit le défaut de cette méthode, & comprit que l'experience devoit seule fournir les principes sur lesquels on pouvoit solidement fonder la Physique. Mais, s'il est permis de le dire, ce grand homme parut quelquefois oublier les

bornes qu'il s'étoit lui-même prescrites. De quelques faits, ou de quelques experiences particuliéres, il crut pouvoir remonter aux causes générales, c'est-à-dire, à ces causes dont la fécondité pouvoit produire les effets dont il étoit parti : ce qui le fit tomber dans l'inconvenient qu'il vouloit éviter, & l'engagea à bâtir un système de causes purement ideales. On peut avec la même probabilité attribuer le même effet à millé causes differentes ; par conséquent l'aptitude d'une de ces causes, pour produire un effet, n'est pas un titre suffisant pour assurer l'existence de cette cause. Oser l'assurer, c'est vouloir deviner, & courir risque d'être dementi par une nouvelle experience. C'est aussi ce que Descartes a éprouvé ; & ses sectateurs en ont fait sur-tout une fâcheuse épreuve dans la Medecine : Car à la faute, que nous reprochons à Descartes, ils ont ajouté celle d'étendre les veritez d'experience infiniment au delà de leurs bornes, en les faisant valoir comme des principes sûrs, pour expliquer les differens phénomenes, qui leur ont paru pouvoir être accordez avec ces

veritez. M. Quesnay en donne plusieurs exemples inconteſtables, entr'autres, les rôles qu'on fait jouer dans cette ſcience à l'acide & à l'alkali. Il fait voir combien il eſt important de chercher les vraïes bornes des veritez d'experience. Mais comment les trouver ces bornes ? c'eſt ſeulement par le concours & la comparaiſon des autres experiences, qui réunies en prononcent la limitation. De cette maniere, ſelon M. Quesnay, on donnera une juſte extenſion aux veritez d'experience, en conſultant exactement les experiences qui entourent celles qu'on veut prendre pour principe, & qui la reſtraignent dans ſes bornes.

Pour éviter l'autre écüeil, qui eſt de monter d'un effet à une cauſe imaginaire, il recommande de ſe fixer aux premieres veritez de fait, connuës & limitées, & de ne ſe permettre d'autres libertés, que de deſcendre aux effets qui en dépendent immediatement. Il eſt évident qu'avec cette double précaution, nous ne pouvons que marcher ſûrement dans la Phyſique.

Les découvertes de M. Quesnay garantiſſent la ſolidité de ſa méthode ;

c'eſt au ſoin exact qu'il a eu de la ſuivre lui-même, que nous devons le développement de pluſieurs veritez intereſſantes, ſur la nature des humeurs, ſur l'action des ſolides, ſur les temperamens & les intemperies, ſur les effets de la ſaignée, ſur les vices de la digeſtion, ſur l'acrimonie des humeurs, ſur les inflammations, ſur la petite verole, &c. Les découvertes dont il s'agit lui ſont tellement propres, qu'elles ont paru comme de vrais paradoxes dans l'art de guerir.

C'eſt ſans doute beaucoup devoir à M. Queſnay: Mais peut-on en conclure, que l'art ſoit bien près de ſa perfection? L'Auteur prétend au contraire que faute d'avoir encore aſſez de verités de fait, on eſt encore reduit, même en ſuivant exactement ſa méthode, à ne donner ſur la théorie medecinale qu'une foible ébauche; c'eſt-à-dire, qu'il y a encore peu de Medecine, & par conſequent peu de Medecins.

On ne peut diſſimuler que cette ſincerité de M. Queſnay ne ſoit capable de diminuer la confiance que le Public peut avoir dans la ſcience de la Medecine, qu'on n'eſt déja que trop porté

à mépriſer. Cette ſcience eſt néanmoins en elle-même très-eſtimable, & eſt peut-être celle qui merite le plus notre attention & nos recherches. Mais après-tout n'eſt-ce pas bien meriter du Public, que de prouver l'incertitude d'une ſcience, qui ſeroit ſans contredit plus parfaite, ſi ceux qui la cultivent, moins prévenus de leurs opinions, euſſent été plus acceſſibles aux doutes. Il faut convenir en même tems que toutes les parties de l'art de guerir ne ſont pas également incertaines. La Chirurgie, ou l'art de guérir les maladies exterieures & ſenſibles du Corps humain, fait une ſcience, qui par l'évidence de ſon objet eſt bien plus lumineuſe & bien plus ſûre que la Medecine proprement dite. L'Obſervation, il eſt vrai, eſt le fondement ſolide de l'une & de l'autre; mais les Obſervations qu'on fait ſur les maladies Chirurgicales, ſont bien plus certaines & plus déciſives, que celles qu'on peut faire ſur les maladies médicales. Lors par exemple, qu'après avoir vuidé un épanchement ſous le crâne, par l'operation du trépan, on voit auſſi-tôt ceſſer des ſymptomes qui menaçoient d'une mort prochaine, on ne peut

douter que cet épanchement ne fût la cause de tous les accidens, auſquels le trépan a remedié. Mais dans les maladies qui ſont du reſſort de la Medecine, on ne peut preſque jamais connoître avec certitude ni leur nature ni leur cauſe; encore moins peut-on être ſûr que les changemens, qui arrivent dans le cours d'une maladie, ſoient l'effet des remedes qu'on aura pû employer, dont le plus ſouvent on ne peut connoître avec évidence ni l'action, ni la maniere dont ils agiſſent. Au contraire lorſqu'un Chirurgien traite une inflammation exterieure, il en voit le progrès, il connoît avec certitude l'effet des remedes qu'il applique; il eſt ſur de leur action, & des circonſtances dans leſquelles ils ont réuſſi. Le Medecin qui traite une maladie interne a-t'il les mêmes avantages? S'il a quelque certitude, ce n'eſt qu'autant que la connoiſſance de l'inflammation le met en état de juger par une juſte analogie. C'eſt ce qui a fait dire au célébre *Boeraave*, que la Chirurgie, ou la connoiſſance des Maladies exterieures du Corps humain, devoit ſervir de principe, pour parvenir à la connoiſſance des maladies internes.

Le Livre de M. Quesnay contient une Physique d'autant plus solide, qu'elle est toute fondée sur l'experience, & qu'ils n'admet que des principes clairs. Je vous entretiendrai une autrefois d'un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé : *L'Art de guérir par la saignée.* Au reste l'impartialité m'oblige d'offrir à M. Maloet, dont je respecte le mérite, d'inserer dans mes Lettres une Replique de sa part, soit à la *Réponse du Chirurgien*, soit au Livre important de M. Quesnay, qui intéresse tous les Médecins en général.

Je suis, &c.

Ce 2 Juin 1736.

Faute à corriger dans la Lettre LXIV.

Page 89. ligne 18. assise sur une petite table, *lisez* assise près d'une petite table.

PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVI.

EN liſant un Recüeil de Diſſertations Académiques, * compoſées par feu M. Menken célébre Ecrivain d'Allemagne, je n'ai pû m'empêcher de faire réflexion au tour différent que leur auroit aſſurément donné un Ecrivain François. Je ne prétends point mépriſer les Ecrits du docte Allemand, où l'on trouve une Philologie recherchée. Sans donner de nouvelles preuves d'une préſomption nationale, ſi juſtement reprochée au Pere Bouhours & à M. Baillet; je me bornerai aux Diſſertations ſur la *Bienſéance*, ſur les *fautes politiques* de Charles V, & Diſſertations Académiques.

* *Joannis Burchardi Menkenii Diſſertationum Academicarum Decas. Lipſiæ* 1734. in-8°.

sur les Ouvrages connus sous le nom de *Memoires*.

La *Bienséance* dont il s'agit est arbitraire & variable, suivant les lieux & les tems ; elle prescrit des regles pour faire avec dignité certaines actions indifférentes. Manquer à ces regles, n'est pas un crime que les loix punissent ; on passe seulement pour incivil, pour misantrope & pour singulier. M. Menken se tourmente beaucoup pour examiner si la Bienséance n'est pas du ressort de ce qu'on appelle l'*honnête*. Selon notre Allemand, la nature nous inspire du goût pour la bienséance, dont l'observation empêche que nous ne soyons mépriſés des autres ; mais dans l'état d'innocence, ce sentiment eût été inconnu. » Comme l'ame, » dit-il, brilloit de l'image de la Divi» nité, le corps, qui est le miroir de » l'ame, n'étoit exposé à aucun mé» pris outrageant ; mais il étoit très-pur » & très-parfait. « Cette maniere de raisonner est un peu éloignée de la nôtre.

Menken. M. de S. Gervais nous dit sçavamment, que l'homme ne doit pas imiter les manieres des femmes, & que la femme ne doit pas copier celles des hommes ; & pour cela il cite Ciceron, Aristote, Lycosthéne, Justin, & une infinité d'Auteurs,

qui blament avec raiſon des hommes & des femmes, aſſez bizarres pour avoir mépriſé les bienſéances de leur ſexe. Ce qu'il rapporte des Cantabres, des Celtiberes, des Corſes & des anciens Eſpagnols, eſt trop ſingulier pour n'être pas remarqué. Après que les femmes avoient accouché, les maris ſe mettoient dans le lit, comme s'ils avoient eux-mêmes enfanté; & pendant ce tems-là elles faiſoient l'ouvrage de leurs maris. Cette extravagante coutume ne merite-t'elle pas d'être décriée aujourd'hui, de peur qu'elle ne trouve des imitateurs? M. Menken trouve indécent, qu'une femme joüe de la Flute; c'eſt pour dela, ſelon lui, que les Anciens ont repréſenté Minerve jettant ſa Flute, à la vûë de la difformité de ſa bouche. Il blâme pareillement Marie Reine d'Angleterre, & Marie Reine de Hongrie, pour avoir pris le nom de Roi, au lieu de celui de Reine.

En traitant de la bienſéance commune aux femmes & aux hommes, il obſerve qu'il faut manger avec modération, ne pas ſe nourrir à la maniere des bêtes, comme les Alains; ne point prendre avec les doigts les viandes au plat; ce qui eſt défendu

Parfumeurs de Lacédémone. A l'égard de la Barbe, elle déplaisoit aux Syriens & aux Antiochiens ; mais c'est un ornement pour les Suisses. M. Menken regle les dimensions qu'elle doit avoir dans son pays, par rapport à l'âge & aux conditions ; & à ce sujet il fait le procès aux Athéniens, qui à la maniere des bêtes montroient en certains tems leurs bras velus. Les dents, dit-il, ne doivent point être *couvertes d'un nuage noir*, ni la bouche exhaler une odeur semblable à la fumée du mont Vesuve. Il faut que les ongles ne soient pas aussi longs que ceux des Aigles. Mille traits sçavans donnent un grand relief à toutes ces curieuses maximes.

On trouve la même espéce d'érudition dans ce que l'Auteur dit sur les habits. Je ne crois pas devoir m'arrêter à ses réflexions sur la civilité, l'affabilité, l'urbanité ; sur la modestie accompagnée d'une noble fierté, ni sur les vices qui leur sont opposés, parce que tout cela paroît inutile, & n'est chargé que d'exemples.

Avant que de passer à une autre Dissertation, j'observerai que l'Auteur s'éleve contre M. Thiers, qui, comme vous sçavez, croit la Perruque peu con-

venable aux Eccléſiaſtiques. Bien loin, dit M. Menken, qu'elle ſoit contraire à leur dignité, ils en tirent ſelon lui un grand avantage. Il blame enſuite Scarron & Furetiere, pour avoir dédié un Livre, l'un à une chienne, & l'autre au Bourreau. La gravité de la profeſſion d'homme de Lettres lui paroît bleſſée par cet innocent badinage.

Dans la Diſſertation ſur *les fautes politiques* de Charles V, l'Auteur commence par donner une idée des Hiſtoriens les plus conſidérables du Regne de ce Prince. Les Allemands l'ont trop loüé; les Italiens & les François l'ont ſouvent déchiré. Parmi les Ecrivains François, il n'y a que le Préſident de Thou & le P. de Buſſieres Jeſuite, qui en ayent parlé avec impartialité. M. Menken avoüe que Charles V a eu de grandes qualités; il ne lui refuſe pas entierement la probité; mais il ſoutient que ſa bonne-foi a été douteuſe & chancelante, & que la lecture de Comines, & du *Prince* de Machiavel, qu'il avoit traduit en ſa langue, lui avoit donné du goût pour une eſpece de mauvaiſe foi. Il en donne enſuite des exemples, mais trop connus pour être répétés ici.

Après cette digreſſion, l'Auteur

TAYLOR INST. OXFORD

détaille les fautes politiques de Charles V. La premiere eſt d'avoir eu une aveugle confiance aux Flamans ſes compatriotes, dans le gouvernement de l'Eſpagne & de l'Empire. M. Menken cite pluſieurs faits concernant la Monarchie Eſpagnole, mais ils ſont trop preſſés; c'eſt à proprement parler, une énumération dénuée de raiſonnement. Il me ſemble auſſi que l'Auteur n'a pas aſſez développé ce qu'il nous apprend du mauvais effet que produiſit dans l'Empire la politique des Flamands & des Eſpagnols. La faute que fit Charles V. de faire élire Roi des Romains Ferdinand ſon frere, ſes efforts pour le perſuader de ſe dépoüiller de cette dignité, & pour aſſurer l'Empire à Philippe ſon fils Roi d'Eſpagne, ſont bien expoſés & tournés en ridicule. Enfin il diſcute les vûës politiques de Charles V, en mariant Philippe ſon fils avec Marie Reine d'Angleterre; & il conclut qu'eu égard aux conditions honteuſes preſcrites par l'Angleterre, il étoit de ſon interêt de renoncer à cette alliance. Le ſuccès de la Bataille de S. Quentin, dû aux Troupes Angloiſes, ne lui paroît pas une raiſon ſuffiſante pour juſtifier ce mariage. Le pour & contre

sur ce point est assez bien débattu. L'Auteur a jugé à propos de se renfermer dans la politique domestique de Charles V ; il ne dit rien de sa conduite à l'égard de Charles de Bourbon, de François I, de Philippe Landgrave de Hesse, de l'expédition contre les Algériens, & du Siége de Metz. Un bon Ecrivain auroit préféré la discussion de ces faits importans, à la critique inutile des Historiens de Charles V, & au Panegyrique de ce Prince.

La Dissertation sur les Ouvrages connus sous le nom de *Mémoires* est, à proprement parler, un Catalogue curieux, où l'on trouve d'abord la liste des Mémoires composés par des François sur leur Histoire & sur celle des Pays-bas : viennent ensuite les Anglois & les Italiens, qui traitent de l'Histoire de leurs Pays ; & enfin les François, qui parlent de l'Histoire d'Espagne & du Nord. M. Menken cite exactement la plûpart des Mémoires François imprimés ; à l'égard des Manuscrits, il n'en a connu qu'un petit nombre. Il a en même tems inseré dans son Catalogue plusieurs ouvrages fabuleux qui portent le titre de *Mémoires* ; mais il me semble qu'il auroit fallu en donner

une liste à part. Si un Ecrivain François s'étoit proposé de traiter cette matiere, il auroit essayé de peindre le génie de chaque Ecrivain, de marquer le degré d'autorité qu'il doit avoir, & d'indiquer ce qu'il y a de plus curieux & de plus exact dans ces Mémoires. Il auroit ajouté un Catalogue de tous les Ouvrages fabuleux imprimés sous le même titre, afin d'empêcher que les Historiens futurs ne puisent dans ces mauvaises sources. Il seroit à souhaiter qu'une main habile se chargeât d'un Ouvrage si utile & si interessant. Au reste M. Menken ne connoît pas toujours les Auteurs anonymes des Mémoires François.

Mémoires historiques sur le Royaume de Tunis.

Je ne puis me dispenser de vous entretenir des * *Mémoires Historiques sur le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis.* M. de Saint Gervais, ci-devant Consul de France dans cette République, y raconte des faits dont il a été témoin, & d'autres dont

* Mémoires Historiques qui concernent le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis, &c. dédiés à M. le Comte de Maurepas, par M. de Saint Gervais, ci-devant Consul de France à Tunis. Paris, chez Ganeau fils & Henri. 1736. *in*-12.

il s'eſt exactement informé dans le Pays où ils ſe ſont paſſés. L'amour de la vérité, le déſir d'apprendre & d'être utile à ſa Patrie, les ſentimens d'honneur & de probité qui caracteriſent ces Mémoires, fruit d'une longue expérience, leur aſſurent une authenticité inconteſtable. Quel Ouvrage plus digne d'être dédié à un Miniſtre ami du vrai, & protecteur éclairé du mérite, des Sciences & des Beaux Arts ! L'Auteur s'eſt propoſé de faire connoître le Gouvernement de l'ancien & du nouveau Royaume de Tunis ; & pour rendre cette connoiſſance utile, il y a joint des réflexions ſur les devoirs d'un Conſul, & des détails concernant le commerce, les forces maritimes, le climat & le Pays de Tunis.

Tunis étoit anciennement un Domaine de la République de Carthage. M. de S. Gervais a cru devoir parler à ce ſujet des ruines de cette fameuſe Ville, où l'on ne voit plus que des Aqueducs, qui de ſoixante milles portoient l'eau dans dix-ſept citernes, & dont on trouve ici une deſcription exacte. Tunis, conquiſe par les Romains du tems de Scipion, éprouva différentes révolutions à la décadence de l'Empire Romain, & fut enfin ſou-

mise dans le septiéme siécle, avec toute l'Afrique, aux Sarrasins. Les Califes, successeurs de Mahomet gouvernerent cet Etat jusqu'à l'an 1050, par des Vicerois qui prenoient le titre d'Emir, ou Prince des Croyans. Alors il y eut une autre forme de Gouvernement, anneantie l'an 1206 par les Lassis originaires d'Afrique, qui s'arrogerent le titre de Roi, & regnerent plus de trois siécles. Muley Hacen dernier Roi devint tributaire d'Espagne. Mais en 1574 le Gouvernement Monarchique disparut entierement, à la prise de Tunis par Selim II Empereur de Constantinople. On établit d'abord un Bacha qui le représentoit, & qui partageoit l'autorité du Divan. Mais dans la suite ce Bacha perdit cette puissance, & ne conserva qu'une pension honnête & quelques droits honorifiques. Tel est encore aujourd'hui l'état du Bacha envoyé tous les trois ans par le Grand Seigneur. Le Bacha fut remplacé par le *Dey* ou Roi, qu'on nomme présentement *Doley*; mais à son tour il fut éclipsé par le Bey, qui étoit originairement une espéce de Tresorier ou de Receveur des Tailles, qui pour les exiger marchoit deux fois l'année, sous les ordres du Dey avec un corps de Troupes.

Comme ces tems anciens n'offrent rien de bien curieux, l'Auteur passe tout d'un coup à des évenemens récens, qui donnent une idée de la politique de ceux qui gouvernent, & de l'humeur turbulente de la Milice Turque & Moresque, qui après la mort d'un Bey, éleve à cette dignité celui de ses enfans qui lui plaît davantage. Mais ce morceau curieux doit être lû dans l'Ouvrage même.

Le Royaume de Tunis est gouverné par une poignée de Turcs, qui tiennent dans l'esclavage une multitude de Maures. Les premiers se contentent de donner au Grand Seigneur des marques extérieures de respect, comme de battre la Monnoye à son coin, de faire tous les jours pour lui au son des instrumens une priere publique, & de payer dans la maison du Bacha les Troupes de la République, comme Troupes du Grand Seigneur, &c. Mais on ne le consulte sur aucune affaire importante. On parle trois sortes de Langues dans ce Royaume. L'Arabe fut introduit l'an 643 par les Sarrasins, mais il est fort corrompu par le mélange des mots Africains. C'est en cette Langue que se font les Capitulations des Souverains de l'Eu-

rope, avec les Etats de Barbarie. La Langue Turque y a été apportée par les Turcs du tems de Selim II ; & selon notre Auteur, le petit Franc, qui est un Italien corrompu, y étoit connu dès le sixiéme ou le septiéme siécle. Je ne m'arrête point à la description de la Ville de Tunis, aussi grande que Marseille, ni à celle des maisons, des Mosquées, des Arts, des Esclaves, du Divan ou du Conseil d'Etat, des divers Tribunaux de Justice, des Juifs Italiens & Moresques, de la campagne, du climat, &c. Presque tout cela est écrit avec tant de précision, qu'il faudroit simplement le copier.

M. de S. Gervais s'est particuliérement appliqué à décrire les fonctions journalieres du Bey, & à peindre la fortune, les talens politiques & militaires, les vertus & les vices de celui qui occupe aujourd'hui cette place. Il nous le représente comme un homme habile, rusé, fourbe, qui sçait couvrir tous ses desseins du voile de la justice, & qui affectant une soumission apparente aux volontés du Divan, gouverne despotiquement.

Le reſte de l'Ouvrage roule ſur la Religion, ſur le caractere & les mœurs des Turcs de Tunis, & les Moreſques; ſur la politique, le commerce, la conduite d'un Conſul, le climat & la campagne. Sans embraſſer tous ces objets, je choiſirai quelques faits ſinguliers. M. de S. Gervais s'eſt plû à donner une idée de la Religion Mahométane, qui eſt ſévérement obſervée dans ce Pays-là. » Un Turc ou un More, » convaincu de s'être abſenté de la » Moſquée huit jours de ſuite, per- » droit pour là premiere fois le droit » de témoigner en Juſtice; la ſecon- » de fois il ſeroit condamné à une » amende pécuniaire, & la troiſiéme » brûlé comme les Hérétiques. Les » femmes, ajoute-t'il, excluës des » Moſquées, ſont réduites à prier » dans leurs maiſons; leur bonheur » ne s'étend qu'à la joüiſſance du pré- » ſent; car Mahomet les place après » leur mort dans un état, où elles ne » ſentent ni bien ni mal. Je ne lui » pardonne pas d'avoir ainſi mal- » traité un ſexe, qui avoit parfaite- » ment répondu à ſes deſſeins poli- » tiques. « Il eſt défendu ſous peine de la vie de diſputer ſur l'Alcoran,

& de manquer de respect pour ce Livre : Un Casenadar ou Trésorier, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit du Bey, fut disgracié pour avoir souri à un trait de l'Alcoran, qui lui parut comique. Il faillit à être puni très-rigoureusement. Les Musulmans ne connoissent point les disputes de Religion.

Cependant l'exemple de Morat Bey fait voir que le Souverain peut se moquer impunément de la Religion, dont le Bey régnant feint d'être le zélateur. Après avoir insulté d'une maniere cruelle les *Marabouts & les Gens de la Loi*, il les força à boire du vin, & à manger de la chair de Porc ; & étant ensuite entré dans l'Eglise des François, il fut frappé de l'image de Sainte Lucie : » Il demanda ce que » c'étoit, dit M. de Saint Gervais » Sur la réponse qui lui fut faite, que » cette image representoit une Bien» heureuse, que les Chrétiens invo» quoient pour le mal des yeux : Bon, » bon, s'écria-t'il, voila ce qu'il me » faut, je cherche un remede à l'en» flure des miens : guéri-moi, ajouta» t'il, en s'adressant à l'Image, & la » meilleure huile ne te manquera pas. » Dès ce moment l'huile fut fournie

» régulierement, & brulée juſqu'à » nos jours, en l'honneur de la Sain» te. «

Les Turcs de ce Pays-là, dont l'eſprit eſt peſant & ſans nulle culture, ſont pour la plûpart fourbes, pareſſeux, voleurs, ivrognes; c'eſt par le commerce des Renegats & des Mores qu'ils ſe ſont corrompus. Ces derniers ont l'eſprit orné & plein de feu, mais ils ne s'en ſervent que pour tromper. Les uns & les autres ont le même goût pour les femmes, qui ſont extrêmement débauchées. » Les filles qu'on » marie à onze ou douze ans, s'étu» dient à s'engraiſſer par des moyens » aſſez ſinguliers: elles mangent ſou» vent de jeunes chiens & de jeunes » chats, & avalent de petites boules » faites d'une pâte légere & de mor» ceaux de chair hachée fort menus, » enveloppés dans cette pâte. Cette » nourriture, jointe à la vie oiſive & » ſédentaire que menent les femmes, » les rend extrêmement puiſſantes & » d'un embonpoint prodigieux, en » quoi conſiſte la plus grande partie » de leur beauté. «

M. de S. Gervais a décrit avec ſoin l'habillement des femmes, mais il eſt

trop connu pour nous y arrêter. La parure des femmes riches mérite d'être remarquée. » Elles se peignent en » rouge les extrémités des mains & » des pieds ; elles employent aussi le » rouge au visage, & se noircissent » les lévres pour relever l'éclat de » leurs dents, qu'elles ont d'une blan- » cheur éblouissante ; leurs oreilles » sont chargées de pendeloques fort » pesantes ; autour de chaque sourcil » regnent trois cercles de couleur » noire, enfermés dans un autre plus » grand de même couleur, & qui em- » brasse les sourcils. Ces cercles se » couvrent de filets d'or, par lesquels » les femmes prétendent adoucir la » rudesse des sourcils, & les rendre » plus agréables. Leurs cheveux, teints » en couleur convenable au teint, » flottent sur leurs épaules, aux ex- » trémités desquels pendent de petits » canons d'argent ou d'or, terminés » par des flots de soye noire, qui don- » nent de la consistance aux cheveux. « Il n'est pas étonnant que des femmes plongées dans l'oisiveté, & uniquement occupées du désir de plaire, rafinent ainsi sur leur ajustement.

Quand les femmes des Grands sont

malades, elles montrent avec peine aux Médecins Chrétiens leur visage, qu'elles dérobent aux Médecins Mores. » La grande affaire, ajoute M. de » S. Gervais, est de tâter le poux, au- » quel le Médecin ne parvient qu'à la » faveur de la chemise placée entre » la main & le bras de la malade. Il » ne faut pas penser à visiter ni a tou- » cher les parties du corps, qui de- » manderoient à être examinées de » près; l'inconvénient est bien moin- » dre qu'il en coûte la vie à la mala- » de, par le défaut des remédes qu'on » ne peut appliquer à un mal inconnu; » que de livrer son corps aux observa- » tions d'un Chrétien qui lui rendroit » la santé. «

Les femmes sont sujettes à une maladie, que les gens du Pays appellent *Janon*. Elle fatigue le corps par des mouvemens convulsifs; durant ces accès une femme bat du tambour; & aux sons lugubres qu'il rend, essentiels à cette scene triste & comique tout ensemble, la malade danse, tourne avec rapidité, se dépouille de tous ses habits, s'affoiblit jusqu'à perdre la respiration, & tombe par terre, d'où elle est portée dans son lit,

& parfumée avec toute sorte d'aromates extrêmement forts. Cette maladie est regardée comme l'effet de la possession de quelque malin esprit.

Pour juger de la politique utile au Royaume de Tunis, il faut considerer les Etats qui l'environnent, & les Puissances de l'Europe qu'il a interêt de ménager. Ce Royaume est borné par ceux d'Alger & de Tripoli; la foiblesse de ce dernier lui ôte tout sujet de craindre; au lieu que les Algériens aguerris, inquiets, turbulens, & célébres Corsaires, joüent un grand rôle dans les séditions qui s'élevent à Tunis; ils les fomentent, font & défont les Beys, & emportent tout ce qu'ils peuvent. Un Capitaine de Vaisseau Algérien parle en maître dans les Etats de Tunis, & y commet impunément des désordres. L'abaissement des Algériens fait partie de la politique des Tunisiens, plus Marchands que Corsaires. Aussi dans ces derniers tems, ils n'ont pu s'empêcher de marquer leur joye de la prise d'Oran, & de celle de quatre Vaisseaux de Guerre Algériens, qui revenoient de Constantinople chargés de troupes, de piastres & de marchandi-

ſes de prix. Le Bey de Tunis promit un ſecours qu'il ne donna point, & ſçut réprimer les inſolences des Capitaines de cette Nation.

Dans les Villes qui ſont à l'extrémité du Royaume, il y a des Gouverneurs nommés *Chees*. Comme ils pourroient ſe liguer avec le Dey d'Alger, la politique du Bey de Tunis eſt de partager leur autorité avec des Renegats ſes créatures, qui les épient, & les empêchent ainſi de remuer. Sa politique demande encore de vivre dans une étroite union avec le Bey de Conſtantine, ſituée ſur les confins d'Alger & de Tunis. Ces deux Beys unis ſont en état de balancer les forces des Algériens.

La France & l'Angleterre ſont les deux Puiſſances de l'Europe, que le Royaume de Tunis a interêt de ménager. M. de S. Gervais fait voir que c'eſt contre les maximes de la bonne politique, qu'il a admis un Conſul de l'Empire, dont les forces maritimes ſont peu conſidérables. L'établiſſement de ce Conſulat à produit à la République une perte réelle de plus de 100000 piaſtres par an, qu'apportoit la vente des Eſclaves que les Corſai-

res faiſoient dans le Royaume de Naples & ſur les côtes de la Sicile. Voici quelle a été l'origine de ce Conſulat. Dans le dernier Traité de Paix entre les Turcs & les Impériaux, le Grand Seigneur s'engagea de faire ceſſer les courſes que faiſoient les Corſaires des Etats de Barbarie dans le Royaume de Naples, & ſur les côtes de la Sicile. Mais l'Empereur négligea la ratification de cet article juſqu'à l'année 1730, que les Algeriens enleverent un vaiſſeau de la Compagnie d'Oſtende, que le Grand Seigneur ne put leur faire rendre. Alors le Bey de Tunis refuſa pendant quelque tems de conſentir à la Paix avec l'Empereur; mais il fut forcé de l'accepter, pour procurer la dignité de Bacha à ſon neveu, qu'il n'auroit jamais obtenuë du Grand Seigneur, s'il eût perſiſté dans ſon refus. M. de S. Gervais nous apprend que cette Paix eſt fort incertaine, & que le Bey cherche une occaſion de rupture.

Dans l'article de la Politique on ſent un homme inſtruit par l'expérience; & dans ce qui a rapport aux devoirs d'un Conſul, on trouve

le Citoyen, désintéressé, attentif au bien de l'Etat, & plein de sentimens d'honneur. Les personnes versées dans le commerce trouveront des détails utiles, sur lesquels je ne puis m'étendre; mais je ne dois pas vous laisser ignorer un fait curieux, qui regarde la maniere dont commercent les Negres & la Nation Cadensis, située vers le Midy, & éloignée de Tunis d'un mois de marche. » Les uns & les autres se rendent à » une montagne de Negretie; les » Cadensis se tiennent d'un côté, & » les Negres de l'autre; les Caden- » sis, sur le milieu même de la mon- » tagne, étalent leurs Marchandises, » puis se retirent. Les Negres vien- » nent les visiter, & mettent dessous » la quantité de poudre d'or qu'ils » veulent en donner, & s'éloignent » également. Les Cadensis reparois- » sent peu de tems après, & si la » poudre d'or s'accorde avec le prix » qu'ils ont attaché à leurs marchan- » dises, ils emportent l'or, & lais- » sent la marchandise, que le Noir » vient enlever; si la poudre d'or » n'égale pas le prix que le Caden- » sis exige de sa marchandise, il ne

» touche point à l'or, que le Noir » n'ait ajouté ce qui manque à sa » valeur. Ainsi commercent ces deux » Peuples avec une bonne-foi digne » des premiers âges. «

Il seroit à souhaiter qu'à l'exemple de M. de S. Gervais, les Consuls des Echelles du Levant & de Barbarie donnassent de semblables Mémoires.

Je suis, &c.

Ce 9 Juin 1736.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVII.

JE vais achever aujourd'hui, Monsieur, de vous entretenir des matieres du second volume de la nouvelle Hiſtoire de la Chine, dont pluſieurs occupations m'ont fait depuis quatre mois interrompre la lecture. En conſiderant ce que l'Auteur rapporte p. 251, de la maniere dont on fait étudier les jeunes Chinois, on ne peut s'empêcher de plaindre une Nation laborieuſe, qui ayant tant d'ardeur & de goût pour les ſciences, a le malheur d'être moins ſçavante après 20 ans d'étude, que pluſieurs enfans d'Europe ne le ſont à dix ou douze ans. Toute leur jeuneſſe ſe paſſe à apprendre à lire & à écrire, à charger leur mémoire de caracteres innombrables, & d'une foule de ſen-

Suite de l'Hiſtoire de la Chine

tences, que le ſens commun dicte à tous les hommes. Cependant les divers degrés par ou paſſent les Etudians à la Chine, & tous les examens qu'ils ſont obligés de ſubir pour parvenir au Doctorat, pourroient faire croire que les Chinois lettrés ſont des hommes fort ſçavans. Mais que ſçavent-ils? Lire, & écrire. Une faute d'orthographe ou de mémoire, c'eſt-à-dire, un caractere qui exprime un mot entier ou pluſieurs, mal formé, le paſſage d'un Livre mal retenu, quelque loi ignorée, oubliée, ou récitée peu fidelement, leur font refuſer le degré auquel ils aſpirent. Leur capacité s'étend encore à compoſer des eſpéces d'amplifications de Rhétorique ſur des matieres triviales; à l'égard des Mathématiques, c'eſt une faculté à part, dans laquelle les Chinois ſont très-bornés.

Comparons leurs études avec les nôtres. Nous aprenons pluſieurs langues dans notre jeuneſſe. La Rhétorique, la Poéſie, la Géographie, la Philoſophie, les Mathématiques, la Théologie, la Médecine, la Juriſprudence, la Muſique, &c. exercent nos premieres années. Preſque rien de tout cela n'occupe la jeuneſſe Chi-

noiſe ; elle apprend, comme j'ai dit, à lire, à écrire & à compoſer quelques amplications ; elle apprend par cœur des Livres de Morale. Tant d'ignorance, jointe à tant d'application, eſt uniquement cauſée par la nature de la Langue, qui demande 20 ou 30 années d'étude, pour être parlée, lûe, & écrite avec quelque intelligence.

Permettez-moi encore la réflexion ſuivante. Que doit penſer un Chinois, lorſqu'on lui dit, qu'à l'âge de 7 ou 8 ans la jeuneſſe Européenne, non-ſeulement entend, mais ſçait lire & écrire tous les mots de ſa Langue ; qu'à 12 ou 13 ans, pluſieurs entendent & écrivent deux autres Langues, le Latin & le Grec ; & qu'à 20 ans il ſe trouve des jeunes-gens, qui entendent ſept ou huit Langues ? A l'égard de nos ſciences ſpéculatives, s'ils étoient en état de connoître nos progrès, quel ſeroit leur étonnement ! Mais ſi en même tems on leur diſoit, que malgré la facilité que nous avons d'aprendre tant de choſes, (facilité qui originairement vient de notre admirable Alphabet) il n'y a cependant parmi nous qu'un fort petit nombre de Sçavans, pourroit-il s'empêcher de conclure qu'en général nous avons ou

peu d'esprit ou peu de courage ? Mais que seroit-ce, si on lui révéloit que dans certain Pays de l'Europe, les dignités & les récompenses ne s'accordent point à la capacité ; que même les plus sçavans, ceux dont l'esprit est le plus cultivé & le plus orné, ceux dont l'étude & la méditation ont perfectionné le jugement, sont laissés à l'écart ; qu'on ne leur confie aucun emploi ; qu'on ne les éléve à aucune dignité ; qu'on leur préfere presque toujours des ignorans, des hommes sans lumiere & d'un foible jugement, des intriguans ambitieux, des hommes nouveaux, que leur richesse met en état d'acheter les Charges les plus importantes, dont dépend le bon ordre de la société, la sureté & la tranquillité publique ? Ce Chinois, qui voit que dans son Pays toutes les dignités sont en quelque sorte au concours, & qu'elles ne s'accordent qu'à la supériorité des lumieres & des talens, s'imagineroit sans doute que nous sommes des peuples médiocrement policés ; que les loix doivent céder très-fréquemment au caprice & à l'ignorance ; & il se moqueroit peut-être avec raison de ceux qui sont assez sots parmi nous, pour s'appli-

quer à perfectionner leur raison & leur goût par l'étude des Sciences & des beaux Arts, auſquels nous n'avons pas attaché le moindre honneur, ni le moindre avantage; ce qui eſt très-oppoſé aux mœurs des Chinois. Car à la Chine il faut être abſolument Lettré, pour pouvoir être Mandarin.

» Quiconque, dit le P. D. H. p. » 257, peut parvenir à ce titre glo- » rieux de *Tſin ſee*, (c'eſt-à-dire de » Docteur) ſoit dans les Lettres, ſoit » même dans la Guerre, doit ſe regar- » der comme un homme ſolidement » établi: il ne craint plus l'indigence; » car outre qu'il reçoit une infinité » de préſens de ſes proches & de ſes » amis, il eſt à portée des plus im- » portans emplois de l'Empire, & tout » le monde brigue ſa protection. Ses » amis & ſes parens ne manquent gue- » res d'élever dans leur Ville de ma- » gnifiques Arcs de triomphe en ſon » honneur, ſur leſquels ils gravent » ſon nom, le lieu & l'année qu'il a » reçu ſon grade. «

On ne fait point étudier à la Chine indiſtinctement tous les enfans, comme font parmi nous tous ceux qui ſont un peu à leur aiſe. Les Chinois ſondent les inclinations de leurs enfans

dès le berceau. Ils mettent, dit-on, quelquefois devant eux un livre, une balance, ou des armes; & selon le choix que fait l'enfant, ils jugent qu'il est né ou pour l'étude, ou pour le commerce, ou pour la guerre; comme si les enfans étoient alors capables de faire un choix, & de connoître les avantages & les inconvéniens de ces differens états.

Comme on est sçavant à la Chine, quand on sçait par cœur plusieurs livres, le P. d'Entrecolles Jesuite montrant un jour sa petite Bibliotheque Européenne à un Mandarin, celui-ci dit tout bas à un autre Mandarin qui l'accompagnoit : Croyez-vous qu'il puisse nous réciter une partie de ces livres ? La mémoire est ce qu'il y a de plus estimé en ce Pays-là, & les Chinois demandent souvent aux Jesuites des secrets pour avoir une mémoire heureuse. Mais on prétend qu'ils la ruinent, par les efforts qu'ils font dans leurs premieres études.

Les Chinois s'appliquent médiocrement à l'Histoire; ils n'ont point du tout de Physique, & leur Médecine consiste dans la routine de quelques Recettes. Toute leur science spéculative se réduit donc à un peu d'Astro-

nomie. Mais ils excellent dans la science des mœurs, & au fond c'eſt ce qu'il y a de plus digne de l'homme & de plus utile à la ſociété. Auſſi c'eſt la Nation la plus ſage & la plus vertueuſe de l'univers, quoique Payenne. Tous ſes Empereurs, ſans preſque en excepter un ſeul, ont été de vrais Sages, des hommes d'une vertu ſublime; on peut les regarder comme autant de Numas, de Solons & de Licurgues. Les deux Antonins peuvent à peine leur être comparés.

Une choſe remarquable dans la Philoſophie Chinoiſe, eſt que l'humilité, inconnuë aux anciens Philoſophes, qui n'en ont jamais parlé, y eſt recommandée expreſſément, comme une vertu fondamentale, utile à celui qui la poſſede, & en général néceſſaire à la ſociété humaine. On ne demande communément aux hommes que de la modeſtie, & lorſqu'ils ont cette qualité, on s'en contente. Cependant on peut être modeſte & plein d'orgüeil. La modeſtie n'eſt qu'un ſigne équivoque de l'humilité, & ſi elle gagne les cœurs, ce n'eſt que parce qu'elle donne lieu de préſumer que celui qui en eſt revêtu, eſt réellement humble, & tel dans le cœur qu'il eſt

au dehors. L'orgüeil étant un défaut insuportable, n'est-il pas étonnant de voir certaines gens qui le portent écrit sur leur front, & comme exprimé dans tous leurs gestes ? Mais il ne l'est pas moins, qu'étant detesté de tout le monde, l'humilité, qui est son contraire, n'ait pas été de tout tems enseignée, comme une des premieres vertus que la Morale prescrit. Vous sçavez que c'est surtout par l'enseignement de l'humilité, que la Morale de Jesus-Christ l'emporte sur celle de tous les Philosophes Payens. » L'étude » de la Sageſſe (dit un Ministre à un » Empereur Chinois dans un Livre fa- » meux & ancien) consiste à être hum- » ble, comme si l'on étoit incapable » de tout : mais il faut en même tems » être aussi ardent que si l'on n'avoit » rien fait & qu'on pût tout faire : » c'est le moyen d'éviter deux grands » défauts, qui sont la paresse & l'or- » güeil. Dès qu'on en est délivré, on » avance aisément & promptement » dans les voyes de la Sageſſe.

» La vertu la plus élevée & la plus » éclatante, dit un Auteur Chinois, » est fondée sur le fondement solide » inébranlable de l'humilité ; il n'y a » point d'homme plus éclairé que ce-

» lui qui se croit sincerement le plus » borné dans ses lumieres. «

Tout le monde sçait que le grand Philosophe de la Chine est *Cong fou tsee*, que nous appellons Confucius. On trouve ici sa vie p. 319. Il naquit dans une Bourgade du Royaume de *Lou*, qui est aujourd'hui la Province de *Chan tong*, 551 ans avant l'Ere Chrétienne. Il étoit contemporain du fameux Pythagore, & Socrate naquit peu de tems après sa mort. Confucius, sans se mettre en peine de sonder les mysteres de la Nature, & sans vouloir subtiliser sur la créance commune, se contenta de parler du Principe de tous les Etres, d'inspirer pour lui du respect, de la crainte & de la reconnoissance, de publier que rien ne lui est caché; qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le vice impuni. Ce sont là les maximes répandues dans ses Ouvrages, c'est sur ces principes qu'il se régloit, & qu'il s'efforçoit de réformer les mœurs de ses Concitoyens.

Il fut élevé à une des premieres Charges du Royaume de *Lou* sa Patrie. Bientôt le Royaume changea de face, & ce changement fut si prompt & si heureux, qu'il causa de la jalousie

aux Princes voisins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre & l'exacte observation des Loix, le Roi de *Lou* ne manqueroit pas de se rendre trop puissant, s'il continuoit à suivre les conseils d'un homme si sage & si éclairé. Le Roi de *Tsi*, pour détruire l'effet des Leçons du Philosophe, envoya une Ambassade au Roi de Lou, & fit présent à ce Prince & aux Seigneurs de sa Cour d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté rare, instruites au chant & à la danse, & qui avoient tout ce qu'il faut pour plaire. Le stratagême réüssit. Le Roi de Lou & tous les Seigneurs ne purent se défendre des charmes de ces aimables étrangeres. Le Prince livré au plaisir avec toute sa Cour, abandonna entierement le soin des affaires de son Etat, & Confucius prit alors le parti de se retirer.

Ce célébre Philosophe a écrit six Ouvrages. Le premier s'appelle *Ta hio*, qui veut dire la grande science, ou l'Ecole des adultes. On nomme le second *Tchong yong*, qui signifie le Milieu immuable; en quoi consiste la vertu. Le troisiéme est intitulé *Lun yu*, ou Discours moraux. Le quatriéme

Meng tsee, ou Livre de Mencius ; c'eſt l'idée d'un gouvernement parfait. On voit que tous les Ouvrages de Confucius ont pour objet la correction des mœurs, le *perfectionnement* de l'Humanité, & le bonheur de la Société civile, dont les grands pivots ſont l'équité & la *Bienfaiſance*. Oſerai-je dire ici, que ſi la Chine eût produit un Ecrivain moral & politique que nous connoiſſons, un Philoſophe dont toutes les méditations depuis 30 ans ſont tournées vers le bien public, elle lui eût peut-être rendu les mêmes honneurs qu'à ſon Confucius? Les Livres de ce Philoſophe Chinois ont été traduits en Latin par le P. Noel Jeſuite, l'un des plus anciens Miſſionnaires de la Chine, & imprimés à Prague l'an 1711. Le P. du Halde s'eſt ſervi de cette traduction pour donner l'extrait de tous ces Ouvrages ; & il y a joint le précis de deux autres Livres Canoniques de la Chine, qui traitent du reſpect filial, & de l'éducation des enfans.

L'Auteur a mis à la ſuite de l'article agréable de la *Littérature Chinoiſe* un autre article qui n'eſt pas moins curieux ; c'eſt le *Recueil Impérial* des Edits, des Déclarations & des Inſtruc-

tions de differens Empereurs de la Chine, traduits par le P. Hervieu Miſſionnaire. Il y a joint des Diſcours des plus habiles Miniſtres, ſur les moyens de ſoulager les Peuples, ſur l'art & la difficulté de regner, ſur l'*avancement des Lettres*, ſur la Guerre, ſur les qualités propres d'un Miniſtre, ſur la Religion. A la fin de preſque toutes ces piéces on trouve de courtes réflexions du feu Empereur *Cang hi*, que ce Prince a écrites du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main. Suivent les extraits d'une compilation faite ſous la Dynaſtie des *Ming*, qui a précédé immédiatement la Dynaſtie régnante, où l'on traite des devoirs des Souverains, des Miniſtres d'Etat, des Généraux d'Armée, de la Politique, des Princes héritiers, des Remontrances faites aux Empereurs par leurs Miniſtres, du bon Gouvernement, des filles des Empereurs, de ceux qui abuſent de la faveur du Prince, avec differens diſcours des Miniſtres les plus diſtingués ſur divers ſujets concernant le bien de l'Etat. On trouve enſuite l'extrait d'un Livre Chinois, intitulé les *Femmes illuſtres*.

Les extraits de ces Ouvrages originaux nous inſtruiſent mieux que l'Hiſ-

toire même, touchant les mœurs, le gouvernement, les maximes & la sagesse des Chinois. Après avoir lû ces piéces, on n'est plus surpris de l'état florissant de ce grand Empire. On y voit que les principes fondamentaux du Gouvernement Chinois, établis par les premiers Legislateurs, se sont toujours maintenus par une observation exacte & constante; qu'il n'y a jamais eu aucune variation dans la maniere de gouverner; & que c'est la seule cause qu'un Etat si vaste a subsisté tant de siécles, & subsiste encore dans tout son éclat.

Dans le grand nombre de ces Actes Impériaux, il y en a plusieurs qui méritent une attention particuliere. Telle est, par exemple, la Déclaration de l'Empereur *Te tsong*, p. 512, qui commence ainsi. » Un Prince n'a point » de meilleurs moyens pour bien gou» verner, & pour faire regner la vertu » dans son Empire, qu'une bonté sin» cere pour ses sujets, un généreux » oubli de soi-même en leur faveur; » un soin continuel de corriger ses » défauts, de réparer les fautes qui » lui échapent, & de tendre à la per» fection. « Ce bon Empereur avoüe ensuite toutes les fautes qu'il a faites

depuis qu'il est sur le trône ; il ne croit point avilir la Majesté du Sceptre par cet aveu ingénu. Il confesse qu'il n'a point pensé, comme il le devoit, à acquerir la vertu, & qu'il a mal employé les premieres années de son regne. » Il est tems, dit-il, de commencer à les réparer, en reconnoissant publiquement que je les ai perdues, en exposant sans déguisement » les tristes effets de ma mauvaise » conduite, & en témoignant un désir » sincere d'en tenir une meilleure à » l'avenir. «

Ce Prince parle ainsi, dans la suite de cette Déclaration. » Les talens sont » partagés. Tel n'a pu réussir en un » genre, qui feroit merveille en un » autre. Or comme celui qui médite » un grand Edifice, amasse des matériaux de toute espece ; de même un » Prince, qui forme de grands projets, ne se borne point à des gens » de telle ou de telle sorte : il ne rejette » aucun de ceux qui sont bons à quelque chose : Bien moins rejette-t'il » pour toujours ceux qui d'ailleurs » ayant du mérite, ont fait par malheur quelque faute qui leur a fait » perdre leur emploi : Pourvû que devenus sages à leurs dépens, ils se

» corrigent véritablement, ils ne doi-
» vent pas échaper à ma clémence....
» Le premier principe d'un sage gou-
» vernement est d'honorer la vertu.
» Rechercher avec ardeur les gens de
» vertu & de mérite, c'est le principal
» devoir du Prince. Ce sont des ma-
» ximes reçues de tout tems; je me
» les rappelle sans cesse; j'y pense jour
» & nuit, & je vois avec douleur,
» qu'au lieu d'une vertu pure, l'artifice
» & la contention regnent encore,
» principalement à ma Cour. Seroit-ce
» ce donc que dans ce siécle il n'y au-
» roit point de vrais Sages? non sans
» doute, il n'en manque pas: mais
» ils vivent dans la retraite, ils n'ont
» point d'égard à mes paroles. Ils ob-
» servent ma conduite, & c'est elle
» apparemment qui les empêche de se
» produire. Je recommande donc au-
» jourd'hui instamment à tous les Ma-
» gistrats de mon Empire, d'observer
» chacun dans son district, s'il n'y a
» point quelqu'un de ces Sages, qui
» cachent dans la retraite une vertu
» sublime & des talens rares, qui con-
» tens de la vertu seule, la cultivent
» en particulier sans fard & sans am-
» bition. Autant qu'on y découvrira
» de ces Sages, qu'on m'en avertisse

» ſans y manquer : J'aurai ſoin de les » inviter ſelon les Rits, & je n'omet- » trai rien pour les attirer à mon » ſervice. «

Quelle émulation ne doivent point produire dans un Etat ces ſentimens dans celui qui le gouverne ? Quel puiſſant motif pour tous les ſujets de cultiver la vertu, & d'acquerir du merite ? *Combien d'hommes admirables*, dit la Bruyere, *& qui avoient de tres-beaux genies, ſont morts ſans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais ? Quelle horrible peine à un homme qui eſt ſans prôneurs, & ſans cabale, qui n'eſt engagé dans aucuns Corps, mais qui eſt ſeul, & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommandation, de ſe faire jour à travers l'obſcurité où il ſe trouve, & de venir au niveau d'un Fat qui eſt en credit ? Perſonne preſque ne s'aviſe de lui-même du merite d'un autre..... Avec un grand merite & une plus grande modeſtie, on peut-être long-tems ignoré.*

» Si l'on découvre en quelqu'un, » continue le même Empereur, de » quelque condition qu'il ſoit, une » droiture & une franchiſe à l'épreu- » ve, qui le rende propre à me re- » preſenter avec liberté tout ce qui

» ſera du bien commun, ou bien une
» intelligence profonde de nos an-
» ciens Monumens, qui le rende ca-
» pable de travailler avec ſuccès à
» former les mœurs des Peuples, ou
» *un genie ſingulier pour la guerre*, qui en
» puiſſe faire aiſément un grand Gé-
» néral, je veux qu'on me le pré-
» ſente. »

» Nous enjoignons dit l'Empereur
» *Te tſong*, à nos Magiſtrats de tenir
» un rolle exact des Orphelins, des
» vieillards, des veufs & des veuves,
» & d'autres gens ſans appui, qui
» ſont hors d'état de gagner leur vie,
» & de les ſecourir tous conformé-
» ment à leurs beſoins. Nous enjoi-
» gnons encore que les deux premiers
» Officiers de chaque Ville, ſe pré-
» ſenteront en perſonne à la porte de
» chaque vieillard au deſſus de 90
» ans, pour s'informer de ſa ſanté &
» de ſes beſoins. Si quelqu'un, ſoit
» homme ou femme, excelle en la
» vertu propre de ſon état, particu-
» lierement les femmes en pudeur,
» & les enfans en pieté filiale, notre
» intention eſt qu'à leur porte on érige
» une Bannière, & que toute leur vie
» ils ſoient exempts des corvées les
» moins diſpenſables. »

A la page 519. *Lou tché* premier Ministre du même Empereur lui fait une remontrance admirable : entre autres choses il lui dit, que rien n'échape aux Peuples par raport à ceux qui les gouvernent, & qu'ils sont d'excellens Juges de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualitez. » Les préven-» tions, lui dit-il, dangereuses pour » tous les hommes, le sont à plus for-» te raison pour un Prince. Les plus » ordinaires se réduisent à quatre ; » sçavoir, prévention de confiance » outrée, prévention de soupçon, » prévention de mépris, prévention » de passion. Un Prince s'est-il livré » à quelqu'un ? il approuve sans exa-» men tout ce que ce quelqu'un lui » dit, & souvent cette approbation a » de facheuses consequences. Un » homme au contraire est-il suspect ? » il a beau proposer de bonnes choses » les appuïer solidement ; comme ses » intentions sont suspectes, on ne » pése point ses raisons. Fait-on peu » de cas d'un homme ? on mépriſe ce » qu'il propose, & l'on y perd sou-» vent beaucoup. Un Prince est-il » possedé d'une passion ? Quiconque » le sert en cela, est dans l'honneur &

» dans les emplois, quelque indigne » qu'il en puisse être. »

Dans un autre Discours ce même Ministre propose & résout un cas de conscience, conformément aux mœurs & aux maximes des Chinois. » L'Em» pire est en trouble, les Loix n'ont » point lieu. Un fils poursuit le meur» trier de son pere. Ceux qui sont les » plus forts dans ces troubles, & qui » ont le pouvoir en main, soutiennent » tellement le meurtrier, que le fils ne » peut, sans périr, venger la mort de » son pere. Que fera-t'il ? Doit-il » prendre le parti de mourir en ven» geant la mort de son pere, ou bien » celui de renoncer à cette vengence, » pour ne pas laisser son pere sans pos» terité ? Pouvoir venger la mort de » son pere, & ne le pas faire, est ce » qui ne s'accorde pas avec la ten» dresse d'un bon fils. Pour venger la » mort de son pere, éteindre sa poste» rité, c'est ce qui est contraire à la » parfaite piété filiale. Mon sentiment » est cependant que le meilleur parti » à prendre est celui de vivre, & de » soutenir la confusion qu'il peut y » y avoir, à laisser impunie la mort » de son pere. Conserver toujours » dans le cœur le désir de la venger,

» s'il étoit possible, sans périr ; voilà » tout ce qui dépend raisonnablement » de l'homme. Que cela soit possible
*Le Ciel. » ou non, c'est de *Tien** que cela dé- » pend. Se vaincre soi-même, & » respecter *Tien*, sans jamais oublier » son pere, qu'y a-t'il en cela de blâ- » mable ? » Cette décision ne s'accorde pas avec la Morale du Christianisme, qui ordonne de pardonner toute sorte d'injures, & d'en remettre la vengence à Dieu, à qui seul elle appartient. Le Pere du Halde, dont la morale est saine & pure, & qui, ainsi que tous ses Confrères, est bien éloigné de penser que le Duel & l'homicide soient permis, même dans certains cas metaphysiques, condamne ici la décision du Chinois, qui veut qu'on s'abstienne de vénger son pere, précisément pour ne pas éteindre sa posterité, & qui permet d'en conserver le desir.

On trouve page 613, une Déclamation fort vive d'un Lettré de la Chine contre le jeu des Echecs, qui y est connu depuis un tems immemorial & extrêmement en vogue. On y fait voir que ce jeu applique & fatigue trop l'esprit ; qu'il l'enchaîne pour ainsi dire ; qu'il fait négliger l'étude &

la plûpart des devoirs de la vie civile. Par les mêmes motifs, un Concile a autrefois défendu aux Eccleſiaſtiques de joüer aux Echets.

M. *d'Anville* Géographe ordinaire du Roi, vient de faire paroître un Ouvrage intitulé, *Meſure conjecturale de la Terre ſur l'Equateur, en conſéquence de l'étenduë de la Mer du Sud.* * C'eſt le ſecond Ouvrage du même Auteur ſur la meſure de la *Longitude*; mais celui-ci paroît enchérir ſur le premier. Dans un aſſez petit nombre de pages, on y trouve l'analyſe de la meſure poſitive d'un eſpace, qui embraſſe preſque la moitié de la circonférence de la Terre ſur l'Equateur & les plus grands Paralelles. Il eſt vrai que cette meſure roule ſur l'eſtime des routes maritimes, dont chacune priſe en particulier ne paroîtroit peut-être pas ſuffiſante, pour ſervir de fondement à une meſure des degrés de l'Equateur, plus petite d'environ un dix-neuviéme, que celle qu'on a ſuppoſée juſqu'à preſent. Mais on ne peut ſe diſpenſer d'obſerver, que cette meſure ſe rencontre toujours la même, encore qu'elle ſoit priſe dans un grand nombre de routes, qui non-ſeulement ſont differentes

Nouvel Ouvrage de M. d'Anville.

* A Paris, chez Chaubert, 1736.

entre elles, mais dont la mesure est donnée sur differentes espèces de distances, chaque Pilote ou Navigateur ayant naturellement employé celle qui est propre à sa Nation en particulier. M. d'Anville a pris soin de réduire chacune de ces especes de distances en toises, & il paroît même qu'il évite de le faire d'une maniere trop favorable à son hypothese. Il résulte de cette hypothese, que le degré de l'Equateur ne doit valoir qu'environ 54000 toises, quoique dans la supposition ordinaire, & en conséquence d'une valeur uniforme des degrés de latitude, on lui attribue 57060 toises. C'est ôter à l'idée qu'on se fait de la circonférence de la Terre sur l'Equateur plus de onze cens mille toises, qui valent 440 lieües Françoises, sur le pied de trois mille pas Géométriques.

M. d'Anville enseigne actuellement la Geographie à S. A. S. M. le Duc de Chartres. La réputation qu'il s'est faite par ses divers Ouvrages, & principalement par la juste & élégante réduction de toutes les Cartes de la Chine, qui se trouvent dans le Livre du R. P. du Halde, lui a mérité cet honneur, & peut à juste titre le faire aſ-

pirer à l'objet le plus relevé de l'ambition de tous les Maîtres distingués dans leur Profession.

M. Coffin, Recteur de l'Université, & Principal du College de Beauvais, a recüeilli en un petit volume tous les Hymnes qu'il a composez pour le nouveau Breviaire de Paris. Quoique dans quelques-uns on remarque le feu & le goût de l'Ode, l'Auteur s'est étudié en général à mettre dans ces petits Poëmes une clarté proportionnée à l'intelligence du plus grand nombre, & surtout de la piété & de l'onction. Il s'est contenté, à l'égard de plusieurs Hymnes des anciens Breviaires, d'en corriger la barbarie ; & il est aisé de distinguer les Hymnes qui sont de lui, & entiérement neufs, d'avec ceux qu'il n'a fait que réformer ; il a joint à ce Recüeil plusieurs piéces du même genre, qu'il a composez en differens tems, & qui n'ont pû avoir place dans le nouveau Breviaire. Ce Recüeil se trouve chez les Libraires qui débitent les *Usages* de l'Eglise de Paris. Recüeil des Hymnes de M. Coffin.

Je vous entretiendrai au premier jour du nouveau Poëme latin du Pere Marsi Jesuite sur la *Peinture*, de l'*E-*

pître de M. Greſſet *à ſa Muſe*, & de l'*Epître aux Dieux Pénates*. J'ai auſſi à vous entretenir de la continuation de l'*Hiſtoire des Empires* de M. l'Abbé Guyon, & des *Généalogies Hiſtoriques* de M. * *, Ouvrage *in*-4°. & très-important. L'obligation de lire tant de Livres de différente ſorte, accable mon eſprit, & ſurcharge ma mémoire. C'eſt la croix de tous ceux qui entreprennent de rendre un compte périodique de tous les Ouvrages nouveaux. *Quiſque ſuos patimur manes.*

Je ſuis, &c.

Ce 16 Juin 1736.

Fautes à corriger dans la Lettre LXV.

Pag. 105. lig. 14. dans les playes, *ajoutez* de poitrine; P. 119. lig. 24. l'inflammation, *ajoutez* extérieure.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXVIII.

VOus ſçavez, Monſieur, que le génie des expériences qui a manqué aux Anciens, & que depuis Deſcartes les Modernes ont ſi heureuſement cultivé, a extrêmement enrichi la Phyſique, ſûre d'acquerir de nouvelles richeſſes, tant que ce génie obſervateur ſera exercé. On eſt aujourd'hui dégoûté de la plûpart des ſyſtêmes de Philoſophie; on les regarde comme des Romans, qui bornent l'eſprit, & lui dérobent la variété infinie de la nature, objet de nos plus vives recherches. Le tems de bâtir un ſyſtême général de l'univers n'eſt pas encore arrivé, & ſuivant toutes les apparences il n'arrivera pas ſi-tôt. Quelle

Recüeil de differens Traités de Phyſique.

reſſource à l'eſprit humain pour exécuter un jour ce deſſein ? c'eſt d'amaſſer des faits bien averés, & de les méditer. » Il faut, dit M. de Fontenelle, * que la Phyſique ſyſtématique attende à élever des édifices, » que la Phyſique experimentale ſoit » en état de lui fournir des matériaux.« Frappé des mêmes vûës, M. Deſlandes a écrit divers ** traités de Phyſique, qu'il a ornez d'un Diſcours ſur la meilleure maniere de faire les expériences, & dont je me ſuis propoſé de vous entretenir.

Une Harangue latine prononcée dans l'Académie d'Utrecht il y a ſix ans, a fourni le deſſein de ce Diſcours ; mais M. Deſlandes l'a orné d'exemples & d'obſervations, qui à mon avis ſont préférables aux préceptes du Philoſophe Hollandois. Car qui ignore que pour faire des expériences avec ſuccès, il faut que les organes ſoient bien diſpoſés, que la raiſon affranchie des préjugés guide

* Préface des Eloges par M. de Fontenelle.

** Recüeil de différens Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, par M. Deſlandes, Commiſſaire & Controlleur de la Marine. Paris chez Ganeau. 1736. *in*-12.

ſes ſens, que les inſtrumens ayent été faits par un habile Maître, qu'on les employe à propos, & avec les précautions néceſſaires, que les expériences, ſouvent répétées, ſoient enſuite appliquées *aux trois regnes, qui ſont le végétal, le mineral & l'animal*; qu'on étudie la ſtructure organique des corps, & qu'enfin on ait quelque teinture des Mathématiques? Il me ſemble qu'on ne feroit pas beaucoup de cas de ces maximes triviales, ſi M. Deſlandes n'y avoit joint des remarques critiques, diverſes obſervations & quelques problemes Phyſico-Mathématiques. Un Cartéſien, auſſi zelé que M. le Gendre de S. Aubin, ne lui pardonnera pas de s'être déclaré pour le vuide & pour l'attraction Newtonienne, que cet Auteur mépriſe avec raiſon, autant que les qualités occultes du Peripathétiſme. Cependant mettra-t'on pour cela M. Deſlandes au nombre de ces beaux eſprits, qui pour ſe donner du relief, adoptent faſtueuſement des opinions ténébreuſes? Il tire de ſon propre fond des raiſons pour juſtifier ce qu'il avance. C'eſt aux Philoſophes de les apprécier.

Le neuf & l'utile ſortis du Cabinet de

l'Auteur, brillent dans ſes divers traités, remplis de détails curieux & intereſſans. On trouve d'abord des obſervations *nouvelles* & Phyſiques, ſur la maniere de conſerver les grains. L'Auteur les a tellement diſpoſées, qu'elles peuvent faciliter l'établiſſement des Greniers publics, projet conçu par Loüis le débonnaire & par d'autres Princes & Miniſtres. La qualité des grains a mérité l'attention de l'Auteur; il donne la préférence à ceux qui ſont nés dans les Pays plus échauffés & plus fertiliſés par le ſoleil : les grains, qui naiſſent dans les Provinces froides, ſe moiſiſſent, ſe corrompent, & ſont ſujets à être dévorés par divers inſectes. L'expérience garantit cette déciſion. Ainſi il ne faudroit mettre dans les Greniers publics que les bleds des Provinces méridionales, & même préférer ceux qu'on pourroit tirer d'Afrique, par un commerce réglé dont le Roi ſeroit le maître. Il en trace le projet pour le rendre utile & commode. Les particuliers ne doivent faire aucun amas de grains dans les années pluvieuſes, parce qu'ils ſe gâtent alors facilement.

Après avoir indiqué le choix des

grains, M. Deſlandes s'étend ſur la conſtruction des greniers. Il voudroit qu'à l'exemple des Anciens, encore ſuivi dans l'Afrique & dans quelques-unes de nos Citadelles, on creuſât des ſouterrains dans le roc, qui ſeroient impénétrables à l'air & à l'eau. Des bleds ſe conſervent pendant un grand nombre d'années dans ces ſortes de greniers, dignes de la magnificence d'un Prince. L'Auteur entre enſuite dans des détails, pour rendre ſecs & préſerver des inſectes les greniers ordinaires; il recommande de ſéparer les bleds de differentes recoltes, & pour cela il conſeille de les mettre en differens coffres de bois de chene, couverts en dedans de feüilles de fer blanc; mais ces maſſes énormes ne chargeroient-elles pas trop les planchers? D'ailleurs quelle quantité n'en faudroit-il pas dans les greniers publics. Il examine la maniere uſitée en quelques Pays, de conſerver les grains, & conſeille, à l'exemple des Allemands, de ſerrer les gerbes entieres.

Les inſectes qui rongent les blés ſont curieuſement décrits: les plus communs ſont les chenilles d'une couleur

obſcure ; c'eſt la plus petite eſpece qu'on connoiſſe : elles ont pourtant quatorze pieds, & quelques-unes ſeize. A un certain âge elles ſe renferment au milieu des grains de blé collés enſemble, filent une eſpece de ſoye, & forment des coques, d'où ſortent des papillons à quatre ailes, qui produiſent un grand nombre d'œufs bientôt éclos. Les ſeconds inſectes, qui ſont du genre des Scarabées, font un bruit ſourd & déſagréable. Ils marchent avec tant de vîteſſe, qu'ils ſemblent voler. Certains Naturaliſtes leur ont donné trois bouches ; mais ils n'en ont qu'une très-grande, hériſſée de dents. Ils percent les bois les plus épais, ſe creuſent des nids dans les murs, & rongent le blé : mais celui qui eſt vieux ou né dans les Pays chauds, reſiſte à leurs efforts, à cauſe de la dureté de la peau extérieure. C'eſt pour ſe garantir de leurs ravages que M. Deſlandes a inventé les grands coffres de chene, revêtus en dedans de fer blanc ou de plomb coulé. » Ce qu'il y a de plus » remarquable, dit-il, ce ſont les » peines que ſe donne la femelle avant » que de pondre. Elle choiſit pluſieurs » grains de blé, les plus gros & les

» plus ſucculens : elle les creuſe un » peu, pour en faire une eſpece de ber- » ceau, & elle dépoſe dans chacun un » œuf. L'animal qui en ſort, trouve » d'abord une nourriture convenable, » & qu'il ne pourroit point s'apprêter » lui-même. Jamais deux œufs ne ſe » rencontrent dans le même grain : & » la raiſon, ce me ſemble, c'eſt que » deux animaux ne pourroient point » y ſubſiſter ni vivre. La prévoyance » de la mere ſupplée à leurs ſoins. « Enfin la troiſiéme eſpece d'inſectes, remarquée par l'Auteur, eſt un vers très-mobile, qu'il décrit exactement, & qui meurt dans l'eſpace de deux mois, en ſe fendant dans toute ſa longueur. Dès que la premiere enveloppe eſt flétrie, il en ſort un moucheron à aîles argentées. Ces moucherons s'accouplent en volant, & produiſent de nouveaux vers.

Pour détruire les inſectes metamorphoſés en papillons & en moucherons, il conſeille d'enduire de chaux les murs du Grenier, qu'on grattera avec des broſſes, & de faire brûler tous les mois des mêches ſouffrées : rien n'eſt plus mortel à ces inſectes que le ſoufre. M. Deſlandes obſerve enſuite tou-

tes les démarches de la Nature pour faire croître & mûrir un grain de blé confié à la terre ; il fait enſuite la diſſection & l'anatomie du grain parvenu à ſa maturité. Les Phyſiciens trouveront beaucoup de ſagacité dans ces utiles obſervations.

Les inſectes, qui naiſſent dans la farine, n'ont pas échapé à ſes recherches; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que leur couleur eſt ſemblable à la farine humide, où ils ont pris naiſſance : En Angleterre, où la farine eſt blanche, ils ſont blancs : En France où elle eſt plus brune, ils imitent la même couleur. » C'eſt ainſi que les Chenilles » ſont vertes ou d'un vert plus ou » moins foncé, ſuivant les arbres & les » plantes qui leur ſervent de nourri» ture & de logement. Il ſemble qu'un » inſtinct particulier leur enſeigne » qu'elles y ſeront plus en ſureté, » qu'on aura plus de peine à les ſur» prendre, & pour ainſi dire à les de» maſquer. » Ce traité finit par des obſervations ſur la farine de divers païs.

Dans la Lettre ſur la végétation des Plantes, on trouve diverſes manieres de faire heureuſement germer le blé, le

ſeigle, les legumes, & les graines des fleurs. Mais c'eſt dans le Livre même qu'il faut apprendre ces découvertes.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce Recüeil, eſt la Lettre ſur la pêche des Saumons, que M. Deſlandes a conſiderée avec ſoin à Chateaulin, petite Ville ainſi nommée d'Alain II. Duc de Brétagne. Ces poiſſons naiſſent dans les rivieres, deſcendent enſuite à la Mer, & retournent chaque année dans les mêmes Rivieres, juſqu'à ce qu'ils meurent ou qu'ils ſoient pris. Entrés dans une riviere ils la remontent conſtamment, quelquefois à plus de cent lieues de ſon embouchure; de ſorte que dans des Villes très-éloignées de la Mer, on a le plaiſir de prendre un poiſſon, qui ne ſe prend gueres en pleine Mer. Quoique la riviere de Chateaulin ſe décharge dans la rade de Breſt, cependant je ne ſache point, dit M. Deſlandes, que dans cette rade on ait jamais pris de Saumons. Ils ne viennent jamais que par groſſes troupes & comme en armée; ce qui leur eſt commun avec les Harengs, les Maqueraux, les Thons, les Sardines, &c. Mais au lieu que de petits vers, des plantes marines, ou la peur, donnent lieu

à ces poiſſons de s'attroupér, les Saumons ſont déterminés *à marcher en compagnie par le plus vif & le plus noble de tous les inſtincts*, c'eſt-à-dire, par l'amour de la propagation. » Quand » les Saumons entrent dans une rivie» re, les femelles vont toujours de» vant, & les mâles ſuivent avec dif» ferentes vîteſſes. Il y a apparence » que les plus galants ſont avec raiſon » les plus preſſez. Et quand le tems ar» rive que les femelles jettent leurs » œufs, alors les mâles les fécondent » à l'envi les uns des autres. » Les Saumons ne frequentent pas toutes les rivieres. Il y en a deux dans la rade de Breſt; & on ne les pêche pourtant que dans une ſeule, où ils trouvent une nourriture convenable. Pendant le tems de cette pêche, l'eau n'eſt jamais ni trouble ni épaiſſie; ils ne jettent point de matiere huileuſe, comme font certains poiſſons de Mer. Quand les Saumons veulent remonter une riviere, ils cherchent le fond où le courant eſt le moins fort, & lorſqu'ils deſcendent, ils choiſiſſent la ſurface ou le courant eſt le plus fort, pour n'avoir qu'à ſe laiſſer aller. Le plus habile Phyſicien pourroit-il rien imaginer de mieux?

La maniere dont ſe fait enſuite la pêche à Chateaulin, eſt extrêmement détaillée par M. Deſlandes, qui examine tout en Philoſophe curieux. Mais il ſeme des remarques quelquefois étrangeres au ſujet.

Outre le ſaumon ordinaire décrit par tous les Naturaliſtes, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & à qui M. Deſlandes donne le nom de ſaumon coureur. Il eſt plus long, plus mince, & plus ſouple que le ſaumon ordinaire; ſa queüe eſt très-large & très-flexible: la chair en eſt glaireuſe & mauvaiſe.

La pêche des Saumons commence au mois d'Octobre, & continue avec ſuccès juſqu'à la fin d'Avril. » En Mai » les femelles jettent leurs œufs, qui » ſont en même tems fécondés par la » ſemence des mâles attachés à leur » ſuite. Auſſi commence-t'on à voir la » ſurface de la Riviere ſe couvrir de » petits Saumons, qui ne demandent » que la mer, & vont ſe rendre dans » leur patrie commune. « Alors la pêche diminue, & finit tout-à-fait en Juillet, où les chanvres qu'on fait roüir dans les eaux courantes, font fuir les Saumons.

Un Saumon cuit tout entier devient rouge ; l'Auteur prétend que cette couleur lui eſt communiquée par un petit corps rouge ſemblable à une grappe de groſeille, qui eſt dans l'eſtomac, & *qui cedant à la main*, ſe diſſout facilement. Quand les parties du Saumon ſont coupées, alors cette transfuſion ne ſçauroit ſe faire.

Pour prouver ce qu'il a le premier avancé, que les Saumons reviennent tous les ans dans la même Riviere où ils ſont nés, il nous apprend qu'il s'eſt aſſuré de ce fait, en attachant un petit cercle de cuivre vers la queüe à une douzaine de Saumons, dont onze ont été repris en differentes années. L'idée de cette expérience lui vint de la coutume des Princes d'Aſie, amateurs paſſionnés de la pêche, qui font mettre de petites chaînes d'or ou d'argent à des poiſſons extraordinaires, pour voir s'ils viendront encore ſe prendre à leurs filets. On prétend que des poiſſons ainſi marqués ont fait découvrir la communication de la Mer Caſpienne avec la Mer noire. Au reſte je ne ſçai ſi les Naturaliſtes conviendront avec M. Deſlandes que le *Xiphia*, l'*Empereur* & le *Peſce Spada* ne ſont qu'un

seul & même poisson. Comme l'Auteur a parlé dans cette Lettre des chanvres, dont on fait un commerce considérable en Bretagne, il a cru devoir faire des observations sur cette plante.

La Lettre sur les Oiseaux de Mer, & sur les Huitres, contient quelques remarques dignes de l'attention des Physiciens. Plus les années sont pluvieuses, plus il y a d'oiseaux de Mer; l'humidité sert à faire éclore les œufs. Au contraire, lorsqu'il pleut beaucoup, les œufs des oiseaux de terre *coulent & périssent tous.* Ce dernier fait est-il bien certain? Il y a des oiseaux marins, qui sur le point de pondre, becquetent les poissons renfermés dans des coquillages, & mettent leurs œufs à la place, qui y restent collés par quelque liqueur visqueuse, jusqu'à ce que l'oiseau s'échape de la coque, & vole de ses propres aîles. Le peuple en a pris occasion de dire que certains coquillages se métamorphosoient en oiseaux de mer. Ce fait curieux ne sçauroit être révoqué en doute, puisque M. Desfandes nous assure avoir vû dans des coquillages de moules & de cames, des embrions d'oiseaux, dont le bec

& le corps étoient à demi formés. Il conjecture que tels étoient les nids des Alcyons si célébres dans l'Antiquité. Mais en même tems il regarde comme fabuleux ces oiseaux décrits par l'Auteur de la Relation de Groenland, qui ressemblent par le bec aux perroquets, & par les pieds aux canards, dont le chant est très-doux & très-mélodieux. » Comme la nature, dit-il, ne fait » rien à perte, & qu'en prodiguant » ses faveurs, elle est bien aise qu'on » les distingue, qu'on y soit sensible, » je doute de la beauté du chant des » oiseaux de mer. En effet à quoi ser- » viroit-il ? A réveiller le goût des » Lappons & des Groelandois, à flat- » ter leurs oreilles? Elles n'en sont pas » assurément dignes, & la nature a pû » les contenter à moins de frais. « Un ancien Philosophe Grec en faisant le même raisonnement, auroit conclu que dans la Gaule, par exemple, plongée dans la barbarie, il n'y avoit point de rossignol. Que penseroit-on d'une semblable induction ?

M. Deslandes attribue la propagation des huitres à certains vers rougeâtres, dont elles sont remplies dans la saison où leur fécondité se déclare. Il

s'apuye sur une expérience : il mit dans un réservoir des huitres avec ces vers : elles laisserent une nombreuse postérité. Il fit ensuite retirer ces vers de quelques autres huitres, qu'il mit dans un réservoir different, mais elles furent steriles. Je doute que cette unique expérience établisse parmi les Physiciens la puissance de ces vers, à qui M. Deslandes donne le nom d'*accoucheurs*.

Les divers écrits publiés il n'y a pas long-tems, sur les vers qui rongent les bois des vaisseaux, me dispensent de vous parler des observations de M. Deslandes sur la même matiere. Ces vers ont été apportés de l'Amérique en France, depuis un demi siécle. L'Auteur a marqué avec soin leurs ravages, & les differens moyens dont on s'est servi pour les arrêter.

Quoique M. Deslandes promette au commencement d'une Lettre, d'expliquer une Antiquité Gauloise, qui represente, selon lui, une jeune fille de qualité, on n'y trouve que l'explication de son habillement & de sa parure. Mais cet écrit sert à faire connoître que l'Auteur n'est pas moins érudit que Physicien habile. Cette statue,

dont on trouve ici le deſſein, fut trouvée en Bretagne il y a vingt ans, & le peuple ſuperſtitieux lui donna le nom de S. Pyric, qu'une fauſſe tradition aſſure avoir été Evêque de Leon. Un ſçivant Eccléſiaſtique enleva ſecretement cette ſtatue antique, & en fit préſent à M. Deſlandes. Dans ſes obſervations ſur l'eau de la mer, auſquelles a donné lieu un paſſage de Pline, on voit l'impoſſibilité d'ôter à cette eau ſon amertume. Il prouve enſuite contre Ariſtote, par des expériences, que le reflux n'eſt pas mortel aux malades, & qu'il en meurt autant, & quelquefois davantage, durant le flux de la mer.

Eclairciſſemens Littéraires ſur un projet de Bibliothéque Alphabétique, &c. Seconde Lettre.

Après tant d'écrits qui ont paru à l'occaſion de la Bibliothéque Alphabétique, que cinq Docteurs de Sorbonne ſe propoſent de donner au Public, il y avoit lieu de croire que la diſpute élevée entre ces ſçavans Ecrivains & D. Jacque Martin Bénédictin, ſeroit enfin aſſoupie. Voici pourtant de nouveaux éclaiciſſemens littéraires donnés par un Anonyme, intereſſé à décrier le projet & l'érudition des cinq Docteurs. Les premiers éclairciſſemens

lui ont ſans doute paru inſuffiſans ; &. il a cru que pour les foudroyer, il falloit dans une brochure de 81 pag. *in*-4°. tourner en ridicule le déſaveu du projet latin publié par M. Salmon, & examiner à fond en quel tems Eugypius a fleuri, & a compoſé la vie de S. Severin, & ſes extraits des Oeuvres de S. Auguſtin. Les plaiſanteries du docte Anonyme paroîtront fines & délicates à des gens toujours enſevelis dans une ſçavante pouſſiere ; mais je crains bien qu'elles ne ſoient jugées froides & inutiles par certains eſprits, qui ne trouveront aucun inconvénient dans le déſaveu du projet d'un Ouvrage, lorſqu'on en a formé un autre plus utile & d'un meilleur goût. L'érudition prodiguée dans cet écrit plaira ſûrement aux perſonnes curieuſes de nombreuſes citations, lorſqu'il ne s'agit que d'éclaircir les plus petites difficultés : mais quoiqu'elle ne ſoit point contraire au but de l'Ecrivain, elle ne ſera peut-être pas entierement goûtée par des eſprits difficiles, qui aiment le choix & la préciſion. Le docte Anonyme a inſéré à la fin de ſa piéce un Diſcours latin de S. Fulgence ſur la Charité, qui avoit déja

été en partie imprimé. Les Sçavans lui doivent de la reconnoissance, pour avoir publié en entier cet ancien monument.

Recüeil des Ouvrages de Meursius.

Tandis que nous sommes inondés de Romans & d'autres Livres frivoles, les presses d'Italie sont occupées à réimprimer un grand nombre d'Ouvrages sçavans. Ne seroit-ce point pour cela qu'un Italien a conçu le dessein de cet Ouvrage injurieux à notre Nation, dont je vous ai parlé? *Le prétexte seroit déraisonnable. Mais en attendant la publication de cet Ouvrage, je vais vous rendre compte d'une édition des Ouvrages de Meursius qu'on fait actuellement à Florence, chez Tartini & Franchi Libraires. Le projet qu'ils ont imprimé annonce l'édition la plus curieuse. M. l'Ami, Professeur en Histoire Ecclésiastique dans l'Université de Florence, a pour cela rassemblé avec soin les ouvrages anecdotes de cet Auteur, si versé dans les Antiquités Grecques & Romaines; Lettres, Mémoires, enfin tout ce qui peut servir à illustrer ses Ecrits, & à faire connoître sa personne. On y trouvera la vie de Meursius, de sçavantes Pré-

* Lettre LXII.

faces, des Scholies perpétuelles, des notes critiques, & diverſes Tables. Elle ſera encore ornée de pluſieurs monùmens de la vénérable Antiquité, déja publiés par des Sçavans, ou gravés ici pour la premiere fois; ſtatuës, pierres précieuſes, médailles, édifices, cartes géographiques, plans de Villes, &c.

Voici l'ordre de ce curieux recüeil, qui ſera partagé en pluſieurs volumes *in-folio*. Les Ouvrages entiers compoſés par Meurſius tiendront le premier rang; enſuite viendront ceux qu'il a commentés, traduits, illuſtrés, ou critiqués; & enfin les *miſcellanées*. Parmi les Ouvrages de la ſeconde claſſe, on imprimera d'abord les Ecrivains Sacrés & Eccléſiaſtiques, & enſuite les Grecs & les Latins. Mais comme Meurſius n'a fourni que des Scholies & des Remarques ſur ces Auteurs, qui avoient déja été imprimés, on réimprimera ces notes ſans le texte de ces Ecrivains, qui ſont entre les mains de tous les Sçavans. Cependant on aura ſoin d'imprimer les Ouvrages courts ou rares. Comme pluſieurs érudits ont fait des notes ſur les écrits de Meurſius, on a eu ſoin de les re-

cüeillir, avec diverſes additions de cet Auteur Hollandois. On a encore pris ſoin de donner la traduction des textes Grecs difficiles, que Meurſius n'a pas traduits ; & quand il s'eſt ſervi de traductions peu exactes, on n'a pas manqué de les rectifier. Enfin on a ajouté des ſupplémens à divers Opuſcules, qui ont paru imparfaits. Les Libraires promettent de faire cette édition en beau papier & en beau caractere.

Le premier volume eſt achevé, & le ſecond fort avancé ; ils propoſent des avantages à ceux qui voudront d'avance en retenir des exemplaires, & promettent d'achever avec diligence l'édition entiere. Cependant comme ils n'ont pû encore recouvrer tous les Ouvrages imprimés de Meurſius ; ils prient les Sçavans & les amateurs de l'utilité publique, de leur indiquer ceux qui ne ſe trouvent pas dans le Catalogue imprimé à la fin de leur *Projet*, afin qu'ils puiſſent les acheter & rendre leur édition complète. Ils les ſollicitent encore de leur faire connoître les autres Ouvrages anecdotes de Meurſius, & les Notes des Sçavans échapées aux recherches de l'Editeur.

Le Catalogue eſt diviſé en trois parties ; la premiere contient les Ouvrages déja raſſemblés ; dans la ſeconde on trouve la liſte de quelques-uns, imprimés, mais qu'on n'a pû encore trouver. Enfin la troiſiéme renferme les Ouvrages anecdotes, dont l'Editeur a une notice, mais qu'il lui a été impoſſible de recouvrer. Le Pere Niceron dans le douziéme volume de ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres*, a donné la vie de Meurſius, & un Catalogue de ſes Ouvrages. Du genre de ceux dont les Libraires de Florence font l'énumération dans la premiere & ſeconde partie de leur Catalogue, le Pere Niceron en cite deux qui leur ont été inconnus ; ſçavoir, des Remarques critiques ſur Plaute, & ſur l'Hiſtoire Grecque de Pallade. Mais le Pere Niceron ne parle d'aucun des Ouvrages anecdotes dont les Libraires de Florence donnent la liſte ; ce qui donne lieu de croire qu'ils n'ont point été imprimés. Il n'eſt pas poſſible qu'ils euſſent échapé à la connoiſſance d'un Ecrivain ſi verſé dans l'Hiſtoire Littéraire. Il paroîtra peut-être ſurprenant qu'on ait

commencé l'édition des Oeuvres de Meursius, avant que d'avoir rassemblé tout ce qu'il a écrit.

Remede pour l'Apoplexie.

Les sçavans Auteurs du Journal de Trevoux, & du Mercure, & M. P. dans sa feüille Periodique, n'aïant pas dédaigné de faire mention du remede du Sieur Arnoult pour l'apoplexie, j'ai été prié d'en parler aussi : mais qu'en puis-je dire ? mon suffrage peut-il être de quelque poids ? Les Medecins, les Chirurgiens, les Apoticaires, disent que le petit sac que distribuë le Sieur Arnoult, n'est rempli que de sel marin, avec quelques préparation. Mais est-il croyable qu'un honnête homme voulût ainsi duper le Public ? J'ai vû les copies de quelques Lettres de Londres & d'Anvers, ou l'on donne de grands éloges à ce Topique, & où l'on en raporte des effets merveilleux. Il est vrai que ces Lettres ne peuvent absolument faire foy, & que des certificats en forme de plusieurs grands Medecins auroient bien plus d'autorité. La difficulté est de les obtenir. Mais si le remede étoit tout-à-fait impuissant, comme on le prétend, qui se seroit

jamais aviſé de préconiſer ainſi de la pure Charlatanerie ? On dit d'ailleurs, dans un petit écrit qu'on m'a remis, que le remede eſt éprouvé depuis 35 ans. On y ajoute que les differentes experiences, faites ſous les yeux de gens de la premiere Condition, & de Magiſtrats très-reſpectables, ont excité pluſieurs perſonnes à le contrefaire : mais que le ſieur Arnoult Droguiſte, demeurant à Paris ruë des cinq Diamans, avertit le Public, qu'il n'a jamais commis ni pû commettre perſonne pour la diſtribution de ſon admirable ſpecifique ; enſorte que ceux qui l'acheteront ailleurs que chez lui, & qui ne laiſſeront pas de tomber en apoplexie, n'auront aucun lieu de médire ou de lui ou de ſon remede irréprochable. Ce qu'il y a de certain & d'avantageux, & ce qui ferme la bouche aux incredules & aux médiſans, eſt que ſi ce petit ſac que l'on pend à ſon cou, ne fait aucun bien, il ne peut au moins faire aucun mal. D'ailleurs le Sieur Arnoult ne vend le petit ſac que 12 livres, & ſa généroſité le donne gratis à ſes amis & aux pauvres. Je voudrois qu'il me fût permis de raporter

ici le morceau éloquent de l'Auteur du *Pour & Contre* sur l'Apoplexie ; j'en conclurois comme lui, qu'on ne peut prendre trop de précautions contre un mal si redoutable, dont on est d'autant plus menacé, qu'on joüit d'une santé plus brillante. Ceux qui le craignent (eh qui ne le doit pas craindre à un certain âge !) se font seigner & purger de tems en tems. On voit assez clairement le rapport du moyen à la fin. Le préservatif du Sieur Arnoult n'a pas le même avantage ; & l'esprit humain ne comprend pas comment un très-petit sac pendu au cou peut empêcher un engorgement dans le principe des nerfs. Mais le remede, selon lui, est éprouvé ; or si une expérience invariable & autentique en atteste les incroyables effets, qu'importe qu'on le comprenne, ou qu'on ne le comprenne pas ? Il ne s'agit donc que de constater la vérité des faits qu'on peut alleguer ; ce qui dans la Morale seroit peut-être aussi difficile, que l'explication de la prétenduë vertu du remede le seroit dans la Physique.

Je suis, &c.

Ce 23 Juin 1736.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXIX.

VOus ſçavez, Monſieur, combien le College des Jeſuites de Paris a produit dans le ſiécle paſſé d'excellens Poëtes Latins ; un Rapin, un la Ruë, un Commire, un Fraguier.* Quels Ecrivains ! Dans ce ſiécle-ci il ne nous en a donné qu'un ſeul, dont les Poëſies élégantes, mais froides, brillent moins par l'imagination, que par une délicate & pure latinité. Il ſemble (qu'il me ſoit permis de le dire) que depuis un certain nombre d'années, les beaux eſprits Jeſuites ſe ſoient ennuyés de regner triſtement

Poëme Latin ſur la Peinture.

* La plûpart des Poëſies Latines de feu M. l'Abbé Fraguier ont été compoſées au College des Jeſuites de Paris.

ſur le Parnaſſe Latin ; que dédaignant le rang diſtingué qu'ils y occupoient, ils ayent abandonné cette partie de la double colline, & lui ayent préféré le Parnaſſe François, où ils ont un peu moins brillé. Cependant quelques-uns cüeillent encore de tems en tems des lauriers ſur l'ancien Théatre de leur gloire.

Je ne vous parlerai point ici du P. Vanière, Auteur du *Prædium ruſticum*, Poëme accompli, préférable peut-être aux *Jardins* du P. Rapin, & comparable aux *Georgiques* : Le College de Toulouſe revendique cet excellent Poëte. Mais le Poëme de la *Tragédie*, dont je vous ai entretenu l'année derniere, & celui de la *Peinture*, qui vient de paroître, font tant d'honneur au Pere Marſy, jeune Jeſuite, Profeſſeur au College de Loüis le Grand, que je ne crains point de dire, qu'il ſemble vouloir reprendre un ſceptre abandonné, & aſpirer au titre de Prince moderne de la Poëſie Latine. Les endroits de ſon nouvel Ouvrage, dont je vais orner cette Lettre, vous feront juger, ainſi qu'à tous les connoiſſeurs, que je ne le flatte point par cet éloge. Du reſte, vous connoiſſez la vivacité de mon goût pour les vers Latins, dont

je me ſuis fait aſſez long-tems un délicieux amuſement. Auprès des vers de cette Langue, les vers François ne ſont à mon gré (oſerai-je le dire?) que des colifichets barbares : nos ennuyeuſes rimes ont cependant preſqu'entierement étouffé parmi nous le goût de la Poëſie Latine, ſi flatteuſe pour l'oreille, par ſa meſure & par ſa cadence, & ſi agréable à l'imagination, peignant les objets bien autrement que ne peut faire notre langage vulgaire. Non que la verſification Françoiſe n'ait ſes graces & ſes charmes; mais il faut avoüer qu'elle n'approche pas de la verſification des anciens Romains, non plus que de celle des Grecs, qui lui a ſervi de modéle : les agrémens de la nôtre ſentent toujours leur origine, c'eſt-à-dire, la barbarie & l'ignorance.

Le P. Marſy dédie ſon Poëme à M. de Nicolaï, Premier Préſident de la Chambre des Comptes de Paris, & il peint ainſi ce grand Magiſtrat au commencement de ſon Ouvrage.

Fors erit ut Pictor de vate effectus, & artem
Ipſe meam tractans, tua pingere ſcilicet ora
Suſcipiam, & latos auguſta frontis honores,
Mite coruſcantes vultus, placidâque verendos
Majeſtate oculos, & labra fluentia dulci
Eloquio, & Martis geſturas fulmina palmas,
Æmula ni Libram Themis impoſuiſſet avitam.

Le Poëte veut d'abord que le Peintre choisisse le genre pour lequel il se sent plus de disposition ; ou l'Histoire, ou le Païsage, ou le Portrait, ou la Miniature, ou le Grotesque. En exprimant ici avec art tous ces genres si différens, il se montre lui-même Peintre universel.

Historia largos alter devectus ad amnes,
Confertas acies, pugnataque pingere gaudet
Pralia, combustas flammis populantibus arces,
Pallentesque nurus, pueros ante ora parentum
Dulcem exhalantes crudeli funere vitam.

Voila pour l'Histoire ; voici pour le Païsage,

Pingit oves alius, fata lata, virentia musco
Gramina, pendentes summâ de rupe capellas,
Saltantes Dryadas, redeuntem ex urbe Neæram,
Et vacuam lato referentem vertice testam.

Il exprime ensuite l'art de peindre en Portrait :

Ast alius veros ad vivum effingere vultus
Arte Promethaâ novit, natisque parentes
Et patribus geminat natos, sponsaque gementi
Ultima spirantem sistit post fata maritum,
Et fictâ veros solatur imagine luctus.

Il falloit un pinceau très-délicat pour peindre avec une espece d'analogie le genre, appellé Miniature :

Parva sequutus
Alter ; & exiles punctim attenuando figuras ,
Contrahit angustis rerum simulachra tabellis ,
Quas cretâ aspergit leviter , minioque perungit ,
Claudit & in parvâ mundi compendia telâ.

L'Auteur me permettra de remarquer ici une petite faute. La miniature ne se travaille point sur de la *toile* , mais sur de l'ivoire , ou sur du vélin : il seroit aisé de corriger cette erreur , en substituant ce vers :

Claudit & in lævi mundi compendia pelle.

Voici ce qui regarde le grotesque, ou le genre de Calot.

Ille Calotana re'erens deliria dextrâ
Personis tabulas amat exhilarare jocosis.
Nunc inducit anum , rigidis cui plurima sulcis
Ruga cavat frontem , gibboso lignea dorso
Capsa sedet , geminum poples sinuatur in arcum.
Ora tamen rictus distendit ludicra mordax ,
Risoresque suos prior irridere videtur.
Nunc famosa refert sylvestris tecta popina.
Rustica porrigitur nudo super assere cana :
Insidet ille cado , tripodem premit ille salignum ;
Imminet hic mensæ , cubitis defixus acutis ;
Hic bibit , ille canit ; cum Phyllide saltat Iolas ,
Cumque suâ Lycidas Nisâ , dum raucus utrisque
Dividit indocti Corydon modulamina plectri.

Le *raucus Corydon* & le *plectrum indoctum* n'ont jamais pû être representés par

Calot; ce qui fait voir que le Poëte est plus Peintre dans un sens que le Peintre même. Je n'entrerai point ici dans le détail de tous les préceptes que l'Auteur donne, par rapport au bon goût de la peinture & au choix des sujets. Il conseille de peindre toujours la belle Nature, & de l'exprimer avec grace & avec vérité.

Naturam pinxisse parum est, nisi picta venustè
Rideat, & latos ostendat splendida vultus.
Si flores pingis, &c.

Il demande dans un Tableau un beau clair, de la netteté & de l'expression.

Lucida sit tabula facies, & lumine primo
Se prodat pictura loquens, &c.

Il veut que le Tableau ait une unité d'action, comme un Ouvrage dramatique; il en bannit le mélange monstrueux du faux & du vrai, du sérieux & du comique, du sacré & du profane; & à cette occasion il peint avec des traits fidéles & dignes de lui le fameux tableau de Michel-Ange sur le Jugement dernier, où il y a plus de beautés & d'extravagances que dans les Poëmes de Milton & du Camoëns.

Hinc adeo Italici culpata audacia quondam

Artificis, pingens qui mundi extrema ruentis
Funera, & ultrices venturi judicis iras,
Larvarum omnigenas ſpecies, & ludicra miris
Induxit portenta modis, ſtygiaſque ſorores,
Inſernumque ſenem conto ſimulachra cientem,
Et vada caruleis ſulcantem livida remis.
Obſcœnas etiam effigies, & ludicra paſſim
Objectare oculis monſtra indignantibus auſus.
Horruit aſpectu Pietas, veſtigia torſit
Religio, ingenuus deflexit lumina Candor,
Et Pudor averſos texit velamine vultus.

L'Auteur ne repreſente pas moins heureuſement le Démoniaque du Tableau de la Transfiguration par Raphaël.

Sic Raphael, juvenem, &c.

Il parle enſuite des proportions, des draperies, des convenances par rapport aux habillemens; du choix & du mélange des couleurs, de leur aſſortiment, de leurs nuances, du ménagement des lumieres & des ombres, de la fuite des objets. Par rapport aux tons des couleurs, il s'exprime ainſi avec beaucoup d'eſprit.

Pigmenta in tabulis quamquam variare jubemus,
Concordes tamen uſque tonos decet eſſe colorum;
Haud ſecus oppoſitas ſociat quàm Muſica voces,
Abſimileſque ſonos diſcordi fœdere jungit.
Fallor? an è variis moduliſque toniſque colorum
Poſſe aliquem fieri, gens ingenioſa, Poëta.

Concentum asserimus; mutum simul atque sonorum;
Organicum, licet absque tubis, sine voce canorum;
Unde oculis blandus veniat mirantibus error,
Et rapiat nostros ocularia musica sensus.

Ne semble-t'il pas que l'Auteur ait eu devant les yeux le *Clavessin oculaire* du P. C. annoncé & promis depuis si longtems? Il n'oublie pas les graces & l'air naturel que le Peintre doit donner à tout ce qu'il crée sous son pinceau.

Artis erit summum, nihil artis inesse videri.

Il recommande surtout la force, la vivacité, le feu:

Sume facem, rape sidereis è sedibus ignes,
Atque affla rudibus celestia semina formis;
Singula vitali spirent animata calore.
Gestus ubique micet vivax, vultusque loquaces
Spiritus intus alat, vocemque animamque ministret.
Cernis ut expertes vocalis munere, lingua,
Testentur sensus varios, interprete gestu;
Vocis ut officium nunc dextra vicaria praestet,
Nunc oculus sine voce loquax; mens integra nutu
Pingitur arguto, digitisque sagacibus exit.

Le Poëte donne ensuite une description élegante de quelques chefs-d'œuvres des grands Peintres d'Italie, surtout du Tableau de la chute des Géans, de Jule Romain. Ce Tableau, qui est un merveilleux effort d'imagi-

nation, fait extrêmement briller celle de l'Auteur, qui paroît preſque lui-même dans ſa peinture poëtique, un autre Jule Romain. L'Auteur n'a pas oublié nos célébres François, le Brun, le Sueur, Mignard; la Galerie de S. Cloud de ce dernier, & la coupe du Val de Grace, qui eſt le plus grand morceau de peinture en freſque qui ſoit dans l'Europe (quoique quelques prétendus connoiſſeurs diſent que Mignard étoit un Peintre fade); la Gallerie de Verſailles de le Brun, la Gallerie du Luxembourg de Rubens, la Galerie de Fontainebleau de Primatice, le cloître des Chartreux de le Sueur, l'enlevement des Sabines du Pouſſin, tableau que poſſede M. Porlier Maître des Comptes, &c.

Il me ſemble que l'Auteur, ſans courir le riſque de déplaire & de faire des jaloux, auroit pû orner & honorer ſon poëme des noms célébres de feu M. Jouvenet de Roüen, & de M. Rétou ſon illuſtre neveu, de Meſſieurs le Moine, de Troy, Rigaud, l'Argiliere, &c. Cette attention obligeante auroit ſervi à faire connoître que la Peinture eſt encore cultivée en France avec ſuccès, fruit de la glorieuſe protection qu'accordoit à tous

les beaux Arts le feu Roi Loüis XIV.

Le Poëme eſt terminé par le plan ingénieux d'un Tableau en l'honneur de Loüis XV, à qui l'Auteur adreſſe les vers ſuivans :

Vinctus populari tempora quercu,
Pacem oculis ſpirans, curru vehereris eburno
Per medios, ramumque tenens felicis olivæ,
Pacificos ageres, mundo plaudente, triumphos.
Te circum placidis Germania luderet alis;
Gallicaque aſſueſcens tandem tolerare trophæa,
Plaudentes Aquilas volucri ſubjungeret axi.
Ipſe triumphales poſitâ feritate quadrigas
Lingeret, èque tuis pendens Leopardus habenis,
Palparetque manus, & amico allamberet ore.

Ces Aigles attachées au char triomphant du Roi ; ce Léopard aprivoiſé, qui vient flatter ſes courſiers, & careſſer reſpectueuſement le modeſte Vainqueur, forment une image ſublime & conforme au vrai.

Epître de M. Greſſet.

L'*Epître de M. Greſſet à ſa Muſe* eſt une piéce de vers élégans & bien frappés, où cet aimable Auteur, comptable de l'uſage d'un rare talent, que la reconnoiſſance à l'égard de la Nature l'oblige d'exercer, expoſe ingénieuſement tous les obſtacles qu'il doit vaincre, & la conduite qu'il prétend tenir, en cultivant l'Art de la Poë-

lie, pour lequel il se sent né. D'abord, si on l'en croit, il est très-éloigné de vouloir être Poëte de profession ; parce que l'état de Poëte lui paroît un état incompatible avec une vie heureuse.

Je lis les noms des Poëtes fameux :
Où sont les noms des Poëtes heureux ?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proye aux Tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?

Mais Virgile, Horace, Desportes, Regnier, Malherbe, Godeau, Moliere, Despreaux, la Fontaine, Racine, &c. ont ils été en proye *aux tyrans infernaux ?* L'Auteur auroit dû se borner à notre siécle, comme il fait très-à-propos dans les vers suivans, ou il déplore le triste sort du plus grand Poëte que la France ait jamais eu, victime de la haine, de la jalousie, de la fureur, de la bassesse de ses rivaux.

Non, n'ouvrons point d'étrangeres archives ;
Notre Helicon trop long-tems désolé
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?
Oüi, chaque jour la Muse de nos rives
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique

Se reproduire & renaître en nos bras.

Il eſt certain que fort ſouvent l'injuſtice & l'ignorance donnent des Martyrs à la République des Lettres :

Un ſimple *badinage*
Mal entendu d'une Prude ou d'un SOT
Peut vous jetter ſur un autre rivage ;
Pour perdre un Sage il ne faut qu'un Bigot.

Ou plûtôt, *il ne faut qu'un fou* ; l'antitheſe eſt plus juſte, & la choſe plus à la mode. Car ce ne peut-être que par un *fou*, qu'un *ſimple badinage mal entendu* eſt érigé en Libelle calomnieux, & que l'Auteur réel ou prétendu d'un écrit eſt rendu reſponſable des interpretations fauſſes & arbitraires des perſonnes mal intentionnées.

Cependant l'Auteur, heureuſement dégagé de ſes liens, ſe ſent tenté de mettre à profit ſa précieuſe liberté, & il dit à ſa Muſe :

Tu veux franchir la carriere des airs ;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Renduë enfin à la ſcene du Monde
Tu crois ſortir d'une éclypſe profonde,
Et voir éclore un nouvel univers.

A cela il répond, que le métier de Poëte n'eſt pas de ſon goût pour bien des raiſons :

Quand tu ſerois à l'abri des diſgraces
Que le Génie entraîne ſur ſes traces,
Craindrois-tu moins le biſarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade perſonnage,
Que ſçai-je enfin, tous les ſoins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Il ajoute à ces motifs l'inconſtance du Public capricieux ; qui aujourd'hui éleve juſqu'au Ciel un Ecrivain, dont peu de tems après il vient à faire peu de cas : ce qui lui donne lieu de décrire poëtiquement le Temple de la Faveur, Temple qui n'a jamais été ſi frequenté qu'au tems preſent.

Au *ſein* des Mers *, dans une *Iſle* enchantée ;
Près du ſéjour de l'inconſtant Prothée,
Il eſt un Temple, &c.

Mais M. Greſſet veut-il donc abſo-

* Le *ſein* de la Mer, comme le *ſein* de la Terre, ne peut s'entendre de ſa ſurface. Cependant ce n'eſt que ſur la ſurface de la Mer que ſont les *Iſles*. L'Auteur me permettra de dire que dans ſes Poëſies, & ſurtout dans cette piéce, il lui arrive quelquefois de négliger la juſteſſe de l'expreſſion.

lument renoncer à la Poëſie? Non: il y auroit trop à perdre pour le Public, & pour lui-même.

Ici pourtant de ma Philoſophie
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment;
Ne penſe pas que de la Poëſie
J'aille abjurer l'empire trop charmant;
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frénéſie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.

. . . . . .

Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau Vallon, où la Fare & Chaulieu
Dans les tranſports d'une volupté pure,
Sans préjugés, ſans faſtueux deſirs,
Près de Venus, ſur un lit de verdure
Venoient puiſer au ſein de la Nature
Ces vers aiſés, enfans de leurs plaiſirs;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque
Menant l'Amour juſqu'au ſombre Acheron;
Au ſon du Luth deſcendoient vers la Barque
Par les ſentiers du tendre Anacréon.

C'eſt au Lecteur intelligent à concilier ces vers avec ceux-ci de la *page* 3.

Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.

Je dis la même choſe de ce délicat Epicuriſme ſi bien exprimé à la *pag.* 18.

Non, n'allons point dans de lugubres veilles

De nos beaux jours éteindre les rayons :
Pour enfanter de douteuſes merveilles,
Tandis, helas ! que l'on tient les crayons,
Le Printems fuit ; d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du Tems
Enſevelit une foule d'inſtants,
Dont le Plaiſir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu ſi cher rempliſſe tous nos jours,
Et badinons ſeulement ſur la Lyre,
Quand la Beauté dans un tendre délire
Ordonnera des chanſons aux Amours.

Si ces vers ſentent un peu trop le Voluptueux conſommé, d'un autre côté l'Auteur fait voir les ſentimens d'honneur & de vertu, avec leſquels il eſt heureuſement né, en deteſtant ces vers odieux d'une licence effrenée, & pleins de calomnies atroces, que des *Auteurs étouffez*, que de miſerables *Comiques*, des *Anonymes* ſe plaiſent à répandre, pour flétrir l'innocence & la vertu, & ſe venger indignement.

C'eſt là qu'encor cent obſcurs ſatyriques,
Cent Artiſans de fadaiſes lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits,
Dans le ſecret des plus ſombres réduits,
Vont, ſans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers groſſiers, ces monſtres Anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers,
Dont le Batave infecte l'Univers.

En adoptant les principes vertueux

de M. G. je ne puis m'empêcher de remarquer en même tems qu'il les outre dans la ſuite, & qu'il ſemble vouloir juſtifier la fadeur de quelques Moraliſtes de nos jours, qui confondent la Critique avec la Satyre, & qui refuſent avec ſtupidité de ſouſcrire à cette maxime ſi connuë & ſi inconteſtable,

Ridiculum acri
Serius ac melius magnas plerumque ſecat res. Hor.

C'eſt la mode aujourd'hui parmi certains beaux eſprits, de traiter notre grand Deſpreaux, non ſeulement d'eſprit mediocre, mais d'homme ſans probité. Seroit-ce d'après eux, que ſans égard à l'Apologie admirable de M. A. inſerée dans le Recüeil de ſes Oeuvres, l'Auteur oſe blamer M. Deſpreaux d'avoir rendu ridicules les mauvais Ecrivains de ſon ſiécle? Il ne fait pas attention qu'il faut donc faire le même reproche au ſage Virgile, à Catulle, à Horace, à Martial, à Juvenal, & à pluſieurs autres célébres Ecrivains de toutes les Nations, qui ont écrit en vers & en proſe contre les mauvais Auteurs de leurs tems, & ſur-tout contre les corrupteurs du goût. Je ne puis

donc approuver les vers ſuivans, ou ſi une mauvaiſe morale ne meritoit pas d'être ſi bien exprimée.

En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du ſiécle de LOUIS
Fit un talent du *crime de médire*;
Mes yeux jamais n'en furent ébloüis;
Ce n'eſt point là que ma raiſon l'admire;
Et Deſpreaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poëtique Empire
Ne ſeroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Manes plaintifs, qui ſur le noir rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des Morts.

Eh! pourquoi ne ſe ſont-ils pas autrefois tenu cachés dans la foule des vivans? Pourquoi, nés ſans goût ou ſans talent, ont-ils voulu ſe diſtinguer, & acquerir de la gloire? * Il eſt juſte, que pour l'inſtruction de la poſtérité, leurs *Manes plaintifs* ſoient bernés à

* V. la Lettre VI, où l'on refute ſur ce point l'Auteur des *Eſſais de Morale & de Littérature*. Voyez auſſi la 17 Lettre du *Nouvelliſte du Parnaſſe*, au ſujet d'un Diſcours du P. Porée.

perpétuité : il eſt à propos que dans la République des Lettres on puniſſe le mauvais goût & l'abus du bel eſprit par le ridicule, comme le vice eſt puni dans la Société civile par le deshonneur. Mais les Anciens, loin de vouloir qu'on épargnât les mauvais Auteurs, croyoient même qu'il étoit utile de cenſurer hautement & nommément toutes les perſonnes juſtement *décriées* par d'autres endroits.

Eupolis atque Cratinus, Ariſtophaneſque Poetæ,
Atque alii, quorum Comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus, aut fur,
Quod mœchus foret, aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus, multâ cum libertate notabant.
Hinc omnis pendet Lucilius. Hor

Cependant ſi M. G. ſe montre ennemi de la Satyre Littéraire, c'eſt-à-dire de la Critique, en revanche il ſe déclare auſſi ennemi de l'inſipide adulation.

Le Dieu du goût, au vrai toujours fidéle,
N'exclut pas moins de ſa Cour immortelle
Le Complaiſant, le fade Adulateur,
Que l'Envieux, & le noir Impoſteur.

Au reſte l'Auteur, ſûr du mérite reconnu de ſes Ouvrages marqués au

bon coin, ne craint point la critique qu'on en peut faire.

Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſui ton vol paiſible:
Par les fredons d'un Rimeur déſolé
Que ton repos ne puiſſe être troublé.
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au Mépris le ſoin de le confondre.

Il trouvera bon pourtant que je lui diſe avec une honnête cordialité, que ſa Poëſie eſt ici un peu trop dure & trop diffuſe.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere vel'es.
Horat.

D'ailleurs l'Auteur du *Spectacle de la Nature* lui apprendra qu'il y a une faute dans ces vers, *pag.* 21.

Ainſi jaloux des abeilles fécondes
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil frêlon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé.

Epître aux Dieux Pénates.

L'*Epître aux Dieux Pénates** de M... n'eſt pas moins élégante que l'Epître de M. G. dont je viens de vous entretenir, & il y a encore plus de molleſſe: Jugez-en par ces vers *pag.* 7.

* A Paris chez Didot 1736.

Amant de la ſimple Nature,
Je ſuis les traces de ſes pas,
Sa main auſſi libre que ſure
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſoûris de la volupté?

Il faut avoüer que le goût de l'Epître ne ſe laiſſe pas aiſément appercevoir dans cette piéce; ſi elle étoit diviſée en ſtrophes, le déſordre, qu'on y remarque, la feroit peut-être regarder comme une Ode. C'eſt avec plaiſir qu'on voit aujourd'hui tous nos Poëtes naiſſans rendre hommage à l'envi au divin talent de notre Horace François, qui eſt à juſte titre leur oracle & leur modéle. J'apprens qu'on va inceſſamment publier trois nouvelles piéces de lui ſur le Goût & ſur la Morale. L'Auteur de cette Epître enchérit ſur M. G. Il va même juſqu'à venger M. R. des mauvaiſes critiques d'un Rival ſubalterne & aſſez connu.

En vain de ſa gloire ennemie

La haine répand en tout lieu
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe cherie
De d'Uſſé, la Fare & Chaulieu ;
Malgré les Arrêts de l'Envie,
S'il revenoit dans ſa Patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.

En général cette petite piéce, plus eſtimable pour les agrémens de l'expreſſion, que pour la ſolidité du fond, donne une idée très-avantageuſe du talent & de l'eſprit de ſon Auteur.

Si le Télemaque eſt un Roman.

On a depuis peu imprimé à Paris une brochure ſur une queſtion aſſez peu importante. Il s'agit de ſçavoir ſi le *Télemaque* eſt un Roman, ou un Poëme épique. L'Auteur ſoutient avec raiſon que ce n'eſt point un Roman ; mais il le prouve mal, lorſqu'il dit que le Roman n'eſt fait que pour plaire, & non pour inſtruire. Il devoit dire plûtôt, que le Telemaque n'eſt ni dans la forme, ni dans le goût de ces ſortes d'ouvrages, que nous appellons Romans, remplis d'intrigues amoureuſes, & de tendres ſentimens, écrits dans un ſtyle hiſtorique & ſimple, & où il n'y a ni unité d'action, ni ſublime,

ni merveilleux. L'ouvrage dont il s'agit est au contraire dans le goût de l'Iliade & de l'Enéide, si ce n'est qu'il y a quelque difference dans les ornemens, & que le langage prosaïque y autorise des récits étendus, de longs entretiens, & des réflexions morales, qui seroient hors de leur place & insupportables dans un Poëme épique en vers, où les récits doivent être plus rapides & plus précis, & où le ton dogmatique est très-ennuyeux. En un mot c'est abuser du terme que d'appeller le Télemaque un Roman. C'est un vrai Poëme épique, mais d'une espece particuliere, & inconnuë avant M. de Fénelon, Auteur de ce genre d'écrire, caractérisé principalement par la liberté du langage, source de la liberté des récits, & de celle des détails, des entretiens, & des moralités. Cela n'a pas besoin de preuves pour quiconque a lû l'ouvrage, regardé de toutes les Nations comme un chef-d'œuvre, & traduit dans toutes les Langues. C'est le vrai & le seul Poëme épique de la France.

L'Auteur de la même brochure

n'a pas fait assez d'attention à ces paroles, qui lui sont échapées, en disant de M. Despreaux, que *la Nature ne l'avoit pas formé Poëte.* C'est en vain que pour modifier le paradoxe, il ajoute, que *ce que la Nature lui avoit refusé, l'art, le travail & l'étude le lui avoient bien rendu.* Faux jugement. Il faut être né Poëte pour le pouvoir être; *Nascimur Poëta.* Le travail ne donne jamais le talent; il ne peut que le fortifier & le perfectionner. M. Despreaux a été un très-grand génie, & un très-grand Poëte. Quelle sublimité d'idées, quelle force de pinceau dans son Epître sur le Passage du Rhin. Le *Lutrin* est un Poëme accompli, qui témoigne l'ingénieuse fécondité de son Auteur. Quel chef-d'œuvre, quel miracle de Poësie didactique, que son Art Poëtique? Quel modele a-t'il eu pour sa neuviéme Satyre, comparable aux Satyres les plus parfaites d'Horace & de Perse? S'il n'a pas autant réüssi dans son Ode sur la prise de Namur, on ne peut nier cependant qu'il n'y ait des Strophes sublimes, préfé-

Si M. Despreaux étoit né Poëte.

sables à toutes les Odes Philoſophiques de nos jours. L'Auteur, qui accuſe avec raiſon un certain Ecrivain, qui ſe pique peu de Logique, d'être tombé en contradiction ſur Racine, y eſt tombé lui-même au ſujet de Deſpreaux, étant obligé dans la ſuite de convenir implicitement qu'il étoit né Poëte.

Je ſuis, &c.

Ce 30 Juin 1736.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXX.

PUiſque mes obſervations, Monſieur, ſur le *Supplément au Dictionnaire de Moreri* ne vous ont pas déplû, je vais vous en communiquer de nouvelles, qu'une lecture aſſez rapide de quelques articles a fait naître. Il me ſemble que le vrai mérite d'un Compilateur, eſt de ne rien copier de faux; ce qui exige une critique exacte des faits qu'il choiſit. M. l'Abbé G...., à qui *on fait l'honneur* de ce Supplément, n'obſerve pas toujours cette regle. Le Pere Nicéron a imprimé dans ſes Mémoires Littéraires la vie de Jacque Eveillon Chanoine d'Angers, telle qu'elle lui a été envoyée de cette Ville, & où l'on met au nombre des ouvrages de ce Sçavant une prétenduë

Suite du Supplément au Dictionnaire de Moreri.

Lettre du Chapitre d'Angers en faveur de Saint René, imprimée en 1658, après la mort de l'Auteur. Cependant le fait eſt abſolument faux. Eveillon publia lui-même l'an 1650 une *Apologie* en Latin, pour Saint René, dont M. de Launoy nioit l'exiſtence : cet écrit qu'on donne pour une *Lettre*, eſt un *in*-8°. de 252 pages, ſans la Table & la Préface, où il annonce une Traduction Françoiſe du même Ouvrage, qui cependant n'a point paru. Le Pere Nicéron, averti de cette mépriſe, l'a corrigée dans un volume ſuivant : Mais l'Auteur du Supplément l'a copiée, & n'a point profité de la correction.

Sur l'autorité de Dom le Cerf *, il a avancé que le P. Hilarion le Fevre, ſçavant Théologien de la Congrégation de S. Maur, a eu part aux Obſervations dont le P. Mathoud ſon Confrere a orné les Livres des Sentences du Cardinal Pullus & de Pierre de Poitiers. Je ne ſçai d'où le Bibliothécaire Bénedictin à tiré ce fait ; mais le P. Mathoud, dans ſa Préface du Livre *De verâ Senonum origine*, déclare en termes ampoulés, que M. de Lau-

* Ce ſçavant Religieux de la Congrégation de S. Maur eſt de Roüen.

noy l'a extrêmement aidé dans ce travail, & il ne dit rien du Pere le Fevre.

Une note de M. Broſſette lui a donné lieu de faire mourir l'Abbé de Monteœul à Valence en 1692, chez M. de Coſnac, nommé dès 1687 Archevêque d'Aix. Il eſt pourtant certain que ce bel eſprit eſt mort dans cette derniere Ville, où il exerça la Charge de Greffier de l'Univerſité.

M. l'Abbé G.... conformément à l'opinion de certains Sçavans, donne à Tertullien la qualité de *Prêtre de Carthage*. Le fondement de cette opinion eſt un paſſage de S. Jerome dans ſon Livre des Ecrivains Eccléſiaſtiques, *Presbyter Eccleſiæ uſque ad mediam ætatem*. Mais le texte a été corrompu par des Copiſtes ignorans; & au lieu de *Presbyter Eccleſiæ*, il faut lire *homo Eccleſiæ*, qualité que S. Jerome lui donne ailleurs. Que ſignifieroit cette expreſſion, *Presbyter Eccleſiæ uſque ad mediam ætatem?* Eſt-ce qu'il avoit été fait Prêtre dès l'enfance? Et penſe-t'on qu'il ceſſa de l'être *in media ætate?* Comme ſi le caractere de la Prêtriſe pouvoit ſe quitter. Ni Rufin, ni Euſebe, ni aucun des Anciens qui ont parlé de Tertullien, n'ont dit qu'il ait été Prêtre.

On voit manifeſtement, par le Traité de l'exhortation à la Chaſteté, & par celui de la *Monogamie*, fruits de ſa vieilleſſe, qu'il ſe met au rang des Laïques.

Ces mépriſes, comme vous voyez, ne ſont pas entierement ſur le compte de M. l'Abbé G.... mais il y en a d'autres qui lui ſont particulieres & perſonnelles. Il attribuë par exemple à M. François Atterbury Evêque de Rocheſter, mort à Paris en 1732, regretté de tous les Sçavans & de tous les beaux eſprits de cette Ville, l'Epitaphe du fameux P. Hardoüin Jeſuite, inſerée dans le Tome I du *Nouvelliſte du Parnaſſe*. Cependant cette attribution eſt fauſſe, & je puis vous aſſurer qu'il n'a point compoſé cette petite piéce ingénieuſe. Diſpenſez-moi de vous donner de plus grands éclairciſſemens. Ceux qui l'ont connu particulierement ſçavent qu'il ne ſe mêloit point de nos diſputes, & qu'il parloit latin avec une élégance & une pureté dont j'oſe dire que peu de gens ont approché. Perſonne n'a jamais ſi bien poſſedé les Belles-Lettres, ni mieux ſenti la fineſſe & la délicateſſe des Auteurs du ſiécle d'Auguſte, qu'il liſoit continuellement. C'a été ſans contre-

dit un des plus beaux esprits d'Angleterre. Il avoit lû nos meilleurs Ecrivains, & surtout les Ouvrages du grand Bossuet, dont il étoit l'admirateur, ainsi que de Boileau & de Rousseau. Quoiqu'il ne parlât point notre Langue, il en connoissoit le génie & les beautés : nulle faute ne lui échapoit, & j'ai souvent été étonné de sa sagacité en ce point. Lorsque M. de la Motte se déclara contre la rime de notre versification, il s'entretenoit avec plaisir sur cette matiere ; mais quoiqu'il ne goûtât pas plus la rime que cet Académicien, il disoit que M. de la Motte n'avoit pas assez de capacité pour trouver dans notre Langue une harmonie équivalente. Quoiqu'il se fût principalement appliqué à l'étude des Belles-Lettres, il n'avoit pas négligé l'érudition Ecclésiastique. Il avoit entrepris étant à Paris, un Ouvrage pour prouver la divinité & l'autenticité des Livres saints ; & il l'avoit même fort avancé. En 1731 il fit imprimer secretement en cette Ville un Ecrit *in*-4°, où il se justifie du reproche que M. *Oldmixon* lui a fait dans la Préface de son *Histoire d'Angleterre*, d'avoir corrompu les Mémoires manuscrits de Clarendon. L'Auteur de la

Bibliothéque raiſonnée, en publiant l'extrait de cette Hiſtoire, fit une eſpéce de défi à l'Evêque de Rocheſter de répondre, & le menaça de prendre ſon ſilence pour l'aveu de la falſification. J'avertis le Prelat Anglois de ce qui ſe paſſoit ; & il ſe détermina à publier cette réponſe, qui eſt écrite avec autant de force que de politeſſe. Il n'en fit tirer que cent exemplaires, dont le plus grand nombre fut envoyé à Londres, où elle fut bientôt réimprimée. M. Atterbury étoit un Sçavant aimable, poli, & d'un commerce agréable ; il n'avoit rien de cette rudeſſe ſauvage qui caractériſe les Sçavans. Il a écrit étant en France des Lettres Latines & Angloiſes à pluſieurs perſonnes qu'il honoroit de ſon amitié ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on les imprimât. Je fournirois avec plaiſir celles qu'il m'a écrites, & M. l'Abbé D. F. en pourroit fournir auſſi un très-grand nombre. Paſſez-moi, je vous prie, cette digreſſion en faveur du plus grand homme que j'aye jamais connu.

Dans l'article de Ciampini, M. G... fait Ciampini Auteur d'*une Lettre Latine, pour réformer un Paſſage d'une Lettre de Pie II, qu'il prétend avoir été*

altéré par M. de Launoy. Mais cet Auteur Italien a compoſé, non pas une *Lettre*, mais un Ouvrage *in*-4°, dédié au Cardinal Caſanata, pour prouver que M. de Launoy avoit eu tort d'adopter un texte de Pie II, corrompu par les Hérétiques. Tout cela, comme vous voyez, eſt bien différent. Il ne falloit que lire le titre du Livre, pour s'exprimer exactement. En parlant de Pie II, il indique deux Editions de ſes Ouvrages; mais il n'a pas cité les plus curieuſes, qui ſont celles de Ruremberg en 1481, de Milan en 1496, de Nuremberg en 1498, de Lyon en 1518, & de Baſle en 1571. Ces éditions ſont indiquées par Ciampini, & par M. Muratori dans le Tome II de ſes Anecdotes.

M. G... s'eſt trompé dans la correction du titre d'un Dialogue de Loüiſe *Labbé.* Il n'eſt pas intitulé: *Dialogue de l'amour aveuglé par la folie*; mais ſimplement, *Débat de folie & d'amour.* Je conviens que c'eſt une minutie; mais puiſque le Compilateur a voulu repréſenter le vrai titre de cet ingénieux Dialogue, j'ai cru devoir l'indiquer ici.

Je ne mettrai point au nombre de ſes erreurs, ce qu'il dit de M. de Marca

Archevêque de Toulouſe, *mort ſans avoir été ſacré Archevêque de Paris.* On voit viſiblement que c'eſt une inattention : il n'ignore pas qu'un Archevêque transferé à un autre Siege, n'a pas beſoin d'une conſecration nouvelle.

» Moriſot a ajouté, dit M. G...; » à l'*Euphormion* de Barclay ſon ami, » le Livre intitulé *Veritatis lacryma*, » qui eſt une eſpece de Satyre contre » les Jeſuites, qui le firent condam- » ner par un Arrêt que l'on trouve » dans le *Menagiana.* « Moriſot fit imprimer ſon Livre intitulé *Veritatis lacryma* à Geneve en 1624, *in*-12; il le donne à la vérité comme une *continuation de l'Euphormion* : mais ce ne fut que dix ans après, qu'on l'imprima à Amſterdam à la ſuite de l'*Euphormion* de Barclay. Il ne paroît pas que Moriſot ait eu aucune part à cette derniere édition. Feüilletez tant que vous voudrez le *Menagiana*, vous n'y *trouverez* jamais l'Arrêt du Parlement *de Dijon*; M. de la Monnoye, Auteur de l'article de Moriſot, ne fait qu'en indiquer la date.

Rien n'eſt plus ſingulier que l'opinion qu'il prête au P. Nicolaï; mais ceci mérite d'être un peu éclairci. » La » Diſette des vivres, dit M. G...;

» causée par le Siége de Paris en
» 1649, ayant obligé l'Archevêque
» de cette Ville de permettre pendant
» le Carême l'usage de la viande le
» Lundi, le Mardi & le Jeudi de cha-
» que semaine; on agita si l'on étoit
» aussi dispensé du jeûne ces jours-là.
» M. de Launoy fut pour la négative,
» & le P. Nicolaï soutint le contraire,
» mais cependant sans décider claire-
» ment la question. « Rien n'est plus faux que cette prétenduë opinion du P. Nicolaï; & sans m'engager dans une longue critique, il suffit de dire que dans la Préface de l'Ouvrage dont il s'agit, il condamne positivement cette opinion, & qu'il se déclare pour le sentiment contraire. *Alii saniori mente, ut opinor, sic dispensationem illam intelligendam censuerunt, ut cibos tantùm in legitima Quadragesimæ refectione, seu in prandio communiter solito usurpari suppleret, nec ideo reliquam legis partem solveret quæ seorsim proprio jure suo ad jejunium obligabat, cum nihil tale dispensatio expressisset.* Que reproche donc le P. Nicolaï à M. de Launoy? d'avoir voulu prouver, que suivant l'ancien usage des Chrétiens, il étoit toujours permis de manger de la viande les jours de jeûne; principe désavoüé par

ſon adverſaire, qui n'a fait que recueillir divers faits, pour démontrer que lorſque dans le Carême la néceſſité permet l'uſage de la viande, on n'eſt pas pour cela diſpenſé de jeûner.

M. G.... dit que l'Ouvrage de M. de Péréfixe, intitulé *Inſtitutio Principis*, eſt *un recueil de maximes, qui renferment les devoirs d'un Roi enfant*. Il faut qu'il n'ait pas vû ce petit Ouvrage, diviſé en deux parties, dont l'une contient la maniere dont il faut élever un Roi depuis le berceau juſqu'à l'âge de ſept ans, tems auquel il eſt entre les mains des femmes ; & la ſeconde partie, beaucoup plus étenduë, offre un plan d'éducation depuis le tems qu'il eſt confié aux hommes, juſqu'à l'âge de puberté. Vous ſentez aſſez combien l'idée que M. G.... donne de cette *Education d'un Prince* eſt peu exacte.

Dans l'article de M. Pourchot, le Compilateur n'a pas bien expoſé le démêlé Littéraire de ce Philoſophe avec M. Gibert. Ce ne fut pas M. le Comte qui y donna lieu ; Mais M. Pourchot lui-même, ou plûtôt M. Gibert, qui ſe fâcha de ce que le Philoſophe avoit ſoutenu que la Phyſique occupée à conſidérer la nature & les cauſes des paſſions, eſt utile à la Rhé-

torique. Il dicta d'abord à ſes Ecoliers la cenſure de cette opinion, & compoſa enſuite ſon Traité de la *véritable Eloquence*; Ouvrage ridiculiſé par M. le Comte dans ſon ingénieuſe Satyre, dont les interlocuteurs ſont *Blaſius*, c'eſt-à-dire, M. Duhan Profeſſeur de Philoſophie, & *Priſcus*, ou M. Viel Profeſſeur de Rhétorique au College du Pleſſis.

Le P. Sanadon, qui *s'appliqua à la direction des ames, & à traduire en françois les œuvres d'Horace*, a donné ſelon M. G... le ſimple texte d'Horace, *ſéparé de ſa traduction*, mais avec des *Notes*, & conformément au ſyſtême *qu'il s'étoit formé ſur les œuvres de ce Poëte*, & qu'il a ſuivi dans ſon édition *in*-4°. C'eſt une mépriſe; on ne trouve point de *Notes* dans cette petite édition *in*-4°. D'ailleurs le P. Sanadon dont il s'agit n'a été *Directeur des ames* que fort peu de tems, & pluſieurs années après avoir publié ſon travail ſur Horace; il eſt apparemment confondu ici avec le fameux P. Sanadon ſon oncle.

M. G. attribue à M. Themiſeüil de S. Hyacinthe, les *Avantures de Pomponius*, mauvais Roman, qui eſt l'Ouvrage d'un Ex.-Benedictin, que certains égards ne me permettent pas de nom-

mer. Si le docte Compilateur avoit daigné lire ce miserable Livre, il eût senti qu'un Ecrivain qui a passé sa vie dans les Pays étrangers, ne pouvoit être si bien instruit de ce qui se passoit dans l'Abbaye de Saint Germain des Prez.

Je ne sçai de qui M. G... a sçu cette curieuse anecdote, qu'*on ne garde point le Saint Sacrement dans la Cathédrale de Toulon.* Rien de plus faux. Il y a dans l'Eglise Cathédrale une Chapelle qui sert d'Eglise Paroissiale, desservie par deux Curés & par deux Vicaires, & où repose le Saint Sacrement.

Le Compilateur dit que le style de Saint-Réal, n'est pas assez chatié, surtout *dans ses œuvres posthumes.* Mais comment cela peut-il se faire, puisque de son aveu, *on n'y trouve presque rien* de l'Abbé de Saint-Real?

La Lettre contre la traduction de l'Histoire du Concile de Trente par Amelot de la Houssaye, n'est pas de *Richard Simon*, mais de son neveu.

Ce n'est point en 1726, mais en 1727, qu'a paru la premiere Edition des *Contes & Nouvelles* du Sieur Vergier; elle a été imprimée à Amsterdam chez Frederic Bernard, & non pas à Roüen, comme l'assure le Compilateur.

Voila quelques mépriſes que j'ai remarquées, en parcourant ce curieux Supplément; je vais maintenant vous indiquer quelques faits omis, qu'on auroit pourtant trouvés avec plaiſir. M. G... a donné un article étendu à l'Abbé Maſſieu; mais il me ſemble qu'il n'auroit pas dû omettre ſes Remarques manuſcrites ſur la Traduction de Demoſthéne par M. de Tourreil. Les morceaux qu'en a imprimés M. l'Abbé d'Olivet à la fin de ſon dernier volume de traductions, font regreter l'ouvrage entier; & donnent une très-haute idée du bon goût & du jugement exquis de ce vrai Académicien. Puiſque l'occaſion s'en préſente, j'inférerai ici une obſervation qui m'a échapé, lorſque je vous ai entretenu de l'Ouvrage de M. l'Abbé d'Olivet.

M. l'Abbé Maſſieu, ennemi du ſtyle extraordinaire & ſingulier de M. de Tourreil, s'exprime en ces termes. » Si l'on en juge par les régles que » les plus excellens Critiques nous ont » données, rien n'eſt moins beau que » ce qui paroît ſi beau à M. de T. Ho» race nous aſſure qu'en fait d'ouvra» ges d'eſprit, les vraies beautés ſont » celles qui ſemblent ſe préſenter d'el» les-mêmes; de ſorte que le Lecteur

» s'imagine qu'il lui auroit été facile » d'en dire autant : *ut sibi quivis speret » idem*. M. Despreaux, celui peut-être » de tous nos Ecrivains qui a le plus » approché d'Horace, pense sur cela » comme le Poëte Latin : & dit qu'*une » belle pensée n'est point une pensée que per- » sonne n'a jamais euë, ni dû avoir : qu'au » contraire, c'est une pensée qui a dû ve- » nir à tout le monde, & que quelqu'un » s'avise le premier d'exprimer.* Quinti- » lien, Longin, tous nos Maîtres » parlent le même langage. « Cependant le raisonnement de Boileau a déplû à un Auteur moderne, & il a fait un long procès à ce grand homme, dont il a singulierement disséqué les expressions. Quintilien, Longin, Horace, Despreaux, Massieu n'avoient peut-être que du goût & du sentiment, & s'étoient ridiculement amusés à étudier la saine antiquité. Avec un peu de métaphisique, on foudroye sans peine ces mauvais maîtres, & l'on se fait un honneur de les insulter.

En parlant de l'*Anti-Baillet* enrichi de Notes par M. de la Monnoye, il convenoit d'indiquer l'Edition qui en fut faite à Amsterdam en 1725 *in* 4° & *in*-12, avec les Jugemens des Sçavans par Messieurs Baillet & Gibert.

L'Hiſtoire des Critiques de la Tragedie d'*Inés* n'eſt pas aſſez circonſtanciée ; on ne cite pas même les plus ſolides & les plus ingénieuſes, celles qui ont eu le plus de cours. Le même défaut regne dans la relation de la querelle d'Homere.

Dans l'article de M. Moyle, on auroit pû indiquer la Traduction Françoiſe de ſes Lettres ſur l'Hiſtoire des Juifs, écrites à M. Prideaux, & imprimées à Amſterdam avec les réponſes à la fin de l'Hiſtoire des Juifs de M. Prideaux, édition de 1728, en ſix volumes.

Il ne falloit pas non plus oublier un petit Ouvrage curieux, de Neuré, adreſſé à Gaſſendi ſon ami, & qui eſt une Satyre contre les Provençaux, & contre les ridicules cérémonies qu'on obſerve à Aix le jour de la Fête-Dieu.

La Traduction Françoiſe du Livre de *l'Exiſtence de Dieu* par Niewentit, conduiſoit naturellement à parler de la Critique que M. Noguez fit imprimer contre l'extrait du Journal des Sçavans, dont M. Andry eſt Auteur. Il y a dans cette piéce des traits fort vifs & très-curieux.

L'article de Charle Patin eſt enrichi de quelques Ouvrages oubliés dans le

Dictionnaire, où l'on dit qu'on ignore pour quelle raison ce Médecin sortit de France. Mais le sujet de sa sortie est exposé dans un Factum réimprimé depuis peu. Patin chargé par un Prince du Sang, de recouvrer tous les exemplaires d'un Ouvrage satyrique, qu'il avoit intérêt d'anéantir, fut accusé d'en avoir débité quelques Exemplaires, & craignant son ressentiment, il sortit du Royaume.

M. Dupin, dont M. G... a donné un article bien détaillé, est encore Auteur des *Révolutions d'Espagne*, attribuées à l'Abbé de Vayrac. Feu Hochereau Libraire m'a autrefois assuré que cet Abbé les avoit tirées d'un Manuscrit de M. du Pin, qu'il lui avoit remis. Ce Libraire & sa Compagnie donnerent cent écus à l'Abbé de Vayrac, pour l'empêcher de mettre son nom à la tête de cet Ouvrage. Il prétendoit être en droit de se l'attribuer tout entier, à cause du dernier volume, qui étoit entierement de lui.

Si M. G... avoit sçû qu'à Pezenas on a érigé il y a quelques années une espece de monument à Saraſin, il ne faut pas douter qu'il n'en eût parlé, & qu'il n'eût copié l'inscription faite en son honneur.

Il auroit pû rendre l'article de M. Thiers plus curieux, s'il avoit connu quelques piéces insérées dans la *Bibliotheque volante*. Vous me sçaurez peut-être quelque gré de communiquer l'Epitaphe burlesque de ce Sçavant, qui fut envoyée du bas Maine peu de tems après sa mort, & qui n'a point été imprimée.

J'aurois, pour un bon mot, bruſqué tout l'Univers,
Sans crainte j'employois ma critique bouſonne,
J'ai fait pâlir d'effroy par mes écrits divers,
Abbés, Moines, Prélats, & Docteurs de Sorbonne.
Je commençai d'abord par des Sauſſe-Roberts,
Puis j'ôtai la Perruque au Clerc portant couronne,
J'ai déniché des Saints, j'ai fait voir le travers
De Roſe de Rhodés, qui pour Sainte ſe donne.
Maintenant que je ſuis la pâture des vers,
A Vendôme tout rit, Prieur, Oblats, Convers,
Et j'entens Frere Oignon d'ici qui carillonne:
Il eſt donc mort, dit-il, notre bon ami Thiers,
Qui parloit librement & du quart & du tiers,
Qui la *Larme* * attaquant, n'eſt pleuré de perſonne:
Ah! Frere Oignon, répond Frere Guillaume,
Pour *Libera* chantons, Vandi, Vendôme.

Il me ſeroit facile d'indiquer pluſieurs autres omiſſions de cette eſpeçe;

* Il a écrit contre *la Sainte Larme* de Vendôme.

mais ce détail me méneroit trop loin ; & il me faudroit consulter un grand nombre de Livres. D'ailleurs je ne me suis pas proposé de faire une critique étenduë de cet Ouvrage. Il faut espérer qu'on la fera un jour dans quelque Supplément.

Mais ni ces mépriſes, ni ces omiſſions ne diminuent point le prix du travail de M. l'Abbé G...; & il ne s'en ſuit pas que dans les articles ſur leſquels je n'ai fait nulle remarque, on puiſſe lui reprocher la même négligence. A Dieu ne plaiſe que j'aye cette penſée : je ſçai qu'il a puiſé dans de bonnes ſources, & que ſa compilation renferme une infinité de choſes curieuſes. Mais je ne lui pardonne pas d'avoir donné des articles à des *Motins*, à des *Martiners*, & à pluſieurs autres Ecrivains auſſi obſcurs. Au lieu de copier de petits faits épars ça & là, ou des Notes ſur des Auteurs célébres d'Angleterre, &c. ne falloit-il pas ſe donner la peine de raſſembler des mémoires plus circonſtanciés ? Le Dictionnaire de Moreri eſt-il fait pour loüer de ſimples Curés, des Chanoines & des Religieuſes, qui n'ont rien écrit, ni rien fait de bien remarquable ? Convient-il d'y placer des Saints

dont la vie ne fournit pas des évenemens célebres ? On diroit que l'Auteur apprehendoit de n'avoir pas assez de materiaux pour composer deux volumes *in-folio*. Je sçai bien que M. G... mérite qu'on excuse ces irrégularités, en faveur de tant d'articles importans qu'il a ramassés ; mais il est à craindre que quelqu'un n'abuse de cet exemple, pour compiler sans peine un nouveau Supplément, dont le fond sera facilement tiré des Legendes & des Chroniques.

Il me semble encore que l'Auteur s'écarte quelquefois des regles de la bienséance envers certains Auteurs vivans, & qu'il a un microscope dans la tête, qui lui grossit les talens de quelques autres. Tel Auteur qui est selon lui, fort illustre dans la République des Lettres, n'y joüera jamais aucun rôle. Les jugemens qu'il porte de lui-même, sur les Ouvrages d'esprit, ne sont pas toujours exacts ; & l'on sent qu'il se connoît mieux en morale qu'en belle Littérature, pour laquelle il paroît fort indifférent, à en juger par la maniere dont il parle de la dispute sur Homere.

Je ne sçai si l'Auteur a veillé à l'impression de son Ouvrage ; mais on y

trouve de tems en tems des fautes qui font de la peine : par exemple, *Baul-Boyer dans ſa Bibliotheque Françoiſe*, pour Paul Boyer dans ſa Bibliotheque univerſelle : *Bezian* pour Bedian : *de Boz* pour Dubos : *la Ciutad* pour la Ciotat. Il y a même quelquesfois des expreſſions ſingulieres ; comme *Tragédie joüée à Guenegaud*, pour dire, joüée ſur le Théatre de Guenegaud ; *M. de Saint Evremond railla le jugement de M. Renaudot*, pour dire, que M. de Saint Evremond a tourné en ridicule le jugement que l'Abbé Renaudot avoit porté du Dictionnaire de Bayle. Je pourrois citer quelques autres endroits auſſi négligés, qui, comme je l'ai déja obſervé, ſe reſſentent de la précipitation de l'Auteur, dont j'eſtime ſincérement le ſçavoir & les laborieuſes recherches.

Certificats en faveur du Topique du Sieur Arnoult.

Depuis ce que je vous ai écrit dans ma 69e Lettre, au ſujet du Topique ou Amulete du Sieur Arnoult, j'ai eu occaſion de voir & de lire avec attention une grande quantité de Certificats de perſonnes de toutes ſortes d'états, dont la plûpart ſont gens très-dignes de foi, & dont quelques-uns mêmes ſont conſtituez dans les plus

hautes Dignités du Royaume. Ces personnes attestent, avec les termes les plus expressifs & avec des détails circonstanciés, qui étonnent, les effets admirables du remede du Sieur Arnoult pour l'Apoplexie. J'ai vû même une Lettre d'un très-sçavant Medecin de ma connoissance, laquelle est très-honorable & au Specifique & à son Distributeur. J'ai appris aussi d'ailleurs que trois ou quatre Medecins célébres en font cas, & vont même jusqu'à en faire usage. Si j'avois été plûtôt instruit de ces circonstances, je les aurois jointes à l'article de la 69 Lettre, qui concerne ce Remede. Mais il sera aisé d'y rapporter ce que j'ajoute ici en simple Historien.

Eglogues de Virgile, traduites en vers par M. Richer.

M. Richer, Avocat au Parlement de Normandie, connu par le recüeil de ses *Fables*, & par sa Tragédie de *Sabinus*, vient de publier une nouvelle édition de sa Traduction en vers des *Eglogues* de Virgile, revûë, corrigée & augmentée de la vie de Virgile, tirée de divers Auteurs. A Paris chez Ganeau fils. Je vous entretiendrai de cet Ouvrage dans quelque tems.

Nous avons aussi à vous parler de

rique & Philosophique sur
M. l'Abbé Cartaud, impri-
audouit in 12. On ne peut
ns cet Ouvrage il n'y ait
'imagination & de feu, &
énieuses saillies n'y soient
entes. Par cet endroit là
t au moins se laisser par-
quelque plaisir. Les Pa-
rprenans & les témérités
, dont l'Ouvrage est rem-
ront de matiere à plusieurs
ns, qui pourront remplir

n a imprimé depuis peu *Les*
Amour, Comédie en trois
vers, de M. Poisson.

Je suis, &c.

t 1736.

corriger dans la Lettre 69.
, si une. *lisez* une si.

VERS
A MADEMOISELLE DE ***.
PAR M. ROI.

LES Perles, ce tribut des Mers,
De Thetis forment la parure ;
D'un croiſſant lumineux, qui jette des éclairs,
Diane orne ſa chevelure ;
Et d'Ariane dans les airs
On voit rayonner la coeffure.
Mais, malgré tous ces ornemens,
La Déeſſe des Bois a toujours l'air ſauvage.
La pâleur de Thetis glaceroit les Amans ;
Et celle, dont Bacchus a réparé l'outrage,
Se ſent d'avoir pleuré long-tems.
A la ſeule Venus les Deſtins complaiſans
Réſerverent une Ceinture,
Qui ſurpaſſe tous ces préſens.
Nul mortel n'en a pû décrire la figure ;
Mais toute la nature
En a ſenti les charmes ſéduiſans.
La Déeſſe trop volage,
A force d'en faire uſage,
A profané ce Don. Le charme eſt affoibli ;
Et le Deſtin, jaloux de ſon ouvrage,
Par de plus dignes mains veut qu'il ſoit rétabli ;

Qu'il devienne le partage
D'une fidelle beauté,
Qui de l'Amant, qu'elle engage,
Faſſe la félicité;
Qui, par l'heureux aſſemblage
De ſentimens de gayeté,
D'amour, & de badinage,
Epure la volupté.
L'Arrêt, par les Deſtins dicté,
Par l'Amour eſt exécuté:
On donne à la Ceinture une forme nouvelle,
Un nouvel œuvre; enfin c'eſt un autre orne-
ment,
Digne de couronner ce gozier ſi charmant,
D'où ſortent des accens qu'envîroit Philoméle

A PARIS chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXI.

EN attendant, Monſieur, que je démontre publiquement la fauſſeté des allégations injurieuſes qui me concernent dans le Journal de Trévoux, Mars 1736, je vais répondre aujourd'hui à d'autres articles des *Mémoires de Trévoux*, où heureuſement il ne s'agit que de queſtions littéraires, & non d'invectives perſonnelles. Je vais commencer par l'article du Journal de May de cette année, *pag.* 996. Si je ne ſçavois pas qu'il eſt du R. P. Brumoy, dont la politeſſe m'y a donné des loüanges que je ne merite point, je ſerois vraiment humilié de ces loüanges, ou au moins j'y ſerois tout-à-fait inſenſible. Mais je me ſentirai toujours agréablement flatté de rece-

Réponſe à trois articles des Mémoires de Trevoux.

voir des témoignages d'eſtime de la part d'une perſonne ſi conſidérée dans la République des Lettres.

Premier Article.

Cependant, quoique je ſois careſſé dans cet endroit, le P. B. me permettra de lui dire, que je perſiſte dans le jugement que j'ai porté ſur le mot *Sodes* *, & que je ſoutiendrai toujours que ce terme latin n'eſt point du ſtile noble, mais ſeulement du ſtile familier, & qu'il ne peut être employé que dans le genre Comique ou Epiſtolaire. J'ai aſſez lû d'Auteurs latins toute ma vie, pour le décider. Le P. Brumoy voulant défendre l'uſage de ce terme employé dans un Diſcours oratoire, cite ces mots d'Horace: *Corrige, ſodes*; c'eſt Quintilien qu'Horace fait parler ainſi, mais dans un ſtile *familier*. Il cite auſſi une Lettre de Ciceron, où l'on trouve *jube, ſodes*. Eh tout cela ne prouve-t'il pas pour moi? Le P. Brumoy devoit étayer ſon opinion par d'autres citations; mais il ne l'a pû malheureuſement.

Du reſte je n'ai jamais prétendu, ni pû penſer, que *ſodes* ſignifiât *où Diable?* Le P. B. n'a pas fait attention à ce que

* Voyez la Lettre 48, tom. 4. p. 61, à l'article de la Langue Latine.

j'ai dit fort clairement, qui eſt, que le mot *ſodes*, dans un diſcours oratoire, eſt très-mal placé, parce qu'il n'eſt que du ſtile familier, que du ſtile de converſation. J'ai ajouté, que c'eſt comme ſi un Prédicateur diſoit en chaire ; *Où Diable eſt aujourd'hui la conſcience & l'honneur?* ou bien ; *ça, mon cher Auditeur, dites-moi un peu, où eſt aujourd'hui la probité?* Eſt-ce là prétendre que *ſodes* ſignifie *où Diable?* c'eſt dire aſſez préciſément, ce me ſemble, que la *familiarité* de l'une & de l'autre façon de parler, ſoit en françois ſoit en latin, eſt également impropre dans un diſcours ſerieux, tel qu'une Harangue prononcée devant une reſpectable aſſemblée par un homme grave. Comme il faut de la juſteſſe dans la Critique, il faut auſſi de l'attention, lorſqu'on entreprend d'y répondre.

Le P. B. voudra bien que j'ajoute ici, puiſque l'occaſion s'en préſente, que le mot *Volupe* (terme qui ſe trouve dans la derniere Harangue du P. Porée.) convient auſſi peu que le mot *ſodes*. Au reſte ce n'a point été dans la vûë de cenſurer un Orateur, honoré de tous les gens de bien & de tous les beaux Eſprits, que j'ai relevé il y a trois mois le mot *ſodes*. J'avois

besoin d'un exemple, pour faire sentir que les Modernes, qui écrivent en latin, tombent quelquefois dans des mépriſes, pour ne pas diſcerner les genres de ſtile des differens Auteurs Latins, dont ils empruntent les termes avec trop peu de diſcernement.

Second Article.

Dans le Journal de Juin de cette même année, il y a une apologie fort ſinguliere de l'*Hiſtoire de Cyrus le jeune*, Ouvrage de M. l'Abbé Pagi. Dans la 48 Lettre *des Obſervations ſur les Ecrits Modernes*, pag. 69, j'ai fait ſentir, que M. l'Abbé Pagi n'auroit pas dû dire, qu'il avoit *cherché en vain l'eſprit d'Athenes & de la Grece* dans les vaſtes Collections de Grævius & de Gronovius. *L'un de ces deux Auteurs*, ai-je dit, *a fait la collection des Antiquités Romaines, & l'autre celle des Grecques. Comment l'Auteur a-t'il cherché l'eſprit d'Athenes & de la Grece dans celui des deux qui n'a recüeilli que les Antiquités Romaines?* » L'objection eſt ſpécieuſe, (répond le défenſeur de l'Ouvrage de » M. Pagi) & elle paroît de bonne-» foi, parce que le Cenſeur ne connoît apparemment les Collections de » Grævius que par le titre; mais s'il

» veut ſe donner la peine de les par-
» courir, il verra qu'il n'y en a aucun
» volume, qui ne contienne pluſieurs
» traits ſinguliers & des obſervations
» importantes ſur les mœurs des Grecs,
» & ſur leur Hiſtoire. «

Deux mots ſuffiront pour confondre l'Auteur de ce plaiſant ſophiſme. Il y a quelques endroits, il eſt vrai, dans la collection de Grævius, qui ont rapport à l'Hiſtoire Grecque; comme dans la grande Hiſtoire de France de Mezéray, il ſe trouve des endroits qui ont rapport à l'Hiſtoire de l'Empire Ottoman. Or que penſeriez-vous d'un Auteur moderne, qui diroit : *J'ai cherché en vain l'eſprit du Gouvernement des Turcs dans la vaſte Hiſtoire de Mezerai?* Pourriez-vous ne pas rire! Riez donc, non de M. l'Abbé Pagi, à qui cela eſt échapé, mais de ſon judicieux & ſçavant Apologiſte.

M. l'Abbé Pagi a dit de Diodore de Sicile, qu'il ſe plaît plus à rapporter le merveilleux que le ſimple, qu'*il court après les ornemens*, & qu'il écrit *plûtôt en Rhéteur qu'en Hiſtorien.* Sur cela j'ai dit dans la même Lettre 48 : *M. l'Abbé Pagi a fait une bien ſuprenante découverte, j'en appelle à tous les Sçavans:*

y eut-il jamais un Auteur plus ſimple, plus négligé même, & qui courre moins après les ornemens que Diodore de Sicile? » Voi-
» la (s'écrie le défenſeur) *une bien ſur-*
» *prenante critique* Il plaît au Cenſeur
» de ſuppoſer qu'il n'y a d'autres or-
» nemens de l'Hiſtoire que ceux du
» ſtile ; mais ce qui fait la beauté
» d'une Hiſtoire, c'eſt premiere-
» ment *le merveilleux* & la ſingularité
» des évenemens ; ſecondement la juſ-
» teſſe & la fineſſe des réflexions ; &
» enfin l'élegance & la beauté du ſtile.
» Il y a par conſéquent trois manieres
» *de courir après les ornemens.* Les uns
» courent après les ornemens du ſtile,
» & ce ſont les moins eſtimables. Les
» autres *courent* après les ornemens des
» réflexions. D'autres enfin courent
» après les ornemens *des évenemens*
» *merveilleux*, ou des incidens, com-
» me on l'a reproché à M. l'Abbé de
» Vertot, dans ſon Hiſtoire de Malte,
» où il a, pour ainſi dire, noyé ſon
» ſujet dans mille faits étrangers. C'eſt
» auſſi le défaut que M. l'Abbé Pagi
» reproche à Diodore de Sicile. «
Voyons donc ſi le Journaliſte a raiſon; voyons ſi cette diſtinction eſt clairement conforme au ſens commun, & ſi ma *critique* eſt ſi *ſurprenante.*

1°. A-t'on jamais dit que les événemens *merveilleux* & *singuliers*, fussent *de vrais ornemens* dans une histoire ? N'est-ce pas plutôt ce qui la défigure, ce qui la dégrade ? Si un Historien, qui employe fréquemment le *merveilleux*, doit passer pour un Historien plein d'ornemens, il faudra dire conséquemment que Metaphraste, Surius, l'Auteur du Pedagogue Chrétien, le P. Caussin Auteur de la *Cour Sainte*, Varillas, Maimbourg, & les autres Historiens de cette espece, si décriés pour leurs *merveilleux mensonges*, sont des Auteurs fort ornés. Il faudra regarder comme un ornement admirable le Discours que le P. Talon dans son *Histoire Sainte*, fait tenir au *Néant*, qui supplie le Créateur de vouloir bien le rendre *Etre*. Il faudra, par la même raison, estimer à titre d'*ornement* le joli tête à tête de Tarquin & de Lucrece, dans le premier volume de la vaste Histoire Romaine, & le détail si bien circonstancié de tout ce qui se passa entr'eux, avec les fréquentes amplifications de Rhétorique, & tous les nobles colifichets qui relevent & immortalisent ce magnifique Ouvrage, si *orné*, que ce n'est qu'*ornement*. Il ne faudra pas manquer

non plus de donner le nom d'*ornement* ou d'agrément à ce chef-d'œuvre de Peinture, à ce charmant Portrait de la galante fille d'Auguſte, qui brille avec tant d'éclat dans le dix-neuviéme tome de la même Hiſtoire. Auſſi n'a-t'on pas manqué d'en *orner* les *Obſervations*.

2°. Mais, eſt-ce même dans ce ſens, que l'Abbé Pagi a dit que Diodore de Sicile couroit après les ornemens? Diodore de Sicile *court*, dit cet Auteur, *après les ornemens; il écrit plutôt en Rhéteur qu'en Hiſtorien.* Ecrire *en Rhéteur*, eſt-ce ſeulement chercher à remplir une hiſtoire de *faits ſinguliers* & *merveilleux*? Non, c'eſt fuir la ſimplicité dans le ſtyle; c'eſt ſemer avec affectation beaucoup de figures dans la narration; c'eſt faire parler directement les perſonnes, & leur prêter des phraſes. Voilà écrire une hiſtoire *en Rhéteur*, & c'eſt de cette maniere que l'Abbé Pagi a cru & a dit que Diodore de Sicile *avoit couru après les ornemens*. Or en cela il s'eſt manifeſtement trompé; parce que Diodore de Sicile, de l'aveu même de ſon Défenſeur, *n'écrit point du tout en Rhéteur*. Il eſt plaiſant qu'il diſe poſitivement le contraire de ce que celui qu'il dé-

fend dit en termes exprès. Enfin Diodore eſt un Auteur qui raconte le vrai & le faux avec une égale ſimplicité, qui ne cherche ni à ébloüir, ni à ſurprendre ; en un mot, qui ne *court* aucunement après *les ornemens*, de quelque façon qu'on veüille entendre raiſonnablement cette maniere de parler.

3°. Ce que le Journaliſte avance touchant l'*Hiſtoire de Malte*, eſt un trait aſſez peu judicieux. Quel homme éclairé a pû juſqu'ici reprocher à feu M. l'Abbé de Vertot les incidens de ſon Hiſtoire ; incidens ſi bien liés entr'eux, & avec ſon principal ſujet ? Il n'y a guére de goût dans une pareille Critique, digne de l'admirateur de l'*Hiſtoire de Cyrus le jeune*, & qui pourroit l'être auſſi du Contempteur de l'*Hiſtoire des Révolutions de Pologne*. Du reſte, il eſt faux que l'Abbé de Vertot ait couru après les ornemens, comme on le dit ici ; il y a de la différence entre avoir de l'eſprit, & courir après l'eſprit ; il y a auſſi bien de la différence entre être orné & *courir* après les ornemens. Courir après les ornemens, c'eſt faire de longs portraits de pure imagination ; c'eſt entaſſer des réflexions tantôt biſarres, tantôt triviales ; c'eſt faire des harangues précieuſes en

ſtile Académique, longues & directes; c'eſt affecter un langage neuf & guindé; c'eſt débiter des ſentences de Ruelles, & des phraſes de Romans. Un Auteur qui court après l'eſprit eſt un ridicule Auteur; & un Hiſtorien qui court après les ornemens, eſt un ridicule Hiſtorien; parce que ce ne ſont d'ordinaire que des ornemens poſtiches, de faux ornemens: & que les vrais & les ſeuls ornemens de l'Hiſtoire, ſont les portraits fideles & hardis, les refléxions courtes & ſenſées, une narration élégante & préciſe. Tels ſont les ornemens de tous les Ouvrages du Salluſte de la France.

Le Défenſeur de M l'Abbé Pagi eſt ſurpris qu'on trouve l'*Hiſtoire de Cyrus le jeune* écrite avec négligence: & moi je ne ſuis point du tout ſurpris que le ſtile de cet Ouvrage ſoit de ſon goût. Un certain Sçavant, vrai ſçavant, mais un peu impoli, a imprimé que la politeſſe eſt une ſottiſe; notre Auteur ſemble prétendre auſſi que toutes les fautes de langage, les barbariſmes, les ſoléciſmes, les façons de parler provinciales, les phraſes biſarres, ſont des bagatelles, qui ne méritent pas qu'on y faſſe attention. *La correction dans le ſtyle*, dit-il, *quand elle*

eſt portée à un certain point, eſt la marque infaillible d'un génie étroit, qui ne connoît d'autre mérite que celui des mots & des phraſes. Mais voudra-t'il convenir que le P. Bouhours ait été un *génie étroit*? Je le prie de me permettre de donner cette leçon, à lui & à tous ſes ſemblables, qui eſt, qu'on ne peut jamais être trop *correct* dans ſon ſtile, & qu'un Auteur qui le néglige, eſt toujours un mauvais Auteur.

Ce que le Défenſeur de l'Ouvrage de M. l'Abbé Pagi ajoûte, eſt un trait qui ne fait pas encore honneur à ſon diſcernement. *Cet Ouvrage*, dit-il, *ſoutiendra fort bien le parallele qu'on en voudra faire avec celui des Amuſemens & des Récréations hiſtoriques.* Mais quel rapport y a-t'il entre ces deux Ouvrages? On entrevoit à peu près ce qu'il n'oſe exprimer nettement, & il ſe fonde, dans ſon judicieux parallele, ſur l'impoſture adroite d'un certain Libraire, au ſujet du Livre des *Amuſemens hiſtoriques*; impoſture qui n'a pû ſéduire que des perſonnes ſans lumiere & ſans goût; puiſqu'il y a autant de différence entre le ſtile de cet Ouvrage & le ſtile des miens, qu'il peut y en avoir entre les Ecrits de M. Rollin & ceux de M. G. de P. Non que l'Au-

teur des *Amuſemens hiſtoriques* ne ſoit un jeune homme qui a beaucoup d'eſprit, & qui a écrit pluſieurs autres choſes avec autant de fineſſe que de génie : mais cet Ouvrage fort négligé, & dont il ne m'avoit fait voir que le commencement, n'étoit pas digne de lui. Cependant il a plu à quelques perſonnes, ou mal intentionnées, ou très-peu éclairées, de me l'attribuer. Voyez ce que j'en ai dit dans la premiere Lettre des *Obſervations*, page 15.

Troiſiéme Article. Je m'étois flatté que la maniere dont M. l'Abbé G. mon Collegue, de concert avec moi, a parlé, dans la 64 Lettre des *Obſervations*, au ſujet de la derniere Harangue du P. Porée ſur les *Romans*, n'auroit pû déplaire qu'à ceux qui font peu de cas de l'éloquence, du goût & du ſtile de cet ingénieux Orateur ; & je ne m'attendois pas qu'un de ſes Confreres nous en feroit des reproches ; d'autant plus que nous en avions reçu des remercimens de la part du P. Porée même, dont je me glorifierai toûjours d'être le ſerviteur & l'ami. Cependant dans le Journal de Trevoux (Juillet 1736,) on prétend que pluſieurs endroits cités dans la Lettre LXIV, y ſont traduits ou avec né-

gligence ou infidelement. Les gens de Lettres n'ont pû s'empêcher de rire, en comparant la traduction du Journaliſte avec la nôtre. Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, de rapporter ici tout ce qu'il y deſaprouve ; je me contenterai de quelques endroits.

Nous avons fait attention à ce trait du P. Porée, ſi peu favorable au grand Racine : *Heroas contemplare cæteros, quos teneris iſtis, & ingenioſiſſimi elegantiſſimique Poëta artificio emollitis heroibus in Scenam Gallicam ſucceſſerunt ; de ſingulis fermè quæres, &c.* Et nous avons dit en général, (en faiſant mention de cet endroit, ſans prétendre le traduire mot à mot) que ſelon le Pere Porée, *en conſiderant les autres Heros que M. Racine a pliez à ce caractere de tendreſſe, il n'y en a pas un, qui ne ſoit amoureux en dépit du bon ſens.* Le Pere Porée, dit le Journaliſte, dit tout le contraire dans ſon texte ; & il en traduit ainſi le commencement : *Si les autres Heros ont été amollis par l'effet de l'art de ce Poëte, &c.* En verité il me ſemble que nous avons exprimé la même choſe un peu moins mal, en diſant, que *M. Racine a plié les autres Heros à ce caractere de tendreſſe :* Quant au reſte du paſſage, nous ſommes d'accord.

Nous avons dit que le P. Porée comparoit la Tragédie *à une Dame chaſte, qui aime mieux mourir que d'être violée*; c'eſt le ſens de ces paroles, *Caſtam matronam prius emori decet, quam vitiari*; le Journaliſte traduit ainſi, *une matrone chaſte doit perdre plutôt la vie que l'honneur.* Il eſt certain que le mot de *vitiare* ſignifie en cet endroit ceque nous lui avons fait ſignifier; mais les Romains ne s'en ſervoient que par rapport aux filles: ils n'ont jamais dit *vitiare matronam*, mais *vitiare virginem.* A l'égard du terme François *Matrone*, le Journaliſte, devoit avant que de l'employer, s'informer de ſa ſignification.

Dum fervet omnis officina Romanenſis, dum ſcriptores famelici narratiunculas deproperant amatorias, unde lucri aliquid colligant, parum ſolliciti, an diu vivant illæ, modo ut ſibi per eas detur aliquamdiu vivere; dum tirones erudituli, &c. Le Journaliſte traduit ainſi, *Tandis que toute la fabrique d'Hiſtoriettes eſt dans le feu de la compoſition* (une *fabrique* dans le feu de la *compoſition!*) *tandis que des Ecrivains affamés bruſquent leurs petites Nouvelles galantes pour un vil interêt, ſans s'embarraſſer de leur durée, pourvû qu'elles leurs procurent de quoi vivre; tandis que*

des commençans, legers d'érudition, forgent des contes, &c. Pour nous, qui n'avons pas le rare talent du Journaliſte, & qui d'ailleurs *bruſquons* nos petits Ouvrages, nous avons traduit ainſi cet endroit de notre mieux : il eſt bien triſte que notre traduction lui ait paru mauvaiſe : » Tandis que la Manufacture des Romans eſt en mouvement: » tandis que des Ecrivains faméliques » ſe hâtent de compoſer de petites Hiſtoriettes amoureuſes, pour gagner » quelque choſe, ſans ſe mettre en » peine, ſi elles vivent long-tems, » pourvû que pendant quelque tems » elles les faſſent vivre ; tandis que » des apprentifs demi-ſçavans forgent » des avantures fabuleuſes, &c. «

Bellè togatus a été traduit par nous, *enveloppé dans une belle robe de chambre ;* cela ne vaut rien, ſelon le Journaliſte ; il falloit traduire, *dans un déshabillé riche.* Je n'avois jamais entendu dire, qu'un *riche déshabillé* convînt aux hommes, je croyois qu'on ſe ſeroit moqué d'un homme qui eût affecté d'avoir un *riche déshabillé*, qui n'eſt jamais que pour les femmes. Il n'a jamais vû, je crois, dans les Livres qu'il a pû lire, un homme *en riche déshabillé*, ſi ce n'eſt le *Bourgeois Gentilhomme* de Moliere.

Materfamilias in medio juniorum matronarum senatu recitat ex amplior cathedrâ, tanquam ex tribunali, Librum aureum. Cet endroit a été traduit ainsi par nous : *La Dame du logis, au milieu d'un sénat de jeunes femmes, lit à haute voix, assise dans un grand fauteüil, comme dans un tribunal, un livre proprement relié.* Le Journaliste improuve cette traduction, à laquelle il substituë sçavamment celle-ci. *UNE MERE entourée de jeunes Dames, & RE'PANDUE SUR UN SOFA, d'où comme d'un tribunal, elle lit à haute voix UN LIVRE D'OR.* Il s'agit d'un mauvais Livre, selon le P. Porée ; il ne s'agit donc pas d'un *Livre d'or*, mais d'un Livre *doré*, ce que nous avons rendu suffisamment. Le P. Porée a-t'il pû penser qu'un Livre rempli d'impiétés abominables fût un *Livre d'or* ? Il a, je crois, trop de jugement, pour avoir voulu placer là une mauvaise ironie. De plus, il ne nous seroit jamais venu à l'esprit, qu'*amplior Cathedra* signifiât un *Sofa*, ni qu'un *Sofa* pût ressembler à un *Tribunal*. Nous n'avons pas non plus apperçu dans le texte, qui est ci-dessus, l'idée d'une *femme répanduë*.

Puellula è Nutricis elapsa gremio, a

été traduit dans *les Observations* par ces mots ; *une petite fille échappée du sein de sa Nourrice.* Mauvaise traduction, au gré du Journaliste, qui traduit ainsi ; *un enfant s'échappe des bras de sa GOUVERNANTE* ; mais de quel sexe est cet *enfant* du Traducteur ? Le Pere Porée dit *puellula.* D'ailleurs il ne parle point de *Gouvernante*, mais de *Nourrice.* Enfin à notre traduction en général, qui n'a, ce semble, d'autres défauts, que d'être très-littérale, (si c'en est un) le brillant Journaliste préfere toujours une paraphrase, tantôt précieuse, tantôt entortillée, tantôt barbare, dont nous pourrions citer plusieurs exemples, si nous ne craignions de rebuter le Lecteur.

Pour Dieu tâchez, &c. *Rouss.*

En vérité le rolle de Critique ne va pas à tout le monde ; & bien que quelques gens disent que la *Critique est aisée*, je ne vois pourtant presque personne réüssir en ce genre d'écrire. Quoiqu'il en soit, il ne me semble pas que le Journaliste de Trévoux ait tiré un grand avantage de cette *Lenteur scrupuleuse* dont il se glorifie, & que notre

prétenduë *précipitation* ait mis l'extrait, qu'il mépriſe, infiniment au deſſous de celui de ce ſçavant homme, qui paroît également verſé dans la connoiſſance de la Langue Latine & de la Langue Françoiſe. L'eſtime profonde que j'ai pour lui, me force de taire ſon nom.

Mémoires de Mademoiſelle de Mainville.

M. le Marquis d'Argens, content du ſuccès de ſes *Mémoires*, s'eſt mis dans le goût d'écrire divers Ouvrages du même caractére. Dans la Préface des *Mémoires de Mademoiſelle de Mainville* *, dont je vais vous tracer une légére idée, il s'annonce pour l'Auteur du *Mentor Cavalier*, & des *Mémoires du Marquis de Mirmont*; & il y juſtifie par des raiſons aſſez foibles la liberté qu'il prend de nommer quelquefois des perſonnes vivantes.

Ce Roman eſt à proprement parler un amas d'Hiſtoriettes. On trouve d'abord les avantures de Mademoiſelle Maurin, échapée d'un Convent, qui épouſe le Comte de Mainville. Elle avoit été aimée du Chevalier

* *Mémoires de Mademoiſelle de Mainville*, ou *Le feint Chevalier*. Par M. le Marquis d'Argens. A la Haye, chez Paupie. 1736. in-12.

d'Aſſemard, dont elle regardoit modeſtement les Diſcours galans, comme un hommage qu'il rendoit à ſa beauté. Ce Chevalier gêné par ſon Oncle & par ſa Grand-Mere, ne pouvoit trouver le moment de peindre ſa paſſion à ſa Maîtreſſe. Heureuſement la Grand-Mere ordonna à la jeune Demoiſelle d'aller dans une de ſes terres pour toucher ſes revenus: le Chevalier fut l'attendre dans un bois, où il lui débita ſes ſaillies galantes. La Demoiſelle, traverſée dans ſes amours, épouſe ſecretement le Comte de Mainville, & elle eſt repreſentée d'un *caractére rempli d'honneur & de probité.*

Cependant la Grand-Mere, par ſes mauvais traitemens, force Mademoiſelle de Mainville ſa fille, à prendre la fuite. C'eſt auprès de Lyon que cela ſe paſſe. A une lieüe de cette Ville, la Demoiſelle rencontre un jeune homme aimable, nommé Maurel, qui l'avoit inutilement demandée en mariage. Quoiqu'il *vînt d'une campagne*, il ſe trouvoit avoir beaucoup d'argent; il s'offrit de voyager avec ſa belle Maîtreſſe, qui l'agréa, après avoir exigé de lui la promeſſe de vivre avec toute la bienſéance convenable. Ar-

rivez au Pont-Saint-Esprit, ils prirent des précautions pour éviter certains inconvéniens où ils étoient déja tombés ; Mademoiselle de Mainville s'habilla en homme, & prit le nom de Chevalier de Vergy ; Maurel se para du nom de Mirancourt. Ils se rendirent à Montpellier, où le feint Chevalier plut bientôt aux Dames ; & pour n'être pas en reste, il étala toute la coqueterie d'un Petit-Maître. Insulté par le Comte de Vilairet, il en tira raison l'épée à la main, & blessa son ennemi, qui l'estima dans la suite, & vêcut dans une grande liaison avec lui. Mais de ce commerce d'amitié, naquit la passion de Mademoiselle de Vilairet pour le faux Chevalier, qui poussa la feinte jusqu'à consentir de l'enlever. Ce nœud est heureusement coupé par un Conseiller en la Cour des Aydes, rival du Chevalier. Informé par la femme de Chambre de tout ce qui se passoit, il fut lui-même le raviſſeur. Le Chevalier fut d'abord soupçonné d'avoir fait le coup ; mais ayant *découvert sa gorge* au Comte de Vilairet, frere de la Demoiselle, tous les soupçons furent dissipées. On découvrit enfin qu'elle avoit été enlevée par le Con-

seiller, & menée dans un Château, où M. de Vilairet & le Comte son fils se rendirent. Mademoiselle de Vilairet, toujours épriſe de son Amant, devint plus traitable, lorsque son frere lui eût dit que le Chevalier n'étoit pas en état d'être son époux. Elle promit d'épouser le Conseiller, si ce qu'il lui disoit étoit vrai. Revenuë à Montpellier, le Chevalier vint la voir, & *lui fit toucher sa gorge*, pour ne lui laisser aucun doute. Le Chevalier ayant pris le parti de venir à Paris, fut voir la femme du Conseiller, qui l'embrassa tendrement : mais le mari qui vit ces caresses *au travers de la porte*, vint avec deux pistolets, & en tira l'un sur son rival, qui le fit fuir, *en faisant briller le fer dont il étoit armé.* On apprit au mari le sexe du Chevalier, & il devint tranquille.

Nos deux Amans vinrent enfin à Paris, & logerent dans un Hôtel, qui étoit le rendez-vous de personnes célébres par leurs avantures. C'est d'abord un Gentilhomme Provençal, qui est volé par deux filles de joye ; ensuite vient un Comte, qui déguisé en fille, s'étoit introduit dans un Convent, où étoit Mademoiselle de * * * sa Maîtresse. Cette Demoiselle est

d'une facilité inconcevable à se livrer à son Amant. Cette foiblesse n'inspire que du mépris. L'Auteur n'ignore pas que les Romans n'admettent que celles qui peuvent inspirer de la pitié ou de la haine. Falloit-il salir ces *Mémoires* de l'aventure de *Catin Salo*, fille du Maître de l'Hôtel, qui est une vraie *Courtisane*, & qui accouche le même jour qu'elle devoit épouser un garçon Sellier? Enfin le Comte de Mainville, frere de l'Héroïne du Roman, arrive dans cet Hôtel où il conte au Chevalier ses équipées amoureuses. La sœur se découvre au frere; c'est la seule situation intéressante. Puis le pere arrive, & consent au mariage de sa fille avec Maurel.

Ce Roman est dédié à l'*Ombre de l'illustre Bayle*. Dans l'Epître Dédicatoire, l'Auteur badine le mieux qu'il peut : » Dans un certain écrit hébraïque j'ai prié, dit-il, un nommé » Aaron Menceca, de qui je suis fort » ami, de vous assurer combien votre » mémoire m'est chere, & jusqu'à » quel point je suis votre serviteur. « Cet écrit Hébraïque, selon l'Auteur, n'est autre chose que les *Lettres Juives*, apprétiées depuis peu par les Journalistes de Trevoux.

Depuis 1734 il a paru deux Recüeil des *Lettres édifiantes & curieuſes* des Jeſuites Miſſionnaires ; ſçavoir le 21 Recüeil en 1734, & le 22 qui vient de paroître. Ces deux volumes contiennent des choſes très-intereſſantes, même pour les Gens de Lettres, ainſi que la plûpart des autres volumes précédens. La Lettre du P. Parennin à M. de Mairan dans le 21 volume mérite beaucoup d'attention, & me donnera lieu de faire pluſieurs *obſervations*, qui ne ſeront pas indifferentes. Tout ce qui regarde la Province de Paraguai dans ce même volume eſt du même merite, mais dans un autre genre. Dans le 22 volume la Lettre du P. Contancin & celle du P. d'Entrecolles ſont les plus curieuſes ; ſurtout la Lettre de ce dernier, ſur la maniere de faire des perles artificielles, ſemblables aux perles naturelles ; ſur le ſecret de rendre aux perles leur premiere beauté ; ſur le moyen de rétablir des vaſes de porcelaine briſés, en ſorte qu'ils ſoient d'uſage, comme auparavant ; ſur le moyen de peindre une porcelaine déja cuite ; de laver & de rajeunir de vieilles eſtampes ; ſur la maniere de faire des parfums, & de donner à la vapeur qui s'éleve une figure agréable. On y

Lettres édifiantes & curieuſes.

trouve auſſi des ſecrets pour conſerver du feu ſur l'eau ſans s'éteindre ; pour avoir une lampe qui éclaire un mois, ou une bougie qui dure toute la nuit, ſans preſque ſe conſumer ; pour ſe procurer du Mercure, en le tirant du Pourpier ſauvage ; pour changer le plomb en étain, & donner à l'étain l'éclat de l'argent ; enfin le moyen de vivifier l'éguille d'une bouſſole, ſans avoir recours à l'aiman, &c. Je vous entretiendrai de ces deux volumes ſucceſſivement ; mais je ne le puis faire que dans quelques mois.

Je ſuis, &c.

Ce 14 Juillet 1736.

Faute à corriger dans la 70 Lettre.

Page 237, ligne 16 ; 69 Lettre, *liſez* 68 Lettre.

A PARIS chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXII.

LEs Diſcours prononcés à la réception des deux derniers Académiciens, méritent, Monſieur, que je vous en rende compte. M. l'Evêque de Mirepoix, Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, ayant été élu à la place de feu M. Mallet, commença ainſi noblement ſon Diſcours. » Meſſieurs, je ne le diſſimule point » à moi-même, & je me hâte de le » publier, par l'interêt que la reconnoiſſance m'inſpire déja pour votre » gloire ; c'eſt à l'honneur que le Roi » m'a fait, que je dois celui que vous » me faites aujourd'hui. « Quoique ce ſoit proprement à la protection libérale de Loüis XIV, & aux vûës ſublimes du grand Colbert, que le ſiécle

Diſcours de l'Académie.

passé est redevable de tous les célebres Ecrivains François qui l'ont illustré, & qui n'auroient, ce semble, pas moins existé, quand l'Académie Françoise n'auroit été fondée que dans ce siécle-ci, cependant, suivant le stile ordinaire, M. de Mirepoix en fait tout l'honneur au Cardinal de Richelieu, Fondateur de l'Académie, & cet endroit n'est pas un des moins beaux de son Discours. » Ce n'est que depuis » l'établissement de l'Académie, dit-il, » que les bonnes Lettres ont été com- » me naturalisées en France. Ce goût » formé sur les anciens & bons mo- » déles, l'ouvrage d'un Roi, l'amour » & le pere des Sçavans, ce goût n'é- » toit pas entierement perdu; mais il » ne se soutenoit gueres que dans une » Langue étrangere. Les meilleurs » esprits n'osoient, ce semble, écrire; » ou ils retomboient dans leur barba- » rie, dès qu'ils écrivoient dans leur » Langue naturelle. « L'Orateur excepte sans doute Amyot & Montagne. Plût à Dieu que la Langue n'eût point été changée, & qu'il fût permis aujourd'hui d'adopter leur style!

» Sans remonter plus haut, conti- » nue-t'il, quelle sorte d'éloquence » dans la plûpart des Discours fran-

» çois qui ſont venus juſqu'à nous ?
» Nulle expreſſion, nul génie même,
» nulle connoiſſance ſurtout de la na-
» ture & des ſentimens. Cet art de
» prendre l'homme par lui-même, &
» de le ramener à ce qu'il ſent, pour
» lui inſpirer ce qu'il doit, ce grand
» art de la perſuaſion étoit pleinement
» ignoré. Tout alloit à l'eſprit : & la
» ſéchereſſe toujours inſéparable de ce
» qui n'eſt qu'eſprit, ne faiſoit de tous
» les diſcours qu'un enchaînement de
» belles paroles ſans ame & ſans vie,
» &c. «

L'Orateur décrit enſuite le changement produit dans tous les eſprits par l'érection de l'Académie. » A une vai-
» ne & puérile affectation ſuccéda un
» langage uni, naturel, raiſonnable.
» On ne parla plus, ainſi que s'en
» plaignoit un Ancien, poétiquement,
» ou en Orateur ; on parla humaine-
» ment, ſenſément, avec cette ſim-
» plicité noble & tendre, qui caracte-
» riſe les cœurs bien nez, autant que
» les bons eſprits. Tout ſe reſſentit de
» cette heureuſe révolution. Dans la
» Chaire, dans le Barreau, juſques
» aux Lettres & aux converſations,
» qui ont auſſi leur éloquence, tout
» fut rappellé à la Nature, l'art ne fut

» plus employé que pour la découvrir,
» ou pour l'orner. »

Comme l'empire du Goût eſt ſujet aux révolutions, M. de Mirepoix ſuppoſe, que malgré l'établiſſement de l'Académie, il a couru riſque de ſe perdre. C'eſt l'Academie, ſelon lui, qui l'a retenu ſur le bord du précipice: c'eſt elle *qui a conſervé le feu ſacré.* » Dans le plus grand danger des Lettres & de l'éloquence Françoiſe, » dit-il, il y eut toujours parmi vous » des hommes fideles au dépôt de la » vraie & de la ſaine éloquence; des » hommes qui ſçurent ſe défendre, & » défendre les autres de la contagion, » ſi on oſe le dire, & du frivole goût » de l'eſprit; des hommes aſſez forts, » pour ne chercher que le vrai beau, » & aſſez éclairez pour ne le trouver » que dans le ſimple & le naturel.... » Puiſſe le caractere de tels hommes » ſe perpetuer: Puiſſe cette éloquence » du cœur & des ſentimens ſe conſerver & ſe répandre! Le ſublime, ou » ce que l'on appelle le ſublime de » l'eſprit, eſt aſſez connu: celui du » cœur ne l'eſt pas. Peut-être n'eſt-ce » qu'une miſerable vanité, bien plus » que le défaut de talent, qui fait la » diſette d'Orateurs. On a la fureur de

» briller ; on ne ſe met en peine que » de former ſon eſprit ; on ne penſe » nullement à ſe former ſoi-même. » &c. » On a penſé de tout tems qu'il falloit qu'un Orateur fût un homme de bien. La vertu eſt en effet le fondement de la vraye éloquence, & on ſçait aſſez que c'eſt elle qui a fait le principal ſuccès des prédications touchantes d'un Orateur Chrétien, que la Sageſſe même a chargé de l'éducation précieuſe du jeune Prince, dont on trouve ici un portrait fidele, qui doit charmer tous les François, & que je ne puis me diſpenſer d'expoſer ici tout entier, comme le plus aimable de tous les tableaux.

» Déja ſe développe dans l'auguſte » Eleve tout ce qui brille & charme » le plus dans l'enfance. Un feu, une » vivacité, tempérés & rendus encore » plus aimables, par un fond de dou- » ceur & de docilité, de gayeté même » & de joye. Une conception aiſée ; » une mémoire, qui ſaiſit les choſes, » ſans preſque les apprendre, & qui » fait que l'on trouve une vraie inſ- » truction, où l'on n'avoit apperçu » que du badinage & du divertiſſement. » Une curioſité, qui s'étend à tout, & » ne ceſſe de faire des queſtions, des

» réflexions, des applications du peu
» qu'il a vû ou appris, juſtes & promp-
» tes, où l'on ne méconnoîtroit pas
» une raiſon déja formée. Les Prin-
» ces ne ſont point au-deſſus des Loix
» naturelles ; & en effet dans Mon-
» ſeigneur LE DAUPHIN, ainſi
» que dans les autres enfans, l'aptitu-
» de aux ſciences ſe fait remarquer
» bien plûtôt que l'amour & le goût ;
» mais lors même que la ſéchereſſe
» des premiers élémens le rebute da-
» vantage, & qu'il le déclare, c'eſt
» avec un enjoüement & des graces,
» qui décelent ſes diſpoſitions, & font
» ſentir que les ſciences, pour leſquel-
» les il eſt né, ſçauront bien s'en em-
» parer un jour, & que, pour ainſi
» dire, il ſera ſçavant malgré lui.....
» A l'âge de Monſeigneur LE DAU-
» PHIN, on ne peut gueres que ha-
» ſarder des prédictions, ſur le carac-
» tere & les ſentimens : Que ne point
» eſperer pourtant d'un Prince, qui
» n'a pas encore atteint la ſeptiéme
» année, & qui aime la vérité, juſ-
» qu'à avoüer ſes fautes avec une can-
» deur & une ingénuité, qui les fe-
» roit d'abord pardonner à un ſimple
» particulier ; capable d'être touché
» du malheur d'une famille affligée,

» & qui ajoute de lui-même aux ſe-
» cours qu'on lui inſpire de donner ?
» Que ne point eſperer d'un jeune
» Prince, qui n'eſt environné que de
» probité, d'honneur, de religion ;
» dont toute la maiſon, dans un con-
» cert & une union qui ſe rencontre-
» roit difficilement dans une famille,
» n'a qu'un même but & un même
» objet, l'avancement du Prince, &
» le ſuccès de ſon éducation ? Quels
» ſentimens ſurtout n'inſpirera pas
» l'illuſtre, le ſage Gouverneur, qui
» a lui-même tous les ſentimens de ſa
» naiſſance, *& qui n'en a que les ſenti-*
» *mens* ; qui, ennemi de tout faſte &
» de toute oſtentation, ne connoît de
» vraie nobleſſe, que la valeur qui ſe
» ſacrifie pour le ſervice de ſon Roi,
» & la bonté, qui ne ſe plaît que
» dans le bien qu'elle fait aux hom-
» mes ; d'autant plus capable de con-
» duire un jeune Prince, & de mode-
» rer ſes humeurs naiſſantes, que dans
» une continuelle égalité d'ame & de
» raiſon, il ſemble être né tout ce
» qu'il doit être, & n'avoir de paſſion
» que le devoir, qu'il aime même en-
» core ſans paſſion. « Quelle obliga-
tion toute la France n'a-t'elle pas à M.
de Mirepoix, de lui montrer ſi agréa-

blement le précieux trésor qui lui est confié, & d'apprendre à tous ceux qui ne seroient pas instruits des hautes & rares qualités de M. le Duc de Chatillon, (s'il se peut que quelqu'un les ignore) qu'Achille dans son enfance ne fut pas remis en de plus dignes mains. *

M. de la Chaussée, élu à la place de feu M. Portail, Premier Président du Parlement de Paris, après avoir prononcé deux pages de prose, parla en vers alexandrins, & rima à peu près ce que M. de Mirepoix avoit déja dit sur la naissance du goût, fruit de la naissance de l'Académie. Cet éloge de la Langue Françoise auroit été, ce me semble, moins supportable en prose proprement dite:

Eh quoi n'a-t'elle pas remis entre nos mains
Les Richesses des Grecs & celles des Romains?
De leurs divins écrits interprétes fidéles,
Si nous avons peut-être égalé nos modéles,
Dans le monde sçavant s'il ne s'est rien produit,
Sans être en notre Langue heureusement traduit,
Elle peut donc suffire, & la plainte est injuste.

La beauté de ces vers n'ébloüit pas

* Le Centaure Chiron, fils de Saturne, fut le Gouverneur d'Achille.

assez, pour empêcher de faire réflexion que les traductions françoises ne peuvent rendre fidélement que les Historiens Grecs & Latins; à l'égard des Orateurs & des Poëtes, ils seront toujours inaccessibles aux Traducteurs. Démosthene, Homere, Anacreon, Ciceron, Virgile, Horace ne sçauroient être rendus dans une autre Langue. J'ai vû, par exemple, les Sermons du célebre Bourdaloue traduits en Latin par un fort habile homme; ce n'est point le corps de Bourdaloue, c'est sa carcasse. Il en est de même des anciens Orateurs que nous entreprenons de traduire, & c'est encore pis à l'égard des Poëtes.

S'il y a quelque défaut dans les vers de M. de la Chaussée, c'est trop de raison. Quoi de plus sensé, par exemple, que l'endroit suivant?

La Langue se corrompt,
Lorsqu'à l'indépendance elle est abandonnée;
Elle a toujours besoin d'être subordonnée.
Quand elle est parvenuë à sa maturité,
Il faut des *surveillans*, dont la sévérité
Etouffe les abus toujours prompts à renaître;
Il faut des *défenseurs* qui soient dignes de l'être,
Et que leur propre gloire intereſſe toujours
A fixer à jamais sa richesse & son cours.

Il est tems que je passe à la Réponse

éloquente que M. l'Archevêque de Sens, Directeur de l'Académie, a faite aux Discours des deux nouveaux Académiciens. Il dit à M. de Mirepoix : » Pour vous, Monsieur, c'est par sa- » gesse, & non par stérilité, que vous » avez évité ce défaut. * On reconnoît » par le Discours que vous venez de » prononcer, que les graces du stile » & les tours ingénieux vous sont fa- » miliers** : mais l'austere vertu, dont » vous avez fait profession toute votre » vie, a réglé votre goût ; & attentif » uniquement à la gloire de Dieu, vous » avez mépriſé en homme de bien cet- » te gloire vaine, que l'on recherche » quelquefois par un stile indigne de » la gravité du saint Ministere. «

Voici une partie du Compliment que M. de Sens adressa à M. de la Chaussée. « Si en un an, *& dans un âge* » *peu avancé*, vous avez fait tant de » progrès, *** que sera-ce, ſi vous aug-

* Le stile épigrammatique.

** Tout le monde convient que le Discours de M. de Mirepoix est un des plus ingénieux, des plus fins, & en même tems des plus judicieux, qui depuis très-long-tems ait été prononcé à l'Académie Françoise.

*** *La fausse Antipathie*, l'*Epître de Clio*, & *Le Préjugé à la mode* sont les trois seuls Ouvrages de cet Auteur. L'*Epître de Clio* passe pour un chef-d'œuvre.

» mentez toujours de même ? Ne ver-
» ra-t'on pas un jour revivre en vous
» cet ancien fléau des vices & du ridi-
» cule, le célebre Moliere ? Ici je de-
» vrois peut-être en qualité de Direc-
» teur d'une Académie, à qui la Poëſie
» eſt chere, m'étendre davantage ſur
» le mérite de vos Comédies. Mais
» l'auſtere Dignité dont je ſuis revêtu,
» m'oblige à être réſervé. N'aurois-je
» pas même à craindre qu'on ne me
» fît un reproche, ſi je loüois égale-
» ment & l'Orateur Chrétien & le
» Poëte profane, & ſi je diſtribuois à
» la fois des éloges, & à celui qui
» a préparé des Scénes au Théa-
» tre, & à celui qui a compté le
» Théatre au nombre des ſcandales
» qui excitoient ſon zele ? Non, Mon-
» ſieur, le reproche ſeroit injuſte :
» je puis, ſans bleſſer mon caractere,
» donner, non aux Spectacles que je
» ne puis approuver, mais à des piéces auſſi ſages que les vôtres, * &
» dont la lecture peut être utile, une
» certaine meſure de loüange, tandis

* Les Piéces comiques de M. de la Chauſſée tendent en effet directement à la correction des mœurs. *Le Préjugé à la mode* ſurtout peut être lû par les perſonnes les plus ſcrupuleuſes.

» que l'Académie, en vous adoptant,
» donne à la beauté de votre génie &
» aux graces de vos poëſies la couron-
» ne qu'elles méritent à ſes yeux. ....
» Ainſi en rendant juſtice à la ſageſſe
» de vos vûës, on pourra convenir
» ſans peine, qu'il y a quelque rap-
» port entre celui qui condamne nos
» Théatres, & celui qui eſſaye de les
» corriger. «

Cela s'appelle marcher d'un pas ferme & majeſtueux dans un chemin gliſſant. La ſupériorité de génie & de raiſon ont fourni à M. de Sens une reſſource, qui auroit peut-être manqué à tout autre dans une circonſtance pareille. Plus un ſujet, quel qu'il ſoit, eſt, pour ainſi dire, rébelle au pinceau, plus celui qui le traite bien, mérite d'éloges. L'endroit ſuivant eſt encore un effort d'eſprit, mais d'un autre genre, où l'Orateur n'a pas moins réuſſi. Il entreprend & acheve, ſans tomber dans la fadeur de l'adulation, un parallele de Son Eminence M. le Cardinal de Fleuri avec le grand Cardinal de Richelieu. Je pourrois, ſans être moi-même adulateur, comparer ce morceau d'Eloquence à ces coups hardis d'architecture, qu'on vient voir & admirer de toutes parts. Voici ce

parallele, comparable à tout ce que vous avez jamais pû voir de plus parfait en ce genre, soit pour la justesse de l'opposition, soit pour la vérité des caracteres & des faits.

Après avoir exposé avec la plus vive éloquence les vertus rares de Loüis XV ; après avoir tracé une sublime image de la sagesse de son gouvernement, de ses vûës pacifiques, du succès de ses armes, de la candeur de sa politique, & de la noble simplicité de ses heureuses négotiations, * l'Orateur s'exprime ainsi.

» Manes du grand Armand, qui » aviez épuisé, ce semble, toutes les » merveilles d'un ministere glorieux, » venez & voyez. Tout grand que » vous êtes, ces événemens, disons » même, ces prodiges nouveaux ne » méritent-ils pas vos regards ? Vo- » tre gloire est incomparable ; mais » il reste encore des routes, qui me- » nent à une autre sorte de gloire,

* » Toutes les Nations de l'Europe reçoivent » la loi, non de Loüis XV & de son Ministre ; » ils n'ont garde de paroître la donner : mais » les Nations armées la recevront des mains de » l'équité & de la justice. LOUIS s'y soumet » lui-même par probité & par modération. » Toutes les Nations contentes l'admirent, & » s'empressent de l'imiter. « *Disc. pag.* 36.

» qui aura auſſi ſes admirateurs.

» Le Cardinal de Richelieu remue » toute l'Europe par l'activité de ſa » politique : il fait marcher des Ar- » mées de toutes parts ; elles paroiſ- » ſent où on ne les attendoit pas ; elles » ſemblent ſortir de deſſous terre. » Je vois dans ces opérations éton- » nantes des reſſorts multipliés, des » forces mouvantes, de puiſſantes » machines. Le Cardinal de Fleuri, » paiſible dans ſon Cabinet, commu- » nique ſa tranquillité à toute l'Euro- » pe ; ſans inquiétude, ſans s'émou- » voir, ſans rien perdre de cette dou- » ceur aimable qui orne toutes ſes ac- » tions, il fixe les inquiétudes des tê- » tes couronnées ; il veut que tous les » Etats ſoient comme une même fa- » mille, où des freres bien nez vivent » entr'eux ſans ambition & ſans dé- » fiance : & il réuſſit.

» Le Cardinal de Richelieu poſe » pour fondement de ſa politique, » de contredire, d'abaiſſer, d'abattre » même, s'il eſt poſſible, la Maiſon » d'Autriche, comme une Maiſon » rivale, qui ne pouvoit ſubſiſter » qu'aux dépens de la Maiſon de Fran- » ce. Le Cardinal de Fleuri entreprend » de réunir ces deux illuſtres Maiſons ;

» il n'envie pas à la Maiſon d'Autri-
» che la ſplendeur qui lui eſt propre ;
» elle n'a rien qui offuſque la Maiſon
» de Bourbon ; & établiſſant entre
» elles, pour maxime fondamentale,
» la droiture, la bonne-foi & l'équité,
» il ſatisfait aux interêts de l'une &
» de l'autre, & des Maiſons rivales ;
» il en fait comme une ſeule & même
» Maiſon.

» Le Cardinal de Richelieu prend ſon
» vol de ſi haut, qu'il fond même
» ſur l'Aigle dans ſa plus grande éle-
» vation : il l'étonne, il l'atterre, il
» lui arrache ſa proye. Le Cardinal
» de Fleuri la charme par ſa douceur ;
» il l'apprivoiſe par ſa franchiſe, il
» lui donne ſa proye, & il la con-
» tente ; & cependant il vient à bout
» de partager avec elle l'empire des
» airs, & de lui faire aimer ce par-
» tage.

» Le Cardinal de Richelieu s'aſſu-
» jettit toutes les Nations, l'une après
» l'autre ; il nourrit entre elles des ja-
» louſies réciproques ; il profite de
» leurs diviſions ; quelquefois même
» il les excite, ou il les fomente habi-
» lement, pour affoiblir les ennemis
» de ſon Roi. Le Cardinal de Fleuri
» ne veut pas que ſon Roi ait des en-

» nemis : il a en horreur toute intri-
» gue, qui puisse paroître injuste ; il
» regarde le droit des gens & l'égalité
» dans la Justice, comme le ressort
» des Traités le plus efficace & le
» plus durable ; il veut que chacun
» soit content, & qu'il vive sans dé-
» fiance & sans allarme. Il cimente ses
» projets, par l'interêt que chacun
» trouve à les adopter. Toutes les Na-
» tions admirent & paroissent satisfai-
» tes ; & si quelque jaloux conçoit du
» dépit ; il n'ose éclater, de peur de
» paroître injuste.

» En un mot, le Cardinal de Riche-
» lieu désespere ses successeurs par la
» profondeur de ses desseins, par la
» hardiesse de ses entreprises, par la
» rapidité de ses succès : Qui pourra
» l'imiter ? Le Cardinal de Fleuri veut
» avoir des imitateurs ; il trace à ceux
» qui viendront le plan d'un ministere
» plus simple, plus facile, & peut-être
» plus sûr : il accrédite la bonne-foi &
» la probité ; il prépare les moyens de
» l'imiter, en donnant le modéle d'u-
» ne politique, dont tous les cœurs
» droits portent les ressorts dans leur
» propre vertu.

» Je ne demanderai pas ici, Mes-
» sieurs, lequel des deux a le plus

» d'avantage ; je laiſſe volontiers au » Cardinal de Richelieu tout l'éclat & » la ſplendeur de ſon miniſtere. A » Dieu ne plaiſe que je veüille dimi- » nuer la gloire de notre Fondateur. » Fleuri, le modeſte Fleuri, s'offen- » ſeroit, ſi je lui donnois ou la préfé- » rence ou même l'égalité. Mais, ſans » porter de jugement, je dirai ſeule- » ment ce que mon goût m'inſpire. » J'aime mieux la paix que la victoire, » la bonne foi que l'intrigue, la juſti- » ce que les conquêtes : J'aime mieux » voir, en un mot, que la puiſſance » de mon Roi s'accroiſſe & s'étende, » ſans ſe faire de jaloux ; & je le crois » plus grand, s'il n'a point d'ennemis, » que s'il les avoit terraſſé tous. « Sentimens dignes d'un Sage, dignes ſurtout d'un Evêque, héritier de l'élo- quence hardie, mâle & rapide du grand Boſſuet, & de la ſaine & ver- tueuſe politique de l'illuſtre Prélat, au- teur du Telemaque.

Voici un échantillon d'éloquence de Province, un peu different de ceux que vous venez de voir ; je l'ai tiré d'un Imprimé, qui ne m'a été envoyé que depuis peu ; c'eſt le compliment fait à M. de Pontcarré, Premier Pré-

Compli- ment à M. le Premier Preſident du Parle- ment de Roüen.

ſident du Parlement de Normandie, lorſqu'il paſſa par Alençon au mois de Mars dernier, allant à Rennes pour le Mariage de M. de Viarme ſon frere, Intendant de Bretagne. Ce Magiſtrat étant venu à l'Hôtel de Ville, M. de la Cour Procureur du Roi & Syndic de la Ville d'Alençon, lui fit un compliment, dont je vais vous citer les plus beaux endroits. Il commença ainſi. » Monſeigneur, Alençon & les » Officiers de ſon Hôtel de Ville, que » nous avons l'honneur de repreſen- » ter, agréablement ſurpris par la ſu- » bite nouvelle de votre heureuſe ar- » rivée, ont tout quitté pour accou- » rir, pour ainſi dire, hors d'haleine, » vous rendre leurs reſpectueux de- » voirs, & vous exprimer par une » voix tremblante la joye extrême » dont tous les cœurs ſont enchantés, » d'avoir l'honneur de voir en paſſant » l'illuſtre objet de leurs vœux & de » leurs délices, le patron du repos » public & de la tranquillité des fa- » milles, le foudre & l'exterminateur » du vice, l'inviolable protecteur des » vertus, & le digne Prince de la » ſouveraine Juſtice.... Dans la con- » fuſion de ce raviſſant trouble, ſi » vous êtes obligé d'écouter quelques

» loüanges, qu'on cherche à vous
» donner à l'occaſion, ce n'eſt que
» pour ne pas rebuter par dédain la
» vertu de gratitude, ſi rare dans le
» monde, & qui parle par la langue
» univerſelle pour vos héroïques ver-
» tus & votre rare mérite.... Mais, ô
» fatalité de la joye momentanée que
» nous avons, de l'honneur de vous
» poſſeder ſi peu, laquelle va bientôt
» être transformée dans le triſte regret
» de vous perdre de vûë! Une célebre
» Nôce vous attend à Rennes avec im-
» patience. Par un noble & mutuel
» plaiſir pour tous, vous ferez, dans
» la réciprocité, les délices du céle-
» bre Parlement & de l'illuſtre No-
» bleſſe de Bretagne, à laquelle ſans
» doute un auſſi rare mérite que le vô-
» tre eſt d'avance dans la plus recom-
» mandable vénération..... Que les
» froides eaux ſe retirent devant vous!
» Que les neiges, les giboulées & les
» pluyes fréquentes ceſſent du moins,
» pour favoriſer votre marche! Que
» le ſouffle moderé d'un vent agréa-
» ble puiſſe deſſécher les chemins
» de votre route! Que l'air épais &
» les nuages obſcurs faſſent place à la
» ſerenité d'un ciel temperé, qui fait
» la joye, & conſole dans leurs peines

» les voyageurs ! Que le Pere de la » Nature, & tous les Aſtres qui l'en- » vironnent ne lancent que d'heureu- » ſes influences ſur vous ! Et qu'enfin » tous les élémens concourent à votre » proſpérité dans l'exécution d'un ſi » grand ouvrage : afin que la riche na- » ture renouvellant ſes merveilles dans » un agréable Printems, les étale en » faveur de votre heureux retour ; & » que la charmante Flore, reſtée dans » le ſein de ſa feconde Mere aux froi- » dures d'un tardif hyver, renaiſſant » au favorable aſpect de l'Aſtre jour- » nal, (pour ainſi dire, pour être de » la partie) faſſe des parterres de mille » fleurs odoriferantes, des préries & » des plaines qui borderont votre paſ- » ſage, pour vous reconduire par » Alençon. « A la ſuite de ce Diſcours on lit une piéce de vers lyriques, ſous ce titre : *Cantate fortuite, qui s'eſt trouvée au bout de la plume de l'Auteur, ſur le Mariage de M. l'Intendant de Bretagne.*

Lettre ſur l'Affaire de Munau.

Vous ſçavez, Monſieur, les bruits fâcheux, que l'affaire de *Munau* a excitez dans le Public contre la réputation des Jeſuites. Les perſonnes judicieuſes, qui ſe ſont rappellé la Fable

insensée d'*Ambroise Guis*, & l'éclat qu'elle a fait dans le monde il y a quelques années, ont dû jusqu'ici suspendre leur jugement sur l'affaire de *Munau*. C'est le parti le plus prudent, quand il s'agit d'accusations atroces. Enfin il vient de paroître un Ecrit très-solide & très-curieux sur ce sujet, sous ce titre : *Lettre d'un Avocat de Luxembourg à un Avocat de Paris, au sujet d'un Libelle intitulé : Cruauté inouïe commise en la Ville de Munau par les R. R. P. P. Jesuites de Liege.* Les Jesuites de Liege possedent depuis plus de cent cinquante ans le Prieuré de Munau, comme les plus anciens Prieurs, à titre de Terre indépendante, sous la sauvegarde des Princes voisins. Cette sorte d'indépendance est commune à plusieurs autres Terres, situées le long de la frontiere de Luxembourg. Les Officiers du Duché de Boüillon, qui avoient souvent essayé de donner atteinte à l'espece de souveraineté de ce territoire, ont rendu un Arrêt le 6 Septembre 1734, par lequel, à l'occasion d'une Sentence portée par les Juges de Munau en 1730, & suivie de l'exécution, ils ont decreté *de prise de corps*, non-seulement ces Officiers, mais le Recteur même du College de

Liege, comme ſi ces Juges avoient prévariqué dans leur Jugement. Cet Arrêt autentique n'a pû manquer de faire un fâcheux éclat dans toute l'Europe. Les Jeſuites ont été rendus reſponſables de la prétenduë irrégularité de la procédure de leurs Officiers ; & peu s'en faut qu'ils n'ayent été repreſentés par leurs ennemis, comme des bourreaux cruels, alterés du ſang des innocens. La *Lettre* dont il s'agit explique le fait clairement, & ne laiſſe aucun lieu à la replique. On voit que toute cette Tragédie a eu pour nœud le zele trop ardent des Officiers du Duché de Boüillon, qui ont voulu exercer ſur ceux de Munau une Juriſdiction qu'ils croyoient leur appartenir, & qui à cet effet ont ſaiſi l'occaſion de la Sentence criminelle renduë à Munau contre des Malfaiteurs atteints & convaincus, & de l'exécution qui s'eſt enſuivie. Qu'ont-ils gagné à cela ? Sa Majeſté Imperiale a pris connoiſſance de l'affaire : Elle a prétendu que le Duché de Boüillon n'avoit aucun droit ſur la Ville de *Munau*, & que c'étoit à elle de connoître de cette affaire, étant le vrai Souverain du Territoire de Munau, comme Duc de Luxembourg, & les Jeſuites

de Liége ayant jugé à propos de le reconnoître récemment en cette qualité. En conſéquence le Conſeil de Luxembourg a caſſé & annullé l'Arrêt des Juges de Boüillon. C'eſt en vain que ces Juges ont oppoſé à cet Arrêt un autre Arrêt de leur Tribunal. Ce n'a été durant quelque tems qu'un flux & reflux d'Arrêts & d'Ordonnances contraires de la part des deux Cours. Mais le Conſeil de Luxembourg, autoriſé par la Cour de Bruxelles, a eu recours à des voyes plus efficaces. Il a rendu un dernier Arrêt le 13 Mai 1735, qui ordonne au Duc de Boüillon & à ſes Officiers de reſtituer en trois jours tout ce qui, avoit été enlevé, tant au Prieur Seigneur de Munau, qu'à ſes Fermiers & autres Vaſſaux, & de remettre en liberté, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ceux des habitans & Officiers de la Juſtice de Munau, qui pourroient être détenus dans les Priſons de Boüillon; le tout ſous peine de dix mille florins d'amande. Cet Arrêt a été ſuivi de la ſaiſie des biens de M. le Duc de Boüillon, & de ceux de pluſieurs de ſes Sujets. Bientôt un Parti conſidérable, détaché de l'Armée du Rhin, traverſa le Luxembourg, & vint mettre à contribution le Duché

de Boüillon, d'où l'on envoya bientôt des Députés à Mayence, pour y traiter du payement des contributions, & retirer les Otages. Ainſi a fini la Tragédie. On voit clairement que toute cette affaire n'a jamais eu d'autre fondement que la prétention des Officiers de Boüillon. D'ailleurs quand même les Juges de Munau auroient prévariqué, (ce qui ne paroît pas) étoit ce une raiſon pour imputer cette prévarication aux Jeſuites de Liege, dont Munau eſt éloigné de 30 lieües, & pour en faire la matiere d'un Libelle, qui, quoique ſenſiblement contraire à la verité & au bon ſens, n'a pas laiſſé de faire une agréable impreſſion ſur certains eſprits? Il réſulte pourtant que les Jeſuites, par l'Acte qu'ils ont été obligés de donner à l'Empereur, à l'occaſion de cette affaire, ont perdu leur droit de ſouveraineté, ou d'indépendance, dont il eſt marqué dans la *Lettre* qu'ils étoient peu jaloux.

Je ſuis, &c.

Ce 21 Juillet 1736.

Fautes à corriger dans la Lettre 71.

Page 242, *lig.* 18, Quintilien, *liſez* Quintilius.
P. 259, lig. 18, la grand-mete, *liſez* cette Dame.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXIII.

Les trois nouvelles Epîtres de M. Rousseau.

LORSQU'IL nous eſt arrivé de faire la guerre au mauvais goût appuyé du faux bel-eſprit, toutes les perſonnes ſenſées ont applaudi à notre zele, tandis que les partiſans de ce mauvais goût nous ont taxés de partialité, ou de défaut de lumieres. Il eſt vrai que ces Cenſeurs ne ſont pas d'une grande autorité dans la République des Lettres, & qu'il nous importe peu de mériter leur ſuffrage. Souvent un petit Littérateur ſuffiſant, enflé d'une mince érudition, puiſée dans ſon *Poliänthea*, ou dans ſon *Fax artium*, incapable de rien produire de lui-même, inſipide ou barbare dans les ſteriles Préfaces de ſes obſcures éditions, prend la liberté de vouloir régler les

rangs sur le Parnasse, & de décider du mérite de tous les Ecrivains modernes. A peine accordera-t'il du sçavoir & du goût à l'Auteur de l'*Histoire ancienne*, & de l'esprit à l'Auteur de la *Henriade*. Taisez-vous enfin, Censeurs importuns, l'Oracle de la belle Littérature va vous apprendre à juger des ouvrages d'esprit : suivez ses regles & ses conseils salutaires. Et vous, Ecrivains du tems, dont les heureux talens méritent d'ailleurs des éloges, écoutez le chant instructif du Cigne immortel des Marais de Bruxelles, du Longin, du Quintilien, de l'Horace de ce siécle.

Un stile périodique sans superfluité, nourri sans bouffissure, hardi sans rudesse, vif sans emportement, piquant sans aigreur, satyrique sans injure, élégant sans affectation, éloigné du langage vulgaire, sans obscurité, & sans barbarie; des peintures naturelles & animées; un Sel vraiment attique, toujours semé par une raison lumineuse & profonde; voilà le vrai caractére des trois nouvelles Epîtres * de M. Rousseau, qui viennent de paroître. Elles ne tirent point

* A Paris, chez Rollin 1736. *in*-12.

leur mérite d'un pompeux assortiment de brillantes Epithetes, ni d'une simple harmonie vocale, mais d'un sens judicieux & didactique, toujours heureusement exprimé, & d'un tableau de choses, peintes avec une grace & une force égales. En un mot c'est ici, comme en tout, le Prince des Poëtes modernes. A qui ces nouvelles Piéces pourroient-elles sembler foibles, sinon à des personnes ou d'un goût émoussé, ou d'une ignorance profonde, ou d'une prévention aveugle ?

Dans la premiere Epître, adressée au R. P. Brumoy, Auteur du *Théatre des Grecs*, à qui l'Auteur rend justice sur cet Ouvrage utile, qu'on ne peut assez loüer, il plaint la Melpomene Françoise, d'être aujourd'hui, tantôt amollie & liquéfiée par de doucereux Quinaults, & tantôt guindée & enflée par des Versificateurs pompeux, qui n'ont d'autre mérite que de dialoguer des Scénes décousuës, en belle cadence, en Epithetes & en Antitheses. Tel est selon lui l'état de notre Tragique, depuis la mort de Corneille & de Racine.

Mais après eux helas ! abandonné
Au goût pervers d'un siécle effeminé,
Qui ne prenant pour conseil & pour guide

Que les leçons de Tibulle & d'Ovide ;
Et n'eſtimant dignes d'être applaudis
Que des Héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui ſéduits par la Mode
N'expoſent plus à nos yeux fatigués
Que des *Romans en vers* dialogués ;
Et d'un fatras de Rimes accolées
Aſſaiſonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du Théatre François
A commenter dans leurs Scenes dolentes
Du doux Quinaut les Pandectes galantes.
Mais de ce ſtile éflanqué, ſans vigueur,
J'aime encore mieux l'inſipide langueur,
Que l'emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'Oraiſon,
Enflés de vent & vuides de raiſon,
Dont le concours diſcordant & barbare
N'eſt qu'un vain bruit, une ſotte fanfare,
Et qui par force & ſans choix enrollés,
Hurlent d'effroi de ſe voir accouplés.
Ce n'eſt pourtant que ſur ces balivernes
Qu'un fol eſſain d'Euripides modernes,
Creux au-dedans, bourſouflés au-dehors,
S'eſt mis en droit, prodiguant ſes accords,
D'importuner de ſa voix imbécille
Et le Théatre, & la Cour, & la Ville.

En vérité, ſi nous étions plus ſéveres pour les Auteurs, les Auteurs le ſeroient plus pour eux-mêmes. C'eſt nous, qui par l'argent & les loüanges précipitées, dont nous payons les travaux négligés de ces Ecrivains féconds

& avides, les enhardissons à nous étourdir de leurs ébauches. Mais la source de tout le mal, est que notre passion aveugle pour tout ce qui semble esprit, nous fait prendre pour de l'esprit les choses les plus déraisonnables, & applaudir souvent ce que nous devrions siffler. A peine le petit nombre des vrais Connoisseurs peut-il alors faire entendre sa voix, étouffée par les bisarres acclamations de la foule ignorante.

Il est encor des Juges éclairés,
Des esprits sains, & des yeux épurés,
Pour discerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable.
N'en doutons point; mais à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que reste-t'il? qu'un tas de vains Critiques,
D'esprits légers, de cerveaux fantastiques
Du faux mérite Orateurs dominans,
Fades Loüeurs, Censeurs impertinens,
Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
Et confondant sous le nom de Genie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
Toute Morale insipide & glacée,
Toute subtile & frivole pensée;
Du sens commun déclarés ennemis,
Et de l'esprit adorateurs soumis;
Car c'est l'esprit qui surtout ensorcelle
Nos raisonneurs à petite cervelle.

C'est en effet ce qu'on admire, c'est ce

qu'on vante aujourd'hui dans *les Romans mis en Action & en Vers*, dans ces Ouvrages de Poëſie *, *qui n'ont qu'un tems*; (& ce tems eſt court) *qui doivent leur mérite à la faveur paſſagere du Public & à l'illuſion du Théatre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité.* M. Rouſſeau fait parler ainſi un Auteur de cette eſpece.

* V. l'Epître Dédicatoire d'Alzire.

J'ai pris un vol, qui m'éleve au-deſſus
De la nature & des communs abus;
Et le bon ſens, la juſteſſe & la rime
Dégraderoient mon tragique ſublime.
Si ce n'eſt là ſa réponſe, du moins
C'eſt ſa penſée; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis, où ſa Muſe hydropique
Nous dévelope en ſtile magnifique
Tout le Phébus qu'on reproche à Brébeuf
Enguenillé des rimes du Pont neuf.
Déja tout fier de ſon propre ſuffrage,
En plein Théatre étalant ſon plumage,
Il ſe panade, & voit le ciel ouvert,
Dans ſon azur au grand jour découvert;
Et par hazard ſi quelqu'aſtre propice
Vient s'en mêler & faire entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illuſtré,
Ou quelque Fée, autrefois Sœur profeſſe,
Dans Amathonte, aujourd'hui Mere Abbeſſe;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent, que peut faire ſouffler
Dans les fourneaux d'une tête échauffée
Fatuité ſur ſotiſe greffée.

Il fait tout de ſuite parler encore de cette maniere ce même Ecrivain:

Il faut croire que ce n'eſt qu'un perſonnage idéal.

Ouvrez les yeux, ignorans ſectateurs
De mes groſſiers & vils compétiteurs.
Ils tirent tous leurs lumieres debiles
Des vains ſecours d'une étude ſtérile :
Pour moi l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi ſeul, je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne regle point ſa note
Sur le clavier d'Horace & d'Ariſtote.
Sophocle, Eſchile, Homere ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non.
On le voit bien : mais ce qu'on voit encore,
C'eſt que vos fleurs n'ont vécu qu'une Aurore,
Que votre éclat n'eſt qu'un feu de la Nuit,
Qui diſparoît dès que le Soleil luit,
Et qu'un ſeul jour détruiſant vos chimeres
Détruit auſſi vos lauriers éphémeres.
Car ſi jamais de ſes erreurs abſous
L'œil du Public vient à s'ouvrir ſur vous,
Tel, dont jadis les faveurs obtenuës
Par vanité vous portoient juſqu'aux nuës,
Par vanité mettra tous ſes ébats
A vous coëffer du bonnet de Midas ;
Et devant lui votre gloire ternie
Ne ſera plus qu'un objet d'ironie :
Voilà le ſort & le fatal écüeil
Où tôt ou tard vient échoüer l'orgüeil
De tous ces nains, petits géans précoces,
Que leurs flatteurs érigent en coloſſes,
Mais qu'à la fin le bon ſens fait rentrer
Dans le Néant, dont on les ſçût tirer.

Il fait voir enſuite combien le ſuffrage des Grands eſt funeſte à certains Poëtes, qui ne conſultent qu'eux, qui

s'en tiennent à leurs ſuffrages, & qui s'imaginent qu'il y a plus de lumieres, plus de goût chez un homme titré, chez un Courtiſan, pourvû qu'il ſache lire, que chez les plus beaux Eſprits d'un état inférieur, que chez ceux qui ont le plus étudié toute leur vie les préceptes ſurs, & les grands modéles des ſiécles d'Auguſte & de Loüis XIV.

Car c'eſt vous ſeuls, excuſez ma franchiſe,
Meſſieurs les Grands, par qui s'immortaliſe
Dans ſon eſprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ſes vers.
A votre rang meſurant vos loüanges,
Il croit parler la langue des Archanges;
Ce don céleſte eſt un ſacré dépôt,
Dont il doit compte au Public: & bien-tôt
Nous l'aljons voir au ſommet du Parnaſſe,
A chaque Auteur diſtribuant ſa place,
Dicter de là ſes dogmes étourdis,
Et faire en loi paſſer tous ſes écrits,
Homologués, ſelon ſa fantaiſie,
Au tribunal de votre courtoiſie.
Car pour le peu que quelque trait ſaillant,
Quelque antitheſe ou quelque mot brillant
D'un vain éclair de lumiere imprévuë
Vienne ébloüir votre débile vuë,
C'en eſt aſſez, tout le reſte va bien;
Le mot fait tout, la choſe ne fait rien.

La ſeconde Epître traite de la décadence de la Comédie, je vais en rapporter les principaux traits. Moliere

apprit de Terence & de Plaute l'art de les surpasser.

Sous ce grand Homme enfin la Comédie
Sçut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la Scene féconde
Devint l'école & le miroir du Monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le Marquis figuré sans emblême
Fut le premier à rire de lui-même :
Et le Bourgeois apprit sans nul regret
A se mocquer de son propre portrait.
Le Sot sçavant, la docte extravagante,
La Précieuse, & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade; enfin tous
Chez une Muse en passe-tems fertile
Vinrent chercher un passe-tems utile.

Voici le contraste du faux goût comique, qu'on s'efforce aujourd'hui de mettre à la mode. Thalie moralise, Thalie prêche, Thalie pleure. Sous Moliere elle rioit seulement, & son badinage étoit plus moral que toutes nos belles moralités.

Les beaux discours, les grands raisonnemens,
Les lieux communs & les beaux sentimens
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène;
Bref sur un Throne au seul rire affecté,
Le rire seul eut droit d'être exalté.

C'eſt par cet art qu'elle charma la Ville ;
Et que toujours renfermée en ſon ſtile,
A la Cour même, où ſurtout elle plut,
Elle atteignit ſon veritable but.

Il vient enſuite aux attentats de la Comédie Italienne. Vous ſçavez que Bergame eſt la Ville d'Italie qui produit le plus de Comédiens.

Quand tout à coup la licence fantaſque
Levant ſur elle un poignard Bergamaſque ;
Vint à nos yeux de ſes membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et ſur la Scene, ô honte du Parnaſſe !
Reſſuſciter le vieux monſtre d'Horace. *
Mais non : la Muſe étoit en ſureté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un Phantome ſterile ;
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'eſt pas lui, de qui l'effort jaloux,
Nimphe immortelle, eſt à craindre pour vous:
Ce que je crains c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés arides,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner ;
Et vous conduit à votre ſépulture
Par des ſentiers de fleurs & de verdure ?

L'Auteur peint ici le Métaphyſicien de Théatre, le Comique raiſonneur, le Plaiſant abſtrait, le Dialogueur ſophiſte, le ſubtil Furet des replis imaginaires du cœur humain, qui ne dit

* *Hemano capiti, &c.*

ſouvent que ce que tout le monde ſçait, mais qui le dit toujours d'une façon qui ne ſe préſente à l'eſprit de perſonne, & que perſonne ne voudroit exprimer de même. L'Auteur continuë donc de parler ainſi à Thalie. Ioin d'ici encore toute application : l'imagination ſeule de l'Auteur a produit cette peinture parlante.

C'eſt lui qui maſque & déguiſe en Phebus
Vos traits naïfs & vos vrais attributs ;
C'eſt lui chez qui votre joie ingénuë
Languit captive & preſque méconnuë
Dans ces atours recherchés & fleuris,
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits,
Et dont tout l'art, qu'en baillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire.
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit.
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Malebranche Eleve fanatique
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins & ſpirituels,
Ces ſentimens, que la Muſe tragique,
Non ſans raiſon, reclame & revendique,
Et dans leſquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le Roman.
Hé, ventrebleu ! Pédagogue infidele,
Décri nous en l'hiſtoire naturelle,
Diroit celui, par qui l'homme au Sonnet
Eſt renvoyé tout plat au Cabinet :
Expoſe nous ſes délires frivoles
En Actions, & non pas en Paroles ;
Et ne viens plus m'embroüiller le cerveau
De ton ſublime, auſſi triſte que beau.

L'art n'eſt point fait pour tracer des modéles ;
Mais pour fournir des exemples fidéles
Du ridicule & des abus divers,
Où tombe l'homme en proïe à ſes travers.
Quand tel qu'il eſt on me l'a fait paroître,
Je me figure aſſez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en Public
D'un froid Sermon paſſé par l'alembic.
Loin tout rimeur enflé de beaux paſſages,
Qui ſur lui ſeul moulant ſes perſonnages,
Veut qu'ils ayent tous autant d'eſprit que lui ;
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui.

Tout le monde ſe plaint en effet, que dans ces ſortes de piéces l'Auteur parle, & non l'Acteur : ce qui eſt contre le bon ſens. Ce ſont pourtant ces ingénieuſes Piéces, qu'un homme, ſenſé d'ailleurs, canoniſe dans ſon Ouvrage qui a paru l'année derniere, & dont on a ſouvent parlé dans ces *Obſervations*. M. Rouſſeau met avec raiſon ces ſortes de Piéces, dont le goût eſt miſérable, au-deſſous même des viles Farces du Théatre Italien.

Je puis du moins admettre une folie,
Qui ſert de cure à la mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui ſe donne pour tel ;
Mais un bouffon, qui, lorſque je veux rire,
Fait le Sophiſte, & prétend que j'admire
Son beau langage & ſa ſubtilité ;
A dire vrai, le bon ſens révolté
Perd patience à ce babil miſtique,

Et s'accommode encor moins d'un Comique ;
Dont la froideur tient la joie en échec,
Que d'un Tragique où l'œil demeure à ſec.

Ce n'eſt pas que l'Auteur veüille donner la Palme à ces Ecrivains inſipides, dont la plume n'enfante rien que de trivial & de populaire. Il a lui-même un eſprit trop diſtingué, trop ſupérieur à tous les autres eſprits, pour ne pas reverer le don du Ciel dans les Ecrits où il brille.

Je ſçai trop bien qu'un ſi riche ornement
Eſt de notre Art le premier inſtrument,
Et que l'eſprit, l'eſprit ſeul, peut ſans doute
Aux grands ſuccès ſe frayer une route.
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des Cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place ;
Et rien enfin n'eſt plus froid qu'un Ecrit,
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.
Au haut des airs le vol de ma penſée
Peut m'élever : mais ſans le caducée
De la Raiſon, cet eſſor ne me ſert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :
Comme un Courſier, que le Voyageur yvre
A détourné du chemin qu'il doit ſuivre ;
Plus il eſt prompt, diligent, & ſoudain,
Plus il s'éloigne & ſe fatigue en vain.

On peut plaire & montrer de l'eſprit, en ſuivant le droit chemin tracé par nos Ancêtres. Depuis la mort de Mo-

liere, les Auteurs du *Flatteur*, du *Joüeur*, du *Grondeur*, de l'*Avare amoureux*, ont ſçu attraper le vrai Comique, ſans ſe jetter dans le *Comique larmoyant*, ni dans le *Comique abſtrait*.

Au ſuc exquis d'un aliment ſolide
Pourquoi mêler notre ſel inſipide ?
Si le génie en nous ſe fait ſentir,
Et de priſon ſe prépare à ſortir,
Laiſſons agir ſon naturel aimable,
Sans abſorber ce qu'il a d'eſtimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale ſans mœurs,
De vetités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades penſées,
Qui font briller tant d'Auteurs importuns,
Toujours loüés des connoiſſeurs communs,
Et, qui pis eſt, loüés par l'endroit même
Qui du Bon-Sens mérite l'anathême. *
Car tout Novice, en diſant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever aſſez haut:
C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'ébloüit, ſe délecte, & s'admire;
Dans ſes écarts non moins préſomptueux,
Qu'un indigent ſuperbe & faſtueux,
Qui ſe laiſſant manquer du néceſſaire,
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.

Je quitte à regret cette ſeconde Epître, remplie de leçons ſi néceſſaires pour les Auteurs Dramatiques de notre tems; & je paſſe à la troiſiéme,

* Voyez la ſixiéme Lettre des Obſervations, T. 1. p. 129.

qui eſt adreſſée au célebre M. Rollin, & qui roule ſur la Morale & la Religion. Tout eſt ſublime dans cette Epître, tout y eſt digne de l'illuſtre Auteur, & de celui qui en eſt le reſpectable objet. Ce n'eſt point un vain & fade éloge que ces vers ſi bien frappés, qui peignent au naturel le caractére du fameux Ouvrage Hiſtorique de M. Rollin.

La verité ſimple, naïve, & pure,
Par tout marquée au coin de la Nature,
Dans ton Hiſtoire offre un ſublime eſſay,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai;
Non d'un vrai ſec, & crûment hiſtorique,
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils ſont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux leurs propres injuſtices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'eſt un théatre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les Morts ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une Scene illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du Public dépoüillé d'interêt,
Humbles Acteurs, attendre leur Arrêt.
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,

Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincere & solide miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Que cet éloge fidéle, qui s'étend à tout bon Ouvrage historique, est dignement orné, & en même tems noblement temperé par ce qui suit !

J'admire en toi, plus justement épris,
L'Auteur divin qui parle en tes Ecrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses Oracles,
T'a librement, & pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi;
Mais qui pouvoit sur tout autre, en ta place,
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.

M. Rollin n'a point composé son Ouvrage par un désir de vaine gloire; motif qui anime la plûpart des hommes, & surtout la plûpart des gens de Lettres :

Ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire,
Ou que du moins nos succès éclatans
Soient traversés par tous les contretems,
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite,
Qui n'écoutant, n'envisageant que soi,
Borne à lui seul son objet & sa loi.

Ce qui ſuit immédiatement eſt un morceau bien honorable à l'Auteur, comme homme & comme Chrétien. Ce trait ſeul peut effacer tout ce que la malignité a juſqu'ici publié à ſon déſavantage ; & ſi le ſentiment humble & religieux, qui y eſt exprimé, eſt ſincere, comme ceux qui aujourd'hui connoiſſent particulierement M. Rouſſeau me l'ont aſſuré, quelle gloire pour la Religion, & quelle conſolation pour tous ceux qui l'aiment & la ſuivent, de voir un ſi grand génie penſer ſi chrétiennement ! C'eſt un Auguſtin, qui détrompé de ſes erreurs & revenu de ſes égaremens, confeſſe humblement l'abus qu'il a fait de ſes talens, en ne les rapportant pas à Dieu, & qui adore humblement ſa main vengereſſe dans les diſgraces qu'il a eſſuyées.

C'eſt là peut-être, ami, je le confeſſe,
(Car c'eſt ainſi que l'orgüeil nous abaiſſe)
Ce qui du Ciel irritant le courroux,
M'a ſuſcité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale & lache calomnie
Acharne encor ſur ma vertu ternie,
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne, & mes traits dans les leurs :
Triſte loyer, châtiment lamentable
D'un amour propre, il eſt vrai, plus traitable,

Et de vapeurs plus qu'un autre enyvré ;
Mais dans soi-même encor trop concentré ;
Et ne cherchant dans ses vains exercices
Qu'à contenter ses volages caprices.

Heureux cet Auteur qui a sçu mettre à profit ses funestes adversités, & qui nous donne un exemple si héroïque de constance.

Le Ciel m'a fait tirer par ses secours
Un double fruit de leurs affreux discours :
L'un, d'entrevoir, que dis-je ? de connoître
Dans ce fleau la justice d'un Maître,
Qui ne tolere en eux des traits si faux,
Que pour punir en nous de vrais défauts.
L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre,
A les laisser croupir dans le mépris
Dont le Public les a déja flétris,
A fuir enfin toute escrime inégale
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervale.

Le Sage, le Stoïcien sensé, l'honnête homme parle dans les vers suivans :

Ce n'est pas là le danger capital :
Le vrai péril est le piege fatal,
Que leur noirceur tend à notre innocence,
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colere, en aigreur,
En médisance, en chicane, en fureur :
Nous réduisant enfin pour tout sommaire,
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers eux nos crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.

Qu'arrive-t'il de ces laches batailles,
De ces défis, embuches, repreſailles?
C'eſt qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous.

Vous connoiſſez ce ſentiment religieux & moral, que Dieu exauce quelquefois nos vœux pour nous punir. L'Auteur, qui n'a jamais couru après les penſées neuves; mais qui ſçait rendre neuf tout ce qu'il touche, par la maniere neuve dont il le touche, exprime ainſi cette moralité:

Ce n'eſt jamais qu'au moment de ſa chute,
Que notre orgüeil voit du rang qu'il diſpute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce Courtiſan, qu'enyvre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par ſa brigue funeſte
La place dûë au merite modeſte.
Pour l'exalter, tout ſemble réuni:
Il eſt content. Dites qu'il eſt puni.
Il lui falloit cette place éclairée
Pour mettre au jour ſa miſere ignorée.

Je ſuis obligé de paſſer une infinité d'autres traits admirables, & de finir par ces vers touchans:

O ſi du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire ceſſer le cours injurieux!
Si ſon flambeau deſſillant tous les yeux,
A ma vertu ſi long-tems pourſuivie
Rendoit l'éclat, dont l'implacable envie

Sous l'épaiſſeur de ſes broüillards obſcurs
Offuſque encor les rayons les plus purs !
Cette priere innocente & ſoumiſe,
Je l'avoûrai, peut vous être permiſe....

On peut dire qu'une partie de cette priere eſt déja exaucée. Mille perſonnes inſtruites de la vérité ſouhaitent avec ardeur qu'elle éclate, & que la France puiſſe enfin recouvrer ſon ornement, après vingt-cinq années d'abſence. *

Je trouve dans la *Vie de Virgile*, écrite par M. Richer, & qui eſt à la tête de la nouvelle édition de ſa traduction des Eglogues, un trait qui eſt exprimé admirablement par M. Rouſſeau dans ſon Epitre à M. Rollin; & que j'adopterai moi-même toujours à l'égard de certaines perſonnes, qui ſe plaiſent à calomnier ceux mêmes qui les défendent contre leurs calomniateurs : » Virgile, dit-il, fut expoſé » à la mauvaiſe humeur de *Cornificius*, » homme cauſtique & d'un méchant » naturel ; ayant pour maxime, que » la patience eſt la plus utile de tou- » tes les vertus, il apprenoit ſans s'é- » mouvoir le mal qu'on diſoit de lui.

* V. l'Epître de M. Greſſet à ſa Muſe, où ce vœu de la France eſt ſi bien exprimé.

» Quelqu'un de ſes amis lui ayant ra-
» porté, que Cornificius déchiroit ſa
» réputation, il répondit : Quel pré-
» texte croyez-vous qu'il ait de mé-
» dire de moi ? je n'ai jamais offenſé
» Cornificius. Ne vous ſouvient-il
» point d'avoir lû dans Heſiode, que
» *l'Architecte porte envie à l'Architecte,*
» *& le Poëte au Poëte* ? Mais je puis me
» venger de mon ennemi, d'une ma-
» niere qui me ſera glorieuſe & utile.
» Je tâcherai de me rendre plus par-
» fait, & par ce moyen j'augmenterai
» le ſupplice de cet envieux. «

On s'étonne de voir aujourd'hui quelques beaux eſprits rabaiſſer Deſpreaux, Racine, La Fontaine, & même M. Rouſſeau. Mais n'a-t'on pas vû des Critiques ſoutenir que Virgile n'entendoit point l'art Poëtique : que ſes Vers étoient durs, & que l'on remarquoit dans ſes écrits le jargon Mantoüan. Pluſieurs lui ont reproché d'avoir fait des larcins dans Homere ; à quoi il ſe contentoit de répondre : Pourquoi ceux qui me font ce reproche, n'ont-ils pas tenté de faire un pareil larcin ? il eſt plus facile d'arracher la maſſuë à Hercule, que de dérober un vers à Homere.

Des Poëtes qui ne ſont pas ſans

mérite, & qui ont trouvé l'art heureux d'ébloüir leur siécle, se flattent de passer à la posterité comme Virgile. Ils y passeront, je le veux bien ; mais comme Claudien, comme Stace, ou au plus comme Lucain. Le Poëte célébre, dont les nouvelles poësies ont fait le sujet de cette Lettre, est sûr d'y passer comme Horace; & ses Ouvrages, ainsi que quelques autres Ecrits, serviront de réponse aux Critiques futurs, qui voudront rabaisser, notre siécle, & qui prétendront peut-être que le goût y étoit totalement corrompu.

M. Richer n'a pas oublié de parler dans sa *Vie de Virgile*, d'un certain *Philistus*, d'après Donat, à qui l'on attribuë faussement la vie de Virgile qui est ordinairement à la tête de ses Oeuvres. Il dit qu'il y avoit autrefois à Rome un bel esprit nommé Philistus, homme médiocrement versé dans l'Eloquence & dans la Poësie, mais qui d'ailleurs ne manquoit pas d'esprit : Cet homme, ajoûte-t'il, examinoit scrupuleusement les discours & les pensées des Auteurs, non pour parvenir à mieux connoître la verité, en les critiquant, comme faisoit Socrate, (& comme font aujourd'hui les Journalistes judicieux &

sans partialité) mais pour les rabaisser & paroître avoir plus de sçavoir qu'eux: il médisoit sans cesse de Virgile, &c... Apparemment qu'il n'épargnoit pas davantage tous ceux qui se distinguoient alors dans la République des Lettres. Donat dit que *Philistus* étoit Auteur lui-même, mais fort médiocre; il est vraisemblable qu'il faisoit des libelles, & peut-être de ridicules Romans, où il censuroit ceux des autres.

M. de Santeul, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, vient de publier une These Latine & Françoise, divisée en cinq articles, dont le sujet est: *Le Chirurgien est-il plus certain que le Medecin?* Les deux premiers articles sont assez indifférens. Le troisiéme commence ainsi: » Un Chirurgien, qui sçait vivre, *respecte* sans cesse » les Médecins. Un Médecin, qui sçait » penser, *considère* toujours les Chirurgiens... Les premiers sont obligés » de ne s'appliquer qu'à connoître & à » suivre toutes les maladies en général; » les seconds, de ne s'occuper qu'à remédier directement aux maladies » extérieures. Les uns & les autres » doivent s'entendre, se répondre, & » s'unir, pour guérir *régulierement* l'homme consideré dans son entier...

» Il eſt des cas où le Chirurgien peut ſe paſſer » de l'avis du Médecin : telles ſont les frac- » tures ſimples & les luxations. (& apparem- » ment les ſimples coupures & égratignures) » ... La Religion doit empêcher le Chirur- » gien d'entreprendre, & le Malade de ſe » laiſſer faire aucune opération, à moins que » le Médecin ne ſoit préſent. Un Chirur- » gien ne connoît que les cauſes externes, » & leurs premiers effets. « Mais s'il eſt ha- bile Phyſicien, praticien expérimenté, com- me j'en connois pluſieurs, ſon titre de Chi- rurgien lui ôte-t'il ſes lumieres ? Cette rai- ſon ſeule, au gré des perſonnes qui font uſa- ge de leur bon ſens, fait écrouler toute la Theſe Tout le reſte mérite peu que je vous en entretienne ; c'eſt toujours le même prin- cipe répété, & noyé dans un déluge de mots. l'Auteur dit dans le troiſiéme Article, que le Médecin n'a d'autre juge de ſes deſſeins que Dieu ſeul, *qui eſt Auteur de la Médecine* ; ap- paremment, comme il eſt l'Auteur de la Ju- riſprudence, de l'Eloquence, de la Poëſie, &c. & de tout. L'Auteur avouë que le Chi- rurgien peut quelquefois agir ſans le Méde- cin, comme lorſqu'il s'agit de bleſſures re- çuës à la guerre, ou dans un combat particu- lier, ou par quelqu'autre malheur, il prétend que ces bleſſures, quelques *graves* qu'elles ſoient, *ne ſont point abſolument de vrayes mala- dies* ; parce que les humeurs reſtent alors dans leur entier ; & que les panſemens, que font alors les Chirurgiens, *ſont hors du reſſort de la Médecine.* C'eſt au Lecteur à juger ſi M. de Santeul eſt ici fort conſéquent. Il ajoûte plus bas, que la ſupériorité des Médecins ſur les Chirurgiens, n'eſt qu'une pure *protection* ; & que les *droits* des Médecins *ſont de droit divin*, & par conſéquent *immuables.* *Je ſuis, &c.*

Ce 28 Juillet 1736.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXIV.

RIEN ne paroît plus délicat & plus dangereux, Monſieur, que d'écrire ſur les Généalogies qui intéreſſent des perſonnes encore vivantes. Employez-vous le langage de la vérité, vous paſſez pour médiſant ou pour ſatirique; adoptez-vous des fables & des chimères, conſacrées par une longue antiquité? Vous acquerez la réputation de flateur inſipide & mercenaire. Que doit faire un Hiſtorien, obligé d'entamer certains détails? Ne rien dire de faux, & garder tous les ménagemens que la prudence peut inſpirer; mais ſans bleſſer la vérité. Ce qu'il y a de ſingulier en cette matiere, c'eſt que les Généalo- Généalog. Hiſtoriques des Rois, &c.

gies des Particuliers offrent plus d'inconvéniens, que celles des Maisons Souveraines. Les uns, dont la noblesse ancienne & illustrée, n'annonce rien que de grand, sont jaloux d'une auguste chimére, & ils ne vous pardonnent pas de les en dépoüiller, malgré le soin qu'on prend de découvrir la source de leur vraie grandeur. Les autres voulant que leur noblesse se perde dans l'immensité des tems, sont outrés de ce qu'on leur indique une origine peu illustre, ou un anoblissement acheté. C'est un crime punissable qu'une pareille hardiesse. Au contraire l'origine des Maisons Souveraines, est en général fixée, & si celle de quelques-unes est environée de quelques ombres, l'éclat de la suprême puissance les dissipe bientôt, & il n'y a nul inconvénient à tout dévoiler au Lecteur. Mais en composant les Généalogies, soit des Princes, soit des Particuliers, il ne faut point être la dupe de la malignité des Ecrivains vindicatifs ou passionnés, qui sous prétexte de donner des anecdotes curieuses, débitent les calomnies & les impostures les plus grossieres. En général l'étude des Généalogies des Particu-

liers n'eſt propre qu'à ſatisfaire une curioſité inutile ; mais la connoiſſance des Généalogies des Princes & des perſonnes illuſtres ſert à l'Hiſtorien pour développer les motifs des actions, & les cauſes des événemens, & le Politique y apprend à démêler les intérêts & les prétentions des perſonnes, avec leſquelles il eſt obligé de négocier.

Le caractere de verité, qui m'a ſaiſi en liſant un Ouvrage curieux, imprimé depuis peu, ſur les Généalogies * de tous les Rois & de toutes les Maiſons Souveraines, a donné lieu à ces réfléxions. Je vais maintenant vous rendre compte, mais en peu de mots, de celles que le ſçavant Auteur a miſes à la tête de ſon Livre, dont je vous expliquerai le plan, que j'accompagnerai de quelques Obſervations.

Dans un Diſcours Préliminaire, dicté par le bon ſens, l'Auteur montre la Souveraineté, non comme l'ef-

* Les Généalogies Hiſtoriques des Rois, Empereurs, &c. & de toutes les Maiſons Souveraines, qui ont ſubſiſté juſqu'à préſent. A Paris, chez Giffart. 1736. *in*-4°. 2. vol.

fet de l'oppreſſion & de l'ambition ; mais comme une ſuite de l'harmonie établie par la Providence pour reſſerrer les liens de la ſocieté humaine en la ſubordonnant à une autorité qui veille à ſa tranquillité & à ſon bonheur. Les raiſonnemens de l'Auteur ſont ſimples, mais perſuaſifs. Après avoir décrit les différentes eſpeces de Gouvernemens, il ſe déclare pour le Monarchique, comme étant l'image de l'empire qu'un pere exerce ſur ſes enfans. Il conſidere enſuite les Généalogies par rapport à l'Hiſtoire, à la Politique, & à la Juriſprudence, pour faire voir leur utilité. Moïſe, le premier des Hiſtoriens, eſt auſſi le premier des Genéalogiſtes.

Pour devenir habile dans cette Science, il faut s'appliquer à l'étude de l'Hiſtoire ; c'eſt l'unique ſource où l'on puiſſe puiſer des connoiſſances ſures & exactes.* » Dans cette lon» gue éclipſe que ſouffrit la lumiere » des Lettres, l'ignorance enfanta » mille folles rêveries ſur l'origine » des Peuples & des familles. On a » vû juſqu'au commencement du der-

* Diſcours Préliminaire, *pag.* x.

» nier siécle, les Généalogistes livrés » à ce mauvais goût du merveilleux, » le préferer à la simplicité du vrai, » & renchérir sur la licence que le » Prince des Poëtes Lyriques accorde » aux Peintres & aux Poëtes. C'étoit » à qui dateroit de plus haut, & à » qui seroit le plus ingénieux en fic- » tions Romanesques ». C'est de ce faux goût pour le *merveilleux*, digne, selon certains Critiques modernes, *d'orner l'Histoire*, que nous sont venus un Dis, ou Samothés, Roi des Gaules avant le siége de Troye, un Francus, fils d'Hector, qui a donné son nom aux François, un Peleon Prince Troyen, tige de la Maison d'Autriche. C'est encore ce goût pour le *merveilleux* qui a enfanté la ridicule Généalogie de l'Empereur Charlequint, descendant directement de Japhet, l'un des enfans de Noé; Généalogie agréablement parodiée par un bel esprit, qui en tirant sa premiere origine du Pere de tous les hommes, se trouvoit parent de Charlequint au 2080e degré

Mais pour étudier utilement l'Histoire Généalogique, il faut être en garde contre la flaterie & la malignité

des Ecrivains, & sur-tout, ajoûte l'Auteur, » contre les ouvrages de l'imposture, tel que le * *Mémoire sur les Ducs*, qui parut il y a une vingtaine » d'années, & dont l'Auteur aussi » ignorant que téméraire osa débiter » les calomnies les plus grossieres, » contre un des plus respectables » Corps de l'Etat, avec d'autant plus » de hardiesse & d'impudence, qu'il » étoit ignoré. Mais depuis que les Sçavans du dernier siécle ont porté le » flambeau d'une sévére critique dans » les Annales des Peuples & des Familles, on peut distinguer le certain du probable, le probable de » l'incertain, & l'incertain du faux. « Cette saine Critique a quelquefois produit des systêmes différens sur la même Maison, soutenus par des Sçavans d'un mérite reconnu. Ainsi, selon les uns, la Maison d'Autriche descend de Leutharius, Duc des Allemans dès l'an 642, & qui fleurissoit à la Cour de Sigebert II. & selon d'autres, elle tire son origine des anciens Comtes de Hapsbourg, dont la tige est un nommé Otpert, Seigneur considerable du Brisgaw. C'est au Gene-

* *Ibid.* page xj.

logiſte éclairé d'opter le ſyſtême appuyé ſur les preuves ou ſur les conjectures les plus ſolides, de profiter des lumieres de la Critique, & de former enſuite les Généalogies les plus completes & les plus exactes.

C'eſt le but que s'eſt propoſé le ſçavant Auteur de l'Ouvrage dont je vais vous entretenir, & pour cela il s'eſt approprié les Cartes ou Tables Généalogiques de M. Hubner, eſtimées pour leur clarté & leur netteté, traduites en différentes Langues, & ſouvent réimprimées. Mais il a perfectionné l'Ouvrage du docte Allemand, en corrigeant ſes fautes ſur l'ancienne Hiſtoire profane, & ſur les Maiſons Souveraines, étrangeres à l'Allemagne, & en ſuppléant divers faits qu'il a omis. » Il n'a fait, pour ainſi dire, » qu'eſquiſſer ces Maiſons, & afin d'y » ſuppléer, dit l'Auteur, j'ai été obli» gé de puiſer dans d'autres ſources; » j'ai conſulté entr'autres, Reinerus» Reineccius, Reuſnerus, Im-Hoff, » Rtitershurſius, Guichenon, But»kens, Sanſovino, du Cange, Sainte» Marthe, & autres Auteurs de ré» putation, ſur leſquels j'ai formé » mes Tables, & en ai fait un Re-

» cueil d'environ mille, qui aura au » moins cet avantage d'être le plus » étendu de ceux qui ont paru en ce » genre. « Jugez combien le travail d'Hubner a été perfectionné & augmenté par l'Auteur François. Mais peu content d'une correction ſi eſtimable, il a formé le plan d'un Ouvrage plus vaſte & plus inſtructif. » De ſimples Tables, dit-il, m'ont » paru des ſqueletes, ou tout au plus » des corps, où l'on ne voit, pour » ainſi dire, qu'une peau ſéche avec » des nerfs. J'ai cru qu'il falloit les » nourrir par l'Hiſtoire; en ſorte que » ſe prêtant un ſecours mutuel, l'Hiſ» toire fût le Commentaire des Tables, » & les Tables un ornement auxiliaire » à l'Hiſtoire; qui ſans elle n'eſt qu'un » beau viſage, auquel il manque un » œil. Ainſi j'ai joint ſur chacune des » Explications & des Remarques hiſ» toriques & Chronologiques, dans » leſquelles j'ai tâché de donner une » connoiſſance exacte, quoique ſuc» cinte, de l'établiſſement & de la » durée des Empires & différens Etats » du monde; de l'origine & du pro» grès des Maiſons Souveraines, de » leurs alliances, prérogatives, droits

» & prétentions ; de sorte que l'on » trouvera dans ce Recueil, & un » Abregé de l'Histoire universelle, & » un Corps de Généalogies des Maisons » Souveraines & autres familles illus- » tres, Abregé qui peut tenir lieu » d'une infinité d'autres volumes » composés sur cette matiere, en tou- » tes sortes de langues. « Quand même on ne feroit que parcourir les deux premiers Volumes de ce curieux Ouvrage, on reconnoîtroit qu'il n'y a nulle charlatanerie dans l'idée qu'en donne l'Auteur, qui a trouvé l'art d'instruire en même-tems les ignorans, & de rapeller aux Sçavans les faits dignes de leur curiosité.

Après avoir déclaré qu'il adopte la Chronologie ancienne d'Usserius, il entre dans quelques détails Chronologiques, & explique la mécanique & l'usage de ses Cartes ou Tables Généalogiques, mais c'est dans le Livre même qu'il faut apprendre tout cela.

Le premier Volume roule entierement sur l'Histoire ancienne, sacrée & profane. On trouve d'abord les Généalogies des anciens Patriarches depuis Adam, de la Posterité des Enfans de Noé, des Juges, des Rois, & des

Pontifes du Peuple de Dieu, & de la Famille d'Herode, avec les deux Généalogies de Jesus-Christ par S. Mathieu & S. Luc. Ensuite viennent celles de plusieurs anciennes Monarchies, jusqu'à l'Empereur Constantin. Comme l'Auteur s'est proposé de donner un Abregé d'Histoire complet, il a cru, que pour éviter une bigarure desagréable, il devoit composer les Généalogies de plusieurs Grands Hommes, des Républiques d'Athenes & de Rome, qui n'avoient alors ni Rois ni Souverains. Les Sçavans connoissent l'utilité de ces sortes de Tables, où les personnes d'un même nom sont exactement distinguées. Mais un Critique, contempteur de l'antiquité, dira peut-être : à quoi bon toutes ces Généalogies anciennes, inutiles à la Politique ; ne falloit-il pas les supprimer, & venir tout d'un coup à ces tems dont la connoissance l'interesse ? Mais dans le dessein où étoit l'Auteur de donner un Ouvrage complet sur cette matiere, n'a-t'il pas dû remonter jusqu'aux siécles les plus reculés ? M. Hubner ne lui a-t'il pas donné l'exemple en ce point ? D'ailleurs la politique ne tire-t'elle aucun

avantage de l'origine, de l'établiſſement, des révolutions, des mœurs & des uſages des anciennes Monarchies? J'en appelle aux Connoiſſeurs. Les Politiques qui n'ont pas le loiſir de lire une infinité de Volumes, dont la lecture eſt ſouvent deſagréable, ne doivent-ils pas être obligés à un Auteur qui leur en fait un excellent abregé, où les faits intéreſſans ſont expoſés d'une maniere diſtincte & nette; préciſion qu'on ne trouve pas dans les Hiſtoires anciennes, où les faits de différens Etats ſont ordinairement confondus?

Pour rendre cet abregé plus exact, il a profité des Remarques particulieres des Sçavans, & l'a enrichi de Notes Critiques, Géographiques, & Hiſtoriques, extrémement curieuſes. On y trouve encore des traits d'une érudition peu commune, qui inſérés dans le corps de l'Ouvrage, auroient trop coupé la narration, & lorſque le ſujet l'exige, il fait connoître dans ces Notes les Grands Hommes de l'antiquité. La partie de ce Volume qu'il a travaillée avec plus de ſoin, eſt l'Hiſtoire de l'ancienne Gréce. Il s'eſt attaché à donner une connoiſſan-

ce exacte & préciſe des premiers Heros ſi célébrés par les Poëtes ; en quoi il a été aidé par les Ouvrages de Mrs. Meziriac & Banier. Il me ſemble entendre dire à un Critique dédaigneux : quelle utilité peut-on tirer de ces faits anciens & preſque envelopés des nuages de la fable ? Le Politique, l'Hiſtorien, le Juriſconſulte ont-ils beſoin de ces détails, dignes ſuplémens d'un érudit friand de ces antiques bagatelles. L'objection eſt ſpécieuſe ; mais conſiderez que l'Auteur s'étant propoſé de donner un abregé complet de l'Hiſtoire de l'ancienne Gréce, il a dû ne pas omettre ces tems anciens & obſcurs, dont la connoiſſance n'eſt pas indigne d'un eſprit cultivé.

Parmi ces Notes, il y en a quelques-unes extrémement ſingulieres. Jugez-en par celle-ci faite à l'occaſion de la maniere dont Pelops obtint Hippodamie, fille d'Oenomaüs avec le Royaume de Piſe, page 483.

» Les Romaniſtes diſent que les » Héros d'autre fois avoient coutume » de s'acquérir des Maîtreſſes par des » tournois, des duels, des combats » avec des Géans ou des Dragons, & » cent autres fantaiſies de cette natu-

» re ; mais aucun n'a imaginé la ma-
» niere dont s'eſt ſervi André Eber-
» hard, Baron de Talberg. L'Empe-
» reur Maximilien II. avoit une fille
» naturelle nommée *Helene Scharſe-*
» *ginn*, qu'il avoit euë de la fille d'un
» Comte d'Oeſtfriſe, & qui étoit par-
» faitement belle : Le Baron la de-
» manda en mariage & trouva pour
» rival un Cavalier Eſpagnol de gran-
» de qualité, qui ambitionnoit pa-
» reillement de devenir le gendre de
» l'Empereur. La réputation de la va-
» leur de l'Eſpagnol, auſſi-bien que la
» longueur de ſon corps, qui ſurpaſ-
» ſoit celle de l'Allemand, le rendoient
» fort recommandable. L'Empereur
» ne voulant les mécontenter ni l'un
» ni l'autre par le choix qu'il auroit pû
» faire, leur donna leurs propres for-
» ces pour arbitres. Il fit donner à
» chacun un ſac, ſelon la longueur de
» ſon adverſe partie, & promit que
» celui qui mettroit l'autre dans le
» ſac, épouſeroit ſa fille. Ces deux
» Amans s'engagerent donc, en pré-
» ſence de l'Empereur dans un com-
» bat, où ils employerent leurs plus
» grandes forces, qui étoient redou-
» blées par l'amour & par l'ambition ;

» chacun d'eux poussé d'un ardent » désir d'épouser la fille de l'Empe- » reur, s'éforçoit de fourrer son ad- » versaire dans le sac. Enfin le Baron » l'emporta, de sorte que la force » & la valeur de l'Allemand mirent » la bravoure du fier Espagnol dans » le sac. Par ce moyen Talberg » posseda sa belle Helene. « La Note suivante, au sujet de Mahomet Bacha fait prisonnier à la bataille de Lépante, n'est pas moins curieuse. » Quelqu'un lui parlant de la victoire » de Lépante comme d'une perte pour » le Grand Seigneur, dont il n'étoit » pas dédommagé par la conquête de » l'île de Chypre, il répondit en sou- » riant : *Vous nous avez coupé la barbe,* » *mais le poil nous reviendra, & les Vé-* » *nitiens ne pourront pas rejoindre au corps* » *de leur Etat la partie que nous leur* » *avons enlevée.* « Il n'y a pas moins d'esprit dans la réponse qu'il fit au Général Colonne, qui après avoir commandé à ses Officiers de traiter les prisonniers avec douceur, ajoûta en se tournant vers Mahomet : *Apprenez de nous à pratiquer l'humanité, vous autres qui exercez tant de barbarie contre les Chrétiens.* Mahomet lui ré-

pondit d'un air fort ſpirituel : *Votre Seigneurie aura la bonné de pardonner notre ignorance ; nous avions juſqu'ici fait des priſonniers, & nous n'avions pas encore été comme eſclaves, à l'école des Chrétiens.*

L'Auteur, attentif à plaire aux eſprits exceſſivement délicats, a interrompu les Généalogies des Empereurs Romains, & dans le ſecond Volume il décrit celles des Maiſons Souveraines & illuſtres d'Italie. Il fait voir en peu de mots les diverſes révolutions de ce Païs, dans le cinquiéme ſiécle ; comme ce nouveau Royaume paſſa ſucceſſivement de la domination des Oſtrogoths, ſous celle des Lombards, de Charlemagne, & de ſes ſucceſſeurs ; & comme il fut enfin uni à l'Empire Germanique, qui le perdit preſque entierement. « L'éloignement des Empereurs de Germanie, » dit l'Auteur, & les diviſions qui » s'éleverent entre le Sacerdoce & » l'Empire, ne leurs laiſſerent dans » la ſuite qu'une ombre de Souveraineté ſur l'Italie. Les Papes ſçurent » en profiter pour s'aſſurer de la Souveraineté de Rome & de tout l'Etat » Eccleſiaſtique. La plûpart des Villes

» suivirent cet exemple. Les unes s'é-
» rigerent en République, comme
» Florence, Pise, Iucques, Genes; &
» les autres se soumirent à l'autorité
» de ceux qui dans ces tems de trou-
» bles se trouverent le plus en état de
» les deffendre & de les proteger. Les
» Empereurs d'un autre côté, pour
» s'attacher les Comtes ou Gouver-
» neurs, laisserent à la plûpart leurs
» Comtés en Souveraineté, contens
» d'en conserver l'homage à l'Empi-
» re. Voilà l'origine de plusieurs Prin-
» cipautés & Maisons Souveraines en
» Italie. « Aux Maisons Souveraines & Illustres, l'Auteur a joint les Familles Papales depuis cens cinquante ans; c'est-à-dire, depuis le Pontificat de Sixte V. qui décora du titre de *Prince de Soglio*, ou du Trône Pontifical le Nepotisme, jusqu'alors orné de la qualité de Baron ou de Sénateur Romain. Cette dignité de Prince, que la plûpart des Papes ont ensuite accordée à leurs Neveux, a fait naître à l'Auteur l'idée de ces Familles Papales.

L'Auteur a fait à ce sujet une réflexion singuliere, & que vous ne serez pas fâché de trouver ici. » Le Pape,

» dit-il, n'eſt pas ſeulement Souverain
» Pontife & Chef viſible de l'Egliſe,
» mais il eſt encore devenu par ſucceſ-
» ſion des tems, Prince temporel,
» exerçant un pouvoir Souverain ſur
» pluſieurs Provinces appartenantes à
» l'Egliſe Romaine, ſoit par la libéra-
» lité de nos Rois, ſoit par la preſ-
» cription, & en ces deux qualités
» il a en ſa diſpoſition deux tréſors,
» l'un de Graces Spirituelles, l'autre
» de Graces temporelles. Le premier
» eſt toujours ouvert par ſa pieuſe
» libéralité à tous les Fidéles. Le ſe-
» cond, comme moins abondant, eſt
» diſpenſé avec plus d'œconomie, &
» doit naturellement être reſervé pour
» les beſoins preſſans de l'Egliſe, &
» pour ceux de la famille du S. Pere.
» Il ne ſeroit pas juſte que dans la diſ-
» tribution des graces, les parens fuſ-
» ſent oubliés. Auſſi trouve-t'on peu
» de Papes dans les derniers ſiécles qui
» ſe ſoient rendus coupables de cette
» injuſtice, & qui ayent voulu imiter
» la dureté de ceux de leurs Prédéceſ-
» ſeurs, qui ne laiſſerent à leurs pa-
» rens pour tout héritage, que de
» grandes vertus à imiter : y joindre
» des biens & des honneurs, c'eſt en

» relever le luſtre & l'éclat. «

Ce Volume eſt beaucoup plus intereſſant que le premier, parce qu'il nous fait connoître des Maiſons Souveraines ou Illuſtres, dont la plûpart ſubſiſtent encore aujourd'hui. Vous comprenez qu'il m'eſt impoſſible de m'étendre beaucoup ſur un Ouvrage de cette eſpece, qui renferme des détails infinis. Ce que j'ai remarqué avec plaiſir, eſt une grande exactitude, une ſuite de faits intereſſans puiſés dans les bonnes ſources; enfin des Cartes ou Tables Généalogiques, qui ne laiſſent rien à déſirer. Lorſqu'il y a diverſes opinions ſur l'origine d'une Maiſon, il expoſe avec ſoin les raiſons qui ont déterminé ſon choix. Donnez-vous la peine de lire ce qu'il dit ſur la Maiſon de Savoye; vous verrez avec quelle juſteſſe il rapporte les anciennes opinions & diſcute les plus célébres. Il expoſe dans des Tables Généalogiques onze différens Syſtêmes ſur cette illuſtre Maiſon, dont le plus généralement ſuivi, eſt celui qu'a adopté M. Guichenon, & qui la fait deſcendre de *Witikind*, Duc des Saxons par *Berold*, de Saxe, qu'on donne pour premier Comte de Maurienne, & pour

pere d'Humbert aux blanches mains. Il discute ces Systêmes en peu de mots, & fait voir par les propres paroles de Guichenon, que cet Historien ne regarde pas comme certaine la filiation qu'il expose depuis *Witikind* jusqu'à *Berold* de Saxe, vrai heros de Roman. L'Auteur a préferé le sentiment du P. Chifflet, qui avec Loüis de *la Chieza*, rapporte l'origine de la Maison de Savoye aux Comtes de Geneve, & prétend que Berold pere, selon la plûpart des Historiens, d'Humbert aux blanches mains, souche inconteſtable de cette grande Maison, n'est autre que *Gerold* ou *Geraud*, Comte de Geneve & de Vienne, qui descend de *Ratbert*, Comte de Geneve en 876 & 880. Cependant pour concilier avec ce sentiment une tradition chere à la Maison de Savoye, il insinuë qu'on pourroit croire que *Ratbert* descendoit de celle de Saxe. » Ce que » je laisse, dit-il, aux recherches des Sçavans. « Ainsi l'Auteur ne fait ici que respecter des Souverains jaloux de descendre de la Maison de Saxe; en quoi il n'a pas été imité par M. Eccard, qui dans ses origines de Saxe, soutient, que ni la Maison de Savoye

ni celle de Saxe d'aujourd'hui ne descendent point de *Witikind*.

Le ſçavant Auteur n'a pas diſcuté avec moins de ſagacité l'origine de la Maiſon d'*Eſt*, qu'il fait deſcendre avec beaucoup de probabilité d'Azon I. ou II. Marquis d'Eſt en 1014, qui épouſa Judith, fille de l'Empereur Conrad II, origine infiniment glorieuſe à cette illuſtre Maiſon. Il prouve d'une maniere plauſible que M. de Leibnits a confondu ce Marquis avec Azon ſon fils, qui épouſa en 1055. Ermengarde du Maine, & enſuite la Comteſſe Mathilde d'Eſt, dont il fut ſéparé.

En parlant de l'origine de la Maiſon de Gonzague, il obſerve, contre le ſentiment de tous les Hiſtoriens, que *Paſſerin*, auquel Alois Gonzague ôta la vie, ne doit pas être regardé comme un tyran. » Les uns, dit-il, lui » donnent ce nom ſans examen, ſur la » foi de ceux après leſquels ils ont » écrit, & les autres pour juſtifier les » auteurs d'une mort tragique, qu'il » ne métitoit pas. « Et dans une Note il s'explique ainſi : » Ces aſſaſſinats » étoient alors fort ordinaires. La » politique du tems & du païs, favo-

» rable aux ambitieux, ne les con-
» damnoit point. L'Empire les tenoit
» comme des ſervices importans, ſi
» l'on prenoit ſes interêts pour prétex-
» te, la Cour de Rome les traitoit
» d'actions Chrétiennes & vertueu-
» ſes, quand ils étoient avantageux
» à la faction des Guelphes. « Je ſuis entré dans ces détails, pour vous montrer que l'Auteur raiſonne ſur ce que ſes devanciers ont écrit. Je vais maintenant ajoûter quelques petites obſervations.

Il a avancé ſur l'autorité de Guichenon, qu'Humbert III. Comte de Savoye, prit l'habit de Religieux de Cîteaux dans l'Abbaye d'Aulps ; mais la fauſſeté de ce fait eſt démontrée par M. de *Haitze*, Auteur Provençal dans ſes *Moines empruntés*, Ouvrage fauſſement attribué à l'Abbé Faydit.

Le Prélat qui célébra le mariage de Ferdinand I. Duc de Mantouë avec *Arduille*, Demoiſelle de Caſal, n'étoit point Evêque de *Diocéſarée* ; c'étoit un Religieux Minime qui étoit Evêque de Céſarée *in partibus*. Après la diſſolution de ſon mariage, elle ſe fit Religieuſe dans le Monaſtere de Farneſe, appellé le *Corpus Domini*. Elle prit le

nom de Marquiſe d'*Arduille*, d'autres diſent *Erdoine*.

L'Auteur ne donne qu'une ſœur à Camille Gonzague, Comte de Novellara; cependant outre *Iſabelle*, mariée au Comte de Bozolo, il eut *Conſtance*, qui épouſa le Marquis Aſdrubal Matheo; & une autre ſœur nommée *Barbe*, qui épouſa le Marquis Calcagnino de Ferrare.

Il y a une omiſſion dans l'article de Charles Cibo, Prince de Maſſa, fils d'Alderan. Il eſt certain qu'il épouſa peu de tems après la mort de ſon pere, une fille de la famille de *Mari* de Gênes, fort riche, & ſœur de la femme de Charles Doria. Je tiens ces faits d'un Sçavant Italien.

J'obſerverai encore que l'Auteur des *Recherches curieuſes*, imprimées en 1731 à Genêve, aſſure *page* 101 du Tome I, que le grand Maréchal Trivulce ne laiſſa que des enfans naturels, que l'Auteur des Généalogies Hiſtoriques donne pour légitimes; mais je ſuis perſuadé qu'il a mieux examiné le fait que l'Auteur *des Recherches*, qui a ignoré le ſecond mariage de ce Trivulce. Dans l'article de la famille *Perreti*, il a oublié un

Prince de ce nom, qui épouſa d'abord une Milanoiſe de la Maiſon de *Somaglia*, dont il eut un Abbé, & la Ducheſſe de Riccia, & enſuite une fille du Duc de Ceri. La famille du Pape Innocent III. *Conti*, n'eſt qu'ébauchée; l'Auteur auroit dû traiter cet article d'une maniere plus exacte. Au reſte je ne ſçais pourquoi l'Auteur n'a point donné les Généalogies des Maiſons de Valdetare, de Pio, de Corregio, de Savelli, de Colonne, de Gaétan, de Céſarini, de Ceſis, d'Altemps, de Fieſque, de Spinola, & de Doria. Elles méritent certainement de trouver place dans ſon Ouvrage; il faut eſperer qu'il les imprimera dans la ſuite. Les perſonnes judicieuſes verront facilement que l'Auteur a eu de ſolides raiſons pour ſupprimer certaines anecdotes.

On trouve à la fin du ſecond Volume trois Tables extrémement utiles; l'une des Matieres, l'autre des Maiſons, dont on trouve en entier les Généalogies, & la troiſiéme enfin renferme les Alliances marquées par les dégrés des Tables Généalogiques où elles ont du raport, ce qui eſt infiniment commode pour ceux qui

veulent les trouver tout d'un coup.

Dans l'Avertiſſement de ce même Volume, l'Auteur aſſure qu'il recevra avec plaiſir les avis qu'on voudra lui donner pour perfectionner ſon Ouvrage. On pourra adreſſer les Mémoires, port franc, au ſieur Giffart Libraire, ruë S. Jacques.

Ceux qui en prenant les deux premiers Volumes, voudront retenir des Exemplaires des ſuivans, s'adreſſeront au même Libraire, qui leur fera une compoſition, dont ils ſeront contens.

Je ſuis, &c.

Ce 4 Août 1736.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE LXXV.

LEs Ouvrages, Monſieur, enfantés par une imagination audacieuſe & indomptée, portent ſouvent un caractére de biſarrerie & d'extravagance. Au lieu du ſimple & du naturel, qu'elle regarde comme fade & inſipide, elle n'employe dans ſes peintures que des figures outrées ; tous ſes mouvemens ſont convulſifs ; ennemie de la préciſion, de l'ordre & de la juſteſſe, elle ne marche point, elle ſaute, elle bondit, & joint enſemble les idées les plus diſcordantes. Quelquefois auſſi une imagination vive ſe déborde naturellement d'une maniere agréable ; ſes ſaillies ſont plaiſantes & ſingulieres : elle pique par des paradoxes & & des hardieſſes, qui ſurprennent & Eſſais ſur le Goût.

réjoüiſſent. Ce n'eſt, ce me ſemble, que par ces derniers traits qu'il eſt permis de caractériſer une partie du Livre intitulé, *Eſſais Hiſtoriques & Philoſophiques ſur le Goût* par M. l'Abbé Cartaud de la Vilate. L'Auteur déclare d'abord que ſon Ouvrage a été deſtiné à amuſer ces Lecteurs *diſtraits & peu ſérieux*, qui aiment à *voltiger* ſur divers ſujets, ſans trop les approfondir, & qu'il a prétendu faire effleurer la Littérature à des gens qui n'ont guére que de l'imagination, & qui l'ont vive.

Ces gens en effet pourront-ils n'être pas frapés du début de l'Auteur? » Ne » remontons pas, dit-il, à ces tems » de *chimères*, où la Fable nous peint » la terre habitée par des Geans; ce » ſpectacle feroit frémir notre orgueil. » Des Coloſſes qui entaſſoient Oſſa ſur » Pelion, nous regarderoient comme » de petits colifichets, plaiſans juſ- » ques dans leurs attitudes les plus » ſublimes. Nous aurions beau nous » monter ſur le haut ton, dire des » choſes grandes, *nous recevrions le dé-* » *ſeſpoir* de ne tracer que du groteſ- » que au milieu de toutes nos pom- » pes... nos combats, nos aſſauts, » nos Aréopages les plus ſérieux, en-

» fin nos objets de terreur & d'étonne-
» ment, ou de respect, ne leur offri-
» roient qu'une parodie du sublime.
» Le *Moi* de Medée ne feroit qu'ex-
» citer d'injurieuses saillies de la part
» de cette race Giganteſque, que nous
» toucherions non pas en grand, mais
» toujous en burleſque.

De-là l'Auteur remonte juſqu'à la premiere époque *des développemens de l'eſprit humain*, & prophétiſe que dans deux mille ans le dixiéme ſiécle paſſera pour l'enfance du monde, & l'Europe comme le premier berceau des Sciences. Il n'en dit pas la raiſon; c'eſt un ſecret qu'il ſe reſerve. Peut-être, pourſuit-il, ne parlera-t'on de la Gréce & de l'Egypte, que comme nous parlons aujourd'hui des terres Auſtrales. Les Sciences *ont des alternatives de Printems & d'Hiver.* Nées en Egypte, elles brillent enſuite dans la Gréce ſous le régne d'Alexandre le Grand; & après une longue éclipſe, elles fleuriſſent ſous Auguſte, pour rentrer ſucceſſivement dans l'obſcurité. Enfin elles reparoiſſent ſous François I; il ajoûte que les eſprits chagrins & mal intentionnés diſent aujourd'hui qu'elles commencent à s'éclipſer.

Après ce grand prélude, qui ſemble

annoncer des détails purement ſçavans & littéraires, l'Auteur s'éleve à la premiere hiſtoire de l'eſprit humain, & retrace la varieté & la bizarrerie de ſes goûts divers : dans les tems les plus reculés, il montre rapidement l'homme docile aux ſeules loix de la nature, uniquement occupé des beſoins de la vie animale, & affranchi du joug des bienſéances & de l'opinion. Enſuite il le conſidere comme membre d'une ſocieté. » Ce fut alors » dit-il, que les ſemences des paſſions » commencerent à éclore. Sur une » complexion faite pour les plaiſirs, » l'amour fit des impreſſions vives ; » les mouvemens de l'ame ſe manifeſ- » terent par des procedés naïfs. Si deux » amans étoient aſſortis, le dénouë- » ment de l'amour accompagnoit les » premiers déſirs ; la nature en dictant » des penchans, ſe faiſoit des ſacrifi- » ces. Point de pudeur à ſurmonter, » ni de reſpect humain à craindre. On » ſe voyoit, on s'aimoit, on ſe ren- » doit heureux.

Il repréſente enſuite les premiers hommes pleins de défiance, & toujours prêts à ſe détruire ; il plaint vivement les ſuites funeſtes de l'ambition, de l'avarice ; l'origine de la

Royauté, acquise par une infinité de périls, & les ressorts politiques des premiers Souverains, pour se concilier du respect. » Ils se renfermerent, » dit-il, dans le sein de leur Palais, » imitant la foudre qui doit s'envelo- » per dans la nuë pour lancer des » éclairs, & tonner avec plus de gran- » deur & de majesté. Tout devint mys- » tere, la Religion répandit ses voiles, » mille emblêmes s'offroient à la vûë; » l'Egypte entiere parut une énigme; » on n'y voyoit plus que par l'entre- » mise de ces vers magiques, qui sé- » duisent les yeux sur les objets les » plus simples. L'imagination forcée » aux hommages marqua un respec- » tueux étonnement; l'imposture aida » à ce premier charme; les Oracles » parlerent: par tout il se présentoit » des Trepieds tremblans, des Py- » thies en fureur, des antres qui vo- » missoient d'horribles hurlemens, » des victimes sacrées, & sur tout » des vengeances terribles. « La protection mutuelle, que se prêterent les Rois & les Prêtres, affermit le trône; & dès-lors on ne fit plus mystere aux Courtisans des differentes ruses qu'on avoit employées: » Le Prince s'étoit » comporté comme un habile Magi-

» cien, qui voudroit élever sans obsta-
» cle *une forteresse de commandement.*
» D'abord il auroit caché ses vûës sous
» ses enchantemens. La forteresse une
» fois en état d'inspirer de la terreur,
» le charme auroit disparu, & dévoilé
» les funestes machines qui dressoient
» en secret ce redoutable édifice. «

Les Prêtres dissimuloient cette trahison ; mais les plus habiles continuoient leurs premieres impostures avec un air de sincérité. » La Méta-
» physique, poursuit l'Auteur, ré-
» pandit ses nuages ; on s'échauffa,
» on discuta, on embroüilla la ma-
» tiere, & avec de la superiorité & de
» l'entousiasme, on fit éclore du sein
» de ce cahos ténébreux les pompeux
» mysteres d'Isis, d'Oziris, & d'Orus. «
De cet entousiasme naquirent des transports contagieux, & l'admiration de la sagesse & de la pieté des Pontifes. » Leur feint *métalent* pour les res-
» sorts secrets de l'ambition, les ap-
» procha du trône ; le dépôt sacré des
» jeunes Princes leur fut confié. Ter-
» rible époque de leur tyrannie ! il ne
» se trouva plus d'obstacles à leur
» pouvoir. Les Souverains libres, pen-
» dant qu'ils les regardoient comme
» des fourbes, ou des entousiastes, de-

» vinrent tout-à-la-fois & leurs eſcla-
» ves & leurs victimes, dès-lors qu'ils
» ſe laiſſerent ceindre du bandeau de
» l'opinion. Tant d'aſpects enchantés
» tenoient l'Egyptien comme ſuſpendu
» dans les plus hautes régions.

Il décrit de même les impreſſions, que le Trône, environné d'une ſombre majeſté, produiſit ſur des imaginations auſſi promptes à s'enflamer; Labyrinthes, Tombeaux, Obéliſques, Généalogies, Apotheoſes, tout contribua à ſoutenir l'enchantement; & même » ces lacs qui ſembloient raſ-
» ſurer orgueilleuſement l'Egypte *con-*
» *tre les inattentions de la Nature.* «

L'Auteur prétend, que ſous un climat plus temperé l'effet de ce merveilleux eût été moins puiſſant. Mais comment n'auroit-il pas échauffé les imaginations Egyptiennes, que l'Auteur compare à une eſpece de Phoſphore, » en qui la moindre émotion
» excite des flâmes, & à un feu d'ar-
» tifice, qu'une étincelle rend brû-
» lant, & porte dans les nuës au mi-
» lieu des éclairs.? « Un Egyptien, dit M. Cartaud, étoit un *cerveau pétri de ſalpêtre, perpetuellement battu par les grandes machines du merveilleux.* C'eſt ainſi que l'Auteur *effleure la Littérature,*

TAYLOR INST. OXFORD

en ne disant pas un seul mot du goût des Egyptiens pour les Sciences, & les beaux Arts. Continuons de le voir *voltiger*.

De l'Egypte il passe à la Gréce. Lacédémone est le premier objet de ses spéculations, & il donne un jour nouveau à des choses assez connuës. Voici comment l'Auteur sçait les considerer. Quel fut selon lui l'effet, que produisirent sur les plus sages la patience & le dévouëment à la Patrie, érigés en Heroïsme par Licurgue? de dédaigner ces vertus, & de les aimer dans les autres, comme un habile négociateur aime la sincerité dans ceux avec qui il a des affaires à traiter.

» Les plaisirs, dit-il, ne marquoient » pas assez de dignité. On en joüissoit » avec tant de circonspection & de » mystere, que la nature commençoit » à ne s'y porter plus que d'un pas ti- » mide. Depuis cette époque de la pu- » deur, les affaires de l'amour se con- » duisirent par des voyes détournées. » Trop d'empressement blessoit les » bienséances. Le dénouëment étoit » l'issuë d'un grand labyrinthe, où » les plus heureux trouvoient des ob- » stacles à forcer. L'amour se monta » sur le haut ton de la politique. Il

» cachoit ſes vûës les plus douces ſous
» des apparences auſtéres. On crai-
» gnoit de commettre ſa gloire ; mais
» on en conſultoit peu les interêts,
» lorſqu'elle pouvoit devenir une ſe-
» crete victime des plaiſirs. Elle étoit
» ſacrifiée, comme ces fauſſes héroïnes
» qu'on traite avec de grands reſpects,
» mais que l'on bruſque quand on les
» trouve ſans témoins. Sparte n'étoit
» pas encore dreſſée à la fine galante-
» rie. Les affaires de cœur s'y termi-
» noient avec aſſez d'adreſſe, parce
» que les loix proſcrivoient les plai-
» ſirs qui n'étoient pas dérobés ; mais
» on les goûtoit d'une maniere peu
» délicate. Il me ſemble voir dans un
» Spartiate amoureux un marodeur
» d'armée, qui obſerve avec inquiétu-
» de le danger d'être ſurpris ; s'il voit
» un moment favorable, il ſe jette ſur
» un arbre, le dépoüille de ſes fruits,
» & ſe retire.

Conſiderez la peinture de la voluptueuſe Athenes. » La ſageſſe de ſes ha-
» bitans ſubordonnoit les interêts bril-
» lans de l'Etat au goût d'une vie déli-
» cieuſe. Ils étoient Philoſophes ; ainſi
» la gloire ne les ébloüiſſoit pas. Peu
» de Religion, rien d'impoſant de la
» part du Trône, toujours libres & ré-

» *fléchis* au milieu des richeſſes & de » l'oiſiveté, ils étudioient dans leurs » diſcours la coquéterie des graces. » La penſée où ils étoient d'être les » ſeuls ſages de la Gréce, les rendoit » également préſomptueux & cauſti- » ques. « Ils étoient choqués de la moindre rudeſſe dans la Diction. Un tel caractere, joint à la facilité de ſaiſir le ridicule, produiſit, ſelon l'Auteur, la Comédie, *où le vice fut cité dans la perſonne même du vicieux.* Il allegue quelques exemples illuſtres de cette hardieſſe, & obſerve que l'uſage de faire battre un Poëte, n'avoit point encore été établi. Mais bientôt, dit-il, les Grands arrêterent leur dangereuſe liberté; & les Poëtes employerent les Apologues, qui furent auſſi proſcrits. » Il fallut même, dit l'Auteur, taire les vices que l'on pouvoit reconnoître. » Le danger de médire, » & la paſſion de le faire, aiguiſa l'eſ- » prit des Grecs, & le rendit délicat.

M. Cartaud cite à ce ſujet Socrate & Pindare; ce qui ſert peu pour prouver ce qu'il dit du théatre Grec. Ariſtophane, *mauſſade plaiſant, & nourri d'un venin épais, lui donna le ton*: les mœurs qu'il a peintes, ſont groſſieres, ſelon lui, & ſans fineſſe. La Comédie des

Nuées, ſi vantée, & que *la bonne Dame Dacier* avoit luë quarante fois (il falloit dire deux cens fois) porte, dit-il, un caractere d'impudence, de noirceur, & de mauvaiſe raillerie. *Le peu d'ordre*, qui y régne, fait voir le défaut commun à ce ſiécle, de n'entendre pas la conduite d'un Ouvrage. L'Auteur du *Théatre des Grecs* a ignoré cela : M. C. le lui apprendra, lui qui ſçait ce que c'eſt que l'ordre dans un Ouvrage.

C'eſt ici qu'il commence *à toucher les défauts des Anciens, afin d'en parler d'une maniere moins uſée & plus intéreſſante.* Ce qu'il en dit n'eſt point *uſé* en effet ; perſonne ne l'a dit encore juſqu'ici, ſi ce n'eſt quelque Perrault. Herodote, l'Ecrivain le plus poli de la Grece, *raconte comme un homme yvre* ; nulle liaiſon dans les faits, des tranſitions dénuées d'art ; c'eſt une confuſion inconcevable, & des diſcuſſions frivoles. Thucidide péche auſſi du côté de l'ordonnance ; ſon ſixiéme Livre ſur les guerres de Sicile, qui commence par une deſcription détaillée du païs, & la fondation de Syracuſe lui paroiſſent un hors-d'œuvre. Il trouve ſon plan mal expoſé, ſes tranſitions uniformes, & ſes harangues trop

fréquentes & peu vraiſemblables. Xenophon lui eſt inférieur, & Polybe n'eſt qu'un diſcoureur; Platon, quoiqu'un peu Géométre, n'a point de but fixe dans ſes Dialogues; Ariſtote n'a mis aucun ordre dans ſes Livres de Phyſique, qui, pour le dire en paſſant, ne ſont pas de ce Philoſophe. Les Orateurs d'Athenes ne connoiſſoient point l'enchaînement des idées; ce que M. l'Abbé C. prouve par un trait déplacé de Demoſthéne, & par les écarts reprochés à Periclès.

Le jeune & docte Auteur conclud de-là, que les plus beaux diſcours de ces grands Hommes n'étoient guére plus fleuris que le fameux jardin d'Alcinoüs. Les Odes de Pindare lui ſemblent avoir été faites pendant les tranſports d'un homme qui eſt dans l'habitude de penſer de grandes choſes. Il cite pour cela le commencement de ſa premiere Ode, mais de la traduction de Perrault. L'Auteur tient ici la parole qu'il a donnée *d'effleurer la Littérature*, & l'on voit bien qu'il ne s'eſt pas propoſé de perſuader.

Après avoir ainſi rabaiſſé l'Antiquité Grecque, il parle du peu de progrès de l'Aſtronomie, de la Géométrie & de la Peinture. *La ſcience des plaiſirs* fut

pouſſée, dit-il, plus loin par les Grecs. Ils eurent un théatre dès le régne de Jupiter, ſecond Roi de Créte : les neuf Muſes furent *les Chanteuſes de l'Opera de ce Prince.* » Vinrent enſuite » les Jeux Olympiques, & certains » myſtéres de Venus à célébrer, qui » faiſoient une cérémonie fort vo- » luptueuſe. Les bruiantes Bachana- » les avoient auſſi leurs dons de plaire. » L'Amour ſe traitoit parmi eux avec » peu de bienſéance, beaucoup de » temperament, & une grande gaïeté. » Ils aimoient les brunes & les petits » traits, qui marquoient du pen- » chant au badinage. » Mais leur galanterie étoit groſſiere & brutale ; & leur cœur ſuivoit les progrès tardifs de leur génie.

M. C. s'étend ſur la ſenſibilité des Grecs pour les plaiſirs & pour la Muſique. L'effeminée Sibaris lui paroît un phénoméne incompréhenſible, & il cite divers *prodiges de ſa molleſſe*, mais trop connus.

Il peint enſuite les Cyniques, & les Stoïciens. » L'âpre vertu des Stoïciens, » dit-il, conſacra les aboïemens Cy- » niques. Après s'être ridée devant les » mœurs, elle fut heurter les graces & » les délicateſſes du diſcours, avec l'im-

» pétuosité d'un Taureau qui se jette
» sur un ouvrage en mignature, dont
» la vûë composée fatigue la pesanteur
» de ses organes.... Le Stoïcisme
» fut une espece de microscope, qui
» produisit à l'égard des belles pensées
» ce qu'il produit à l'égard des beaux
» visages, où il ne laisse appercevoir
» qu'une peau scabieuse & chargée d'é-
» cailles... Leurs procedés étoient
» brusques & même barbares à l'égard
» d'une pensée. Ils en usoient avec elle,
» comme on en use dans l'Orient à l'é-
» gard des belles esclaves, qu'on dé-
» poüille brutalement de toutes leurs
» parures, pour mieux apprécier le
» mérite de leur beauté. «

Il vient ensuite aux Romains, & parle d'abord de Livius Andronicus, dont *les vers*, selon lui, *ressembloient à des Statuës antiques ébauchées dans un roc brute, & couvert de mousse.* Nœvius, ajoûte-t'il, emboucha la trompette sauvage d'Andronicus. Le génie d'Ennius jetta quelques étincelles dans des tourbillons de fumée. Cela est juste & bien exprimé: mais il caracterise après cela assez mal le génie de Plaute & de Terence; il reproche au premier ses fades plaisanteries, & la mauvaise construction de son *Amphitrion.* Pour

le ſecond, il l'accuſe d'avoir chargé ſes Fables d'une double action, de manquer d'invention & de délicateſſe, & de n'avoir ſçu peindre que des valets, & d'autres caractéres peu élevés. Catulle, ſelon lui, parle ſa langue avec beaucoup de pureté; mais il s'en faut bien qu'il ſoit un modele de l'urbanité Romaine; les ſentimens qu'il exprime ne ſont ni nobles, ni délicats. L'Auteur *voltige* enſuite ſur la galanterie de la Cour d'Auguſte, ſur le luxe des Romains, ſur la magnificence de leurs Palais & de leurs feſtins, ſur leurs ſpectacles, ſur leur architecture, leur peinture & leur ſculpture. Pour développer le goût des Romains, il remarque, que du tems d'Auguſte les anciens étoient préferés aux modernes, & que Brutus donnoit le nom de *loquacité* & de babil à l'éloquence de Ciceron. M. C. s'eſt plû à repréſenter ce grand Orateur comme un mauvais plaiſant, friand d'équivoques, & de tours de phraſes monotones, comme un Peintre groſſier & comme un eſprit vain & orgueilleux, qui ignoroit autant les bienſéances que le Sénat devant qui il plaidoit. Enſuite, attaquant les mœurs des Romains, il fait cette réflexion: » Dans les peintures qu'ils

» nous ont tracées de l'amour, non-
» seulement ils ont levé les voiles du
» myſtere, mais ils y ont preſque tou-
» jours manqué de délicateſſe dans les
» ſentimens ; plus attentifs aux irrup-
» tions du tempérament, qu'aux mou-
» vemens d'une tendre amitié. Graves
» juſqu'à une affectation ridicule,
» quelquefois ils ſont deſcendus à
» des excès de puerilité. Caton étoit
» un pédant, & Hortenſius une eſ-
» pece de colifichet. « On diroit que M. C. auroit été à l'école de tous les Zoïles antiques & modernes.

Dans les Odes d'Horace, d'ailleurs *pleines de beautés rares*, il ne trouve point *une certaine rondeur qui doit régner dans un Ouvrage bien ſuivi.* Selon lui la quatriéme ne marque aucun but : C'eſt, dit-il, la deſcription d'un vaiſſeau battu par la tempête, ſans aucun indice d'allégorie. Mais l'Auteur ignore-t'il, que ſuivant les meilleurs Critiques, cette Piéce n'eſt point allégorique ? Il attaque deux ou trois autres Odes, où il remarque un défaut de juſteſſe. On voit bien qu'il a voulu badiner, lorſqu'au ſujet d'Europe & de Jupiter métamorphoſé en Taureau, il fait cette galante obſervation : » Quelle eſt la femme, qui ne voudroit

» pas essayer de l'avanture d'Europe ? » Galatée, sur-tout n'étoit pas d'un » caractere à refuser la croupe du » Taureau. « M. C. n'a pas trouvé dans les Anciens une raillerie aussi délicate.

Virgile est encore plus rabaissé qu'Horace : » Quel Heros, dit-il, est-ce qu'Enée ? Il a paru trop dévot à » M. de S. Evremont, trop timide aux » gens de courage, trop froid aux » amans tendres, trop ingrat aux per- » sonnes délicates, trop cruel aux » cœurs généreux, trop fade à Hein- » sius, à qui le goût de la liberté fit pré- » ferer la Pharsale à l'Eneide. Lucain, » ajoûte-t'il, a quelque chose de plus » étonnant que Virgile ; il est sublime » jusques dans ses impietés «. Il parodie ensuite une partie du Poëme de Virgile, & à l'occasion de la mort de Turnus & de huit prisonniers immolés en l'honneur de Pallas, il fait cette réfléxion : » Si Enée est verita- » blement dévot, c'est un imbécile » dangéreux, dont l'affreuse superstition se porte à d'horribles excès ; s'il » n'est simplement qu'un politique, » qui se couvre à tout moment de » de l'Egide *des Dieux*, c'est un scélé- » rat. Quoiqu'il en soit, l'enthousiasme de Virgile avoit été excité par les

» fumées de l'encens au milieu des » grimaces du Temple, & celui de » Lucain paroît avoir été allumé d'un » coup de foudre. Tels sont les effets » de la servitude. Virgile, devenu » homme de Cour, ne sçait que brûler » de l'encens...

» L'éloquence de la République, » ajoûte-t'il, ressemble à une Heroine, » qui ne prend que des ornemens guer- » riers, & celle de l'Empire à une » femme du Serrail, qui use de tous » les parfums d'Arabie.« L'adulation se fait sentir dans les premieres Harangues de Ciceron, & dans le Panégyrique de Pline le jeune, ouvrage plein de *concetti*.» Ovide avoit d'abord » montré dans son imagination, des » veines de clinquant. Celle de Pline » jettoit perpétuellement des éclairs.« Seneque infecta de pointes sa morale Stoïque, & Velleius Paterculus se fit un mérite de lier des idées profondes & extraordinaires; en quoi il fut quelquefois imité par Tacite. Enfin Juvenal, fut déclamateur, & Martial Sophiste. Il est heureux pour Tite-Live, César, Salluste, Phedre, d'avoir échapé à la critique de notre grave & sçavant Auteur, qui n'épargne aucun des anciens, chez qui son grand goût n'a apperçu que des défauts.

Le progrès des Lettres fut retardé, ſelon M. Cartaud, par le Chriſtianiſme, qui vint à éclore avec une humilité dont les Payens furent choqués. La vertu des premiers Chrétiens ſe fit un devoir de *mettre une ſainte rudeſſe dans leurs écrits.* » Des hommes, ajoûte-t'il, » qui plaçoient leur gloire à ſervir de » riſée aux Gentils, & de ſcandale aux » Juifs, qui ſoupiroient après l'op- » probre & les ſouffrances, ſe trou- » voient dans un point de vûë, où les » graces de l'éloquence devoient leur » paroître une vanité dangéreuſe. Leur » ſtile étoit auprès de celui de Ciceron » ce que leur extérieur humble & né- » gligé étoit à l'égard de la contenan- » ce faſtueuſe des Conſuls. « Il cite les écrits de Tertullien & de S. Auguſtin, pour juſtifier cette idée. Il ne manquoit plus que de citer auſſi S. Cyprien & S. Chryſoſtome. M. C. peut ſe vanter d'avoir le premier reproché *un ton ſimple & peu élégant* à S. Jerôme, qui a toujours paſſé pour un Ecrivain orné & très-ingénieux. C'eſt de tous les Peres de l'Egliſe celui qui a le plus approché du ſtile de Ciceron. Il ne ſçait pas qu'Eraſme a pretendu ridiculiſer un des interlocuteurs de ſon *Ciceronien*, lorſqu'il lui fait dire : *Agnoſce virum*

doctrinâ facundiâque præcellentem ; Tullianum non agnoſco, qui flagris ab imitatione Ciceronis depulſus eſt. M. C*** médit enſuite des premiers Poëtes Chrétiens. Apollinaire, Auteur de la Tragédie de Jeſus-Chriſt ſouffrant, lui *paroît auſſi ridicule, qu'un homme qui mettroit du rouge & des mouches avec la triſte décoration d'un grand deüil.*

Il vient enfin au ſiécle de François I. » Inſenſiblement l'héréſie, dit l'Au» teur, vint à paroître avec l'aurore » de la Littérature. La Religion ne fut » preſque plus chez la plûpart des Cri» tiques qu'une affaire de bienſéance, » ou plûtôt elle changea d'objet. Les » Sçavans du quinziéme ſiécle entré» rent dans le commerce des Grecs & » des Latins, comme des Etrangers » ſuperſtitieux, qui ſe choiſiroient des » Pénates entre les Dieux de la nation... » Ils firent des Livres : mais repréſen» tez-vous des enfans élevés dans un » cachot ténébreux, qui voyant des » danſes hautes & des danſes baſſes, » ne ſçauroient comment hazarder » leurs premiers pas. « La deſcription de la guerre entre les Partiſans du ſtile de Ciceron, & ceux du ſtile de Seneque, & leurs jugemens biſarres ſur le mérite d'Horace & de Juvenal, ont paru à

l'Auteur propres au deſſein qu'il avoit de ridiculiſer les érudits. Jodelle & Ronſard habillerent la Langue Françoiſe à la Gréque, & furent admirés pour ce faſte impoſant d'érudition.

La corruption des mœurs portée à l'excès ſous les régnes d'Henri II, de Charles IX, & d'Henri III, diſpenſa les Auteurs *de mettre quelques bienſéances* dans leurs écrits. » Celui qui en auroit » uſé autrement, auroit paru avec le » ridicule d'une jeune perſonne mo- » deſtement compoſée, & qui fait la » prude devant une troupe de vieilles » coquetes. L'amour étoit un com- » merce libre & *autoriſé par les loix*, au » lieu qu'il eſt aujourd'hui plus ſuſ- » ceptible de miſtere, & une eſpece » de contrebande. Comme ils avoient » moins de détours, ils alloient plus » vîte au fait. « Dans la ſuite la Langue quitta cette naïveté ruſtique, & prit *une eſpece de ton pantomime, qui lui fit exprimer d'une maniere muéte* les choſes qu'elle n'oſoit point nommer. Mais ce qui fut encore pis, elle devint *pédante*. » Le commerce des Grecs & des » Latins fut à ſon égard une eſpece de » friperie, où elle s'aſſortit burleſque- » quement, & qui ne contribua pas » peu à ſa nouvelle barbarie. Inſenſi-

» blement les Sçavans donnérent le
» ton.

» La Langue fut enfin dreſſée à des
» infléxions douces ; mais elle parla
» ſelon des goûts différens. Voiture
» diſoit les choſes les plus grandes ſur
» des airs de flageolet, & Balzac ré-
» duiſoit les plus petites aux accens
» pompeux du théatre. Il emploia les
» longues périodes, comme un porte-
» voix pour mieux retentir. Port-
» Royal adopta enſuite les périodes
» de Balzac, les jugeant convenables
» à l'enflure d'un double chef de parti.
» Le P. Bouhours, *Auteur joli* & ſans
» véhémence, ſe plaignit de ce que le
» ſtile de Port Royal *ſuſpendoit trop le jeu*
» *des Poûmons* ; M. Jurieu diſoit du P.
» Maimbourg, qu'il donnoit la queſ-
» tion à ſes Lecteurs. «

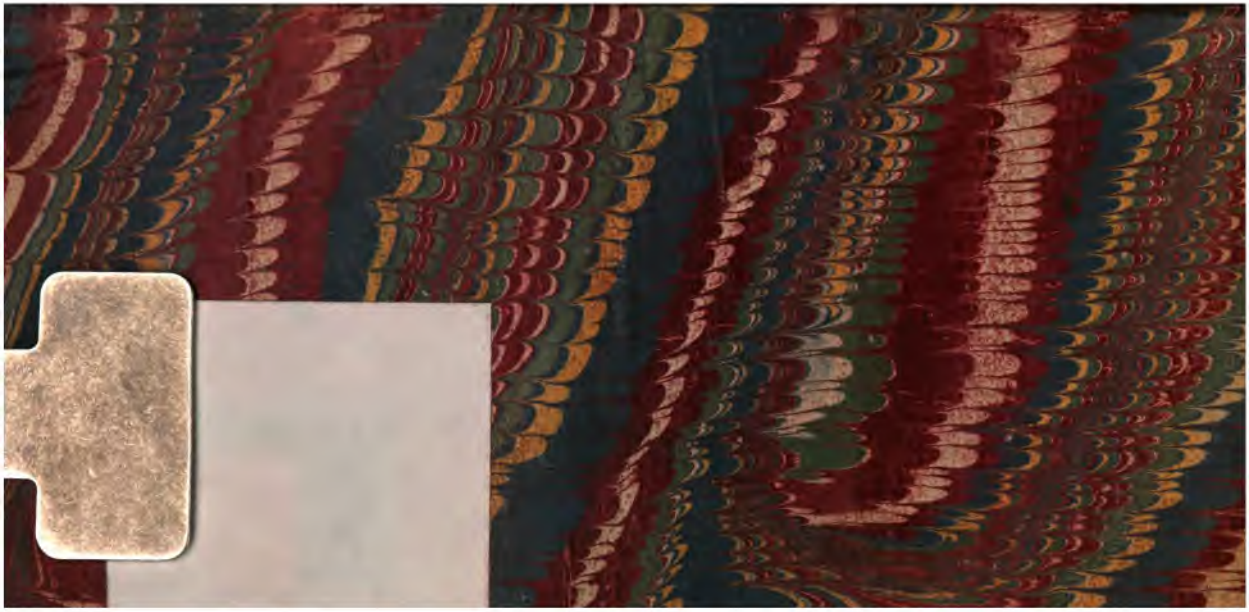
Notre Théatre, porté à la perfection, fit naître à M. Perrault de l'Académie Françoiſe l'idée du *Parallele des Anciens & des Modernes* ; pitoïable Livre, loüé par M. C. Mais reconnoîtrez-vous le grand Deſpréaux à ce trait ? » *Ce fut un des défauts de ſa médiſance, de manquer de fineſſe & de vérité.* Que le ſiécle de Loüis le Grand a été aveugle d'admirer ce Poëte groſſier. La critique de M. C***, jointe à celle de nos

demi-beaux-esprits modernes, va achever de le détruire. Il lui reproche sa passion pour les anciens, & ajoûte que » le même transport rendit en» tousiasmée toute cette espece de » manœuvres Grecs & Latins, dont la » bassesse ne s'éleve jamais au-dessus du » servile emploi de travailler sur de » l'antiquité. « Mais les Huets, les la Fontaine, les Regniers-des-Marais, les Fraguiers, qui s'éleverent contre Perault, étoient-ils *des manœuvres Grecs & Latins ?*

Madame Dacier est ici punie d'avoir estimé les Anciens ? » Il se fit en la » personne de cette Dame, dit l'Auteur, » un contraste des foiblesses de son » sexe & de la férocité des Sçavans du » Nord, dont il résultoit le grotesque » du monde le plus amusant : rien » n'est si étonnant que les effets que le » Grec produisit dans la tête de cette » femme. Il sied aussi mal, continuë» t'il, à une femme de se hérisser d'une » certaine érudition, que de porter » des moustaches. Une femme sçavan» te a quelque chose *de trop hommasse.* « Il conclud de-là que Madame Dacier étoit peu propre à faire naître une passion. » Son extérieur avoit, poursuit» il, un certain air de Bibliothéque

» peu galant : quelle indécence n'y auroit-il » pas eu de se mettre des pompons de la même » main dont on écrivoit un passage Grec ? « Il paroît avoir reservé toute son estime pour un célébre Moderne dont il parle ainsi ... » On » pouvoit, dit-il, s'appercevoir qu'il étoit bel » esprit jusques dans les méditations les plus » abstruses de la Géométrie, & que ses Idilles » étoient l'ouvrage d'un Philosophe ; *un Géo-* » *métre est assez souvent un bœuf.* Celui qui n'a » qu'une certaine fleur d'esprit, est une espece » de papillon. L'homme dont je parle est un » aigle. Son génie s'éleve jusqu'au plus haut » sommet, & domine de-là sur la théorie de » tous les arts. « Ainsi MM. de la Motte & de Fontenelle, Critiques Philosophes, *brusquérent la grossiereté du siécle d'Homere.* On traduisit inutilement les plus fameux Auteurs Grecs & Latins ; ils furent mépriſés. Le divin Homere eut le sort du grand Sérapis. » Ce Colosse » n'étoit approché qu'en tremblant. A peine » eut-on percé dans sa sublime tête, qu'il en » sortit des souris ... On reçut les Anciens, à » peu près comme une femme que l'on croit » extrémement belle, pendant que son voile » la rend invisible, & qui vient vous offrir dans » un tête à tête le visage ridicule d'une grosse » Villageoise. « Vous sentez que M. C*** n'a voulu que médire des Anciens. Son Livre est agréable dans un sens & plein d'esprit ; mais pour son honneur, je m'imagine qu'il ne croit rien de tout ce qu'il y débite. J'ai encore à vous entretenir du reste de l'Ouvrage : je ne vous promets pas moins de saillies.

Je suis, &c.

Ce 11 *Août* 1736.

A PARIS chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.